

R O M A N S

E T

C O N T E S

D E

M. D E V O L T A I R E



Peint par de la Tour.

Grave par Cathelin.

ROMANS

ET

CONTES

DE

M. DE VOLTAIRE.



TOME PREMIER.



A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.



M. DCC. LXXVIII.



T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

APOLOGIE DE LA FICTION.	Pag.	1
ZADIG, ou LA DESTINÉE.		5
APPROBATION.		6
ÉPIÎRE DE SADI A LA SULTANE SHERAA.		7
CHAP. I. <i>Le Borgne.</i>		9
CHAP. II. <i>Le Nez.</i>		14
CHAP. III. <i>Le Chien & le Cheval.</i>		17
CHAP. IV. <i>L'Envieux.</i>		23
CHAP. V. <i>Les Généreux.</i>		30
CHAP. VI. <i>Le Ministre.</i>		33
CHAP. VII. <i>Les Disputes & les Audiences.</i>		36
CHAP. VIII. <i>La Jaloufie.</i>		41
CHAP. IX. <i>La Femme batue.</i>		47
CHAP. X. <i>L'Esclavage.</i>		51
CHAP. XI. <i>Le Bûcher.</i>		56
CHAP. XII. <i>Le Souper.</i>		60
CHAP. XIII. <i>Les Rendez-vous.</i>		65
CHAP. XIV. <i>Le Brigand.</i>		69
CHAP. XV. <i>Le Pêcheur.</i>		74
CHAP. XVI. <i>Le Basilic.</i>		79
CHAP. XVII. <i>Les Combats.</i>		90
CHAP. XVIII. <i>L'Hermitte.</i>		97
CHAP. XIX. <i>Les Énigmes.</i>		106

Tome I.

a

BABOUC , ou LE MONDE COMME IL VA.	111
CHAP. I. <i>L'Aparition.</i>	113
CHAP. II. <i>Les Armées & les Hôpitaux.</i>	115
CHAP. III. <i>La Barbarie.</i>	119
CHAP. IV. <i>L'Élégance.</i>	121
CHAP. V. <i>Les Mœurs.</i>	123
CHAP. VI. <i>La Vénalité.</i>	125
CHAP. VII. <i>Les Déclamateurs.</i>	128
CHAP. VIII. <i>Le Commerce.</i>	130
CHAP. IX. <i>Les Controversistes.</i>	132
CHAP. X. <i>Les Zoïles.</i>	134
CHAP. XI. <i>Les Philosophes.</i>	136
CHAP. XII. <i>L'Audience.</i>	139
CHAP. XIII. <i>La Finance.</i>	141
CHAP. XIV. <i>Le Ministère.</i>	142
CHAP. XV. <i>L'Amitié conjugale.</i>	144
CHAP. XVI. <i>La Société.</i>	146
CHAP. XVII. <i>La Statue.</i>	147
LES VOYAGES DE SCARMENTADO écrits par lui-même.	149
LA PRINCESSE DE BABYLONE.	163
LE BLANC ET LE NOIR.	265
BABABEC , ou LES FAKIRS.	287
LE ROI DE BOUTAN ; ou JUSQU'A QUEL POINT ON DOIT TROMPER LE PEUPLE.	295
LES AVEUGLES , JUGES DES COULEURS.	301

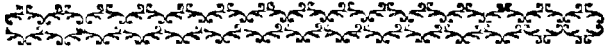
Fin de la Table du premier Volume.

APCLOGIE

A P O L O G I E
D E L A F I C T I O N .
P R O L O G U E .

Tome I.

A



APOLOGIE DE LA FICTION.

Savante Antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monumens du Génie, heureuses fictions,
 Environnez-moi des rayons
 De votre lumière immortelle :
Vous savez animé l'air, la terre & les mers ;
 Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
 C'est Athys aimé de Cybèle ;
La précoce hyacinte est le tendre mignon
Que sur ces prés fleuris caressait Apollon ;
Flore avec le Zéphir ont peint ces jeunes roses
 • De l'éclat de leur vermillon ;
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses ;
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horison,
 Sont couverts de métamorphoses :
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon,
L'ennemi des troupeaux est le roi Lycaon ;
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
 C'est la fille de Pandion,
 C'est Philomèle gémissante.
Si le Soleil se couche, il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.

A ij

4 APOLOGIE DE LA FICTION.

Ce pôle me présente Andromède & Persée ;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zone glacée ;
Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux ! séduisante magie !
Qu'Hésiode me plaît dans sa théogonie ,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le Chaos ,
S'élançant dans les airs , & planant sur les flots !

Vantez-nous maintenant , bienheureux légendaires ;
Le porc de saint Anroine & le chien de saint Roc ,
 Vos reliques , vos scapulaires ,
Et la guimpe d'Ursule , & la crasse du froc ;
Mettez la Fleur des saints à côté d'un Homère :
Il ment , mais en grand homme ; il ment , mais il fait plaisir ;
 Sotte ment vous avez menti :
 Par lui l'esprit humain s'éclaire ,
Et si l'on vous croyait , il serait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Grèce ;
 Toujours Ovide charmera.

Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe ,
 Ils sont payens à l'opéra.

L'almanac est payen : nous comptons nos journées
Par le seul nom des dieux que Rome avait connus ;
C'est Mars & Jupiter , c'est Saturne & Vénus ,
Qui président au tems , qui sont nos destinées.
Ce mélange est impur ; on a tort : mais , enfin ,
Nous ressemblons assez à l'abbé Pellegrin ,
Le matin catholique , & le soir idolâtre ,
Déjeunant de l'autel , & soupant du théâtre.

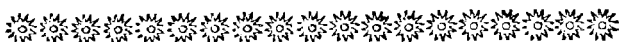
Z A D I G,
O U
L A D E S T I N É E,
H I S T O I R E O R I E N T A L E.

A ij



A P P R O B A T I O N .

Je souffigné , qui me suis fait passer pour savant , & même pour homme d'esprit , ai lû ce manuscrit , que j'ai trouvé , malgré moi , curieux , amusant , moral , philosophique , digne de plaire à ceux-mêmes qui haïssent les romans. Ainsi je l'ai décrié , & j'ai assuré monsieur le Cadileskier , que c'est un ouvrage détestable.



ÉPITRE DÉDICATOIRE DE SADI

A LA SULTANE SHERAA.

Charme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guere, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage, qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de Zadig : ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire & d'en juger ; car quoique vous soyiez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyiez belle, & que vos talens ajoutent à votre beauté, quoiqu'on vous loue du soir au matin, & que par toutes ces raisons vous soyiez en droit de n'avoir pas le sens commun ; cependant vous avez l'esprit très-sage & le goût très-fin, & je vous ai entendu raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe & à bonnet pointu. Vous êtes discrète, & vous n'êtes point défiante ; vous êtes douce, sans être faible ; vous êtes bienfaisante avec discernement ; vous aimez vos amis, & vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agrémens des traits de la médisance ; vous ne dites de mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin, votre ame m'a tou-

8 ÉPITRE DÉDICATOIRE.

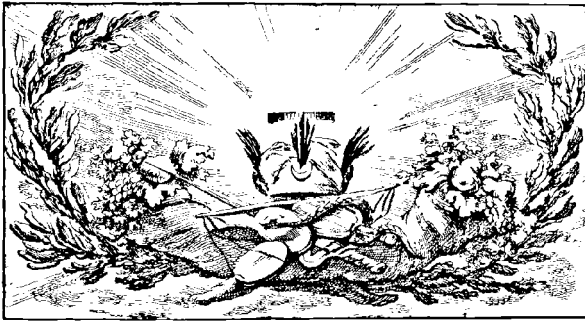
jours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philosophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien Chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en Arabe, pour amuser le célèbre sultan Ouloug-beg. C'était du tems où les Arabes & les Persans commençaient à écrire des Mille & une Nuit, des Mille & un Jour, &c. Ouloug aimait mieux la lecture de Zadig; mais les sultanes aimaient mieux les Mille & un. Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison, & qui ne signifient rien? C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes.

Je me flate que vous ne leur ressemblerez pas, & que vous serez un vrai Ouloug. J'espère même que, quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux Mille & un, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été Thalestris du tems de Scander, fils de Philippe, si vous aviez été la reine de Sabée du tems de Soleiman, c'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus célestes que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, & votre bonheur sans fin.

SADI.



Z A D I G,
O U
L A D E S T I N É E,
HISTOIRE ORIENTALE.



C H A P I T R E P R E M I E R.
L E B O R G N E.

Du temps du roi Moabdar, il y avait à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel, fortifié par l'éducation. Quoique riche & jeune, il savait modérer ses passions; il n'affectait

rien ; il ne voulait point toujours avoir raison , & favait respecter la faiblesse des hommes. On étoit étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit ; il n'insultât jamais, par des railleries, à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médifances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles qu'on appellait *Conversation*, dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de Zoroastre, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes, quand on lui a fait une piquûre. Zadig, sur-tout, ne se vantait pas de mépriser les femmes & de les subjuguier. Il étoit généreux ; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre : *Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.* Il étoit aussi sage qu'on peut l'être, car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes physiques de la nature, tels qu'on les connaissait alors, & favait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire, fort peu de chose. Il étoit fermement persuadé que l'année étoit de trois cent soixante-cinq jours & un quart, malgré la nouvelle philosophie de son tems, & que le soleil étoit au centre du monde ; & quand les principaux sages lui disoient, avec une hauteur insultante, qu'il avait de mauvais sentimens, & que c'étoit être ennemi de l'état que de croire que le soleil tournait

sur lui-même, & que l'année avait douze mois, il se taisait, sans colere & sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, & par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste & modéré, un cœur sincere & noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait se marier à Sémire, que sa beauté, sa fortune & sa naissance rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide & vertueux, & Sémire l'aimait avec passion. Ils touchoient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque, se promenant ensemble, vers une porte de Babylone, sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres & de fleches. C'étaient les satellites du jeune Orcan, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait croire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des graces ni des vertus de Zadig; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument Sémire. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la faifirent; &, dans les emportemens de leur violence, ils la blefferent, & firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait atendri les tigres du mont Immaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait : Mon cher époux! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'étoit point occupée de son danger; elle ne pensoit qu'à

son cher Zadig. Celui-ci, dans le même tems, la défendait avec toute la force que donnent la valeur & l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, & ramena chez elle Sémire évanouie & sanglante, qui, en ouvrant les yeux, vit son libérateur. Elle lui dit : O Zadig ! je vous aime comme mon époux ; je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur & la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de Sémire. Jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspirèrent le sentiment du plus grand des bienfaits, & le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère, elle guérit bientôt. Zadig était blessé plus dangereusement ; un coup de fleche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. Sémire ne demandoit aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étoient, nuit & jour, baignés de larmes : elle attendait le moment où ceux de Zadig pourraient jouir de ses regards ; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade, & déclara qu'il perdrait l'œil ; il prédit même le jour & l'heure où ce funeste accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri ; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès.

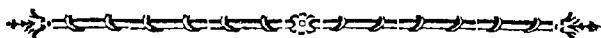


W. G. 1817

inès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. Zadig ne le lut point ; mais , dès qu'il put sortir , il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie , & pour qui seule il voulait avoir des yeux. Sémire était à la campagne depuis trois jours. Il aprit , en chemin , que cette belle dame , ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes , venait de se marier à Orcan , la nuit même. A cette nouvelle , il tomba sans connaissance ; sa douleur le mit au bord du tombeau , il fut long-temps malade ; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction , & l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé , dit-il , un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour , il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit Azora , la plus sage & la mieux née de la ville ; il l'épousa , & vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légèreté , & beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit & le plus de vertu.





C H A P I T R E I I.

L E N E Z.

U n jour Azora revint d'une promenade toute en colere, & faisant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chere épouse, qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même ? Hélas ! dit-elle, vous seriez indigné comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cofrou, qui vient d'élever, depuis deux jours, un tombeau à son jeune époux, auprès du ruisseau qui borde cette prairie : elle avait promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Eh bien, dit Zadig, voilà une femme estimable, qui aimait véritablement son mari ! Ah ! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite ! A quoi donc, belle Azora ? Elle faisait détourner le ruisseau. Azora se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violens contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avait un ami, nommé Cador, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité & de mérite qu'aux autres : il le mit dans

sa confiance, & s'affura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. Azora ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint, le troisième jour, à la maison. Des domestiques en pleurs lui anoncerent que son mari était mort subitement la nuit même ; qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, & qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses peres, au bout du jardin. Elle pleura, s'aracha les cheveux, & jura de mourir. Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, & ils pleurerent tous deux. Le lendemain, ils pleurerent moins, & dînerent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, & lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit ; le souper fut plus long que le dîner, on se parla avec plus de confiance : Azora fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont Cador était exempt.

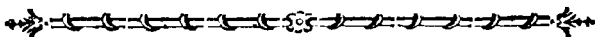
Au milieu du souper, Cador se plaignit d'un mal de rate violent ; la dame inquiète & empressée fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate ; elle regreta beaucoup que le grand Hermès ne fût pas encor à Babylone ; elle daigna même toucher le côté où Cador sentait de si vives douleurs. Êtes-vous sujet à cette cruelle maladie ? lui dit-elle avec compassion.

Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cadore, & il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit Azora. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du fleur Arnou (a) contre l'apoplexie. Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, déterminâ enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain sur le pont Tchinavar, l'ange Afaïl lui accordera-t-il moins le passage, parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, & s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se releva en tenant son nez d'une main & arrêtant le rasoir de l'autre: Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosrou; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

(a) Il y avait, dans ce tems, un Babylonien, nommé Arnou, qui guérissait & prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.







CHAPITRE III.

LE CHIEN ET LE CHEVAL.

Zadig éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du Zend, est la lune du miel, & que le second est la lune de l'abynte. Il fut, quelque tems après, obligé de répudier Azora qui était devenue trop difficile à vivre, & il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui : il nourrit & il élève son ame ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, & sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient, en une seconde, sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait pas de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées ; mais il étudiait sur-tout les propriétés des animaux & des plantes, & il acquit bientôt une

Tome I.

B

sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit acourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers, qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, & qui couraient çà & là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? Zadig répondit modestement : C'est une chienne, & non pas un chien. Vous avez raison, reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite, ajouta Zadig ; elle a fait, depuis peu, des chiens, elle boite du pied gauche de devant, & elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout essouffé ? Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, & je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même tems, par une bizarrerie de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palfrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-véneur & tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-véneur s'adressa à Zadig, & lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds & demi de long ; les bof-

settes de son mors font d'or à vingt-trois carats , ses fers font d'argent à onze deniers de fin. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand-véneur. Je n'en l'ai point vu, répondit Zadig, & je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-véneur & le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi & la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand desterham , qui le condamna au knout , & à passer le reste de ses jours en Sibérie. À peine le jugement fut-il rendu, qu'on retrouva le cheval & la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arêt , mais ils condamnerent Zadig à payer quatre cent onces d'or , pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu ; il falut d'abord payer cette amende ; après quoi , il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand desterham ; il parla en ces termès :

Etoiles de justice , abîmes de science , miroirs de vérité , qui avez la pesanteur du plomb , la dureté du fer , l'éclat du diamant , & beaucoup d'affinité avec l'or ; puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée , je vous jure par Orosmade , que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine , ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé : je me promenais vers le petit bois , où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque , & le très-illustre grand-véneur. J'ai vu sur

B ij

le sable les traces d'un animal , & j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers & longs imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes , m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes , & qu'ainsi elle avait fait des petits , il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent , qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant , m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues ; & , comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres , j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse , si je l'ose dire.

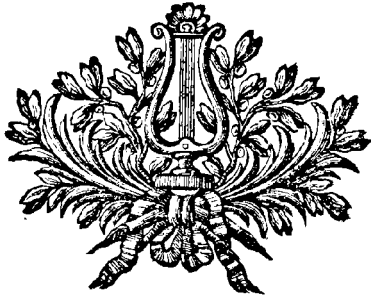
A l'égard du cheval du roi des rois , vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois , j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égales distances. Voilà , ai-je dit , un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres , dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large , était un peu enlevée à droite & à gauche , à trois pieds & demi du milieu de la route. Ce cheval , ai-je dit , a une queue de trois pieds & demi , qui , par ses mouvemens de droite & de gauche , a balayé cette poussière. J'ai vu , sous des arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut , les feuilles des branches nouvellement tombées ; & j'ai connu que ce cheval y avait touché , & qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors , il

doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossuettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, & dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé, enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond & subtil discernement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi & à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres; dans la chambre & dans le cabinet; & quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme forçier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cent onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui, en grand appareil, lui rapporter ses quatre cent onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, & leurs valets demanderent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, & se promit bien, à la première occasion, de ne point dire ce qu'il aurait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échapa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné, pour ce crime, à cinq cent onces d'or, & il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand Dieu, dit-il

en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promene dans un bois où la chienne de la reine & le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre, & qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !





C H A P I T R E I V .

L' E N V I E U X .

Zadig voulut se consoler par la philosophie & par l'amitié des maux que lui avait fait la fortune. Il avait, dans un fauxbourg de Babylone, une maison ornée avec goût, où il rassemblait tous les arts & tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin, sa bibliothèque était ouverte à tous les savans ; le soir, sa table l'était à la bonne compagnie ; mais il connut bientôt combien les savans sont dangereux : il s'éleva une grande dispute sur une loi de Zoroastre, qui défendait de manger du grifon. Comment défendre le grifon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas ? Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque Zoroastre ne veut pas qu'on en mange. Zadig voulut les accorder, en leur disant : S'il y a des grifons, n'en mangeons point ; s'il n'y en a point, nous en mangerons encor moins ; & par là nous obéirons tous à Zoroastre.

Un savant, qui avait composé treize volumes sur les propriétés du grifon & qui, de plus, était grand théurgite, se hâta d'aller accuser Zadig devant un archimage, nommé Yébor, le plus sot & le plus fanatique des Chaldéens. Cet homme aurait fait em-

B iv

paler Zadig pour la plus grande gloire du soleil , & en aurait récité le bréviaire de Zoroastre d'un ton plus fatigant. L'ami Cadon (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux Yébor , & lui dit : Vivent le soleil & les grifons ; gardez - vous bien de punir Zadig : c'est un saint ; il a des grifons dans sa basse-cour , & il n'en mange point ; & son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu , & ne sont point immondes. Eh bien , dit Yébor , en branlant sa tête chauve , il faut empaler Zadig , pour avoir mal pensé des grifons , & l'autre , pour avoir mal parlé des lapins. Cadon apaisa l'affaire , par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant , & qui avait beaucoup de crédit dans le collège des mages. Personne ne fut empalé ; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent , & en présagèrent la décadence de Babylone. Zadig s'écria : A quoi tient le bonheur ! tout me persécute dans ce monde , jusqu'aux êtres qui n'existent pas. Il maudit les savans , & ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone & les dames les plus aimables ; il donnait des soupers délicats , souvent précédés de concerts , & animés par des conversations charmantes , dont il avait su bannir l'empressement de montrer de l'esprit , qui est la plus sûre manière de n'en point avoir , & de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis , ni celui des mets n'étaient faits

par la vanité; car en tout il préférerait l'être au paraître; & par là il s'atirait la considération véritable à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis sa maison demeurait Arimaze, personnage dont la méchante ame était peinte sur sa grossière physionomie. Il était rongé de fiel & bouffi d'orgueil; &, pour comble, c'était un bel-esprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réussir dans le monde, il se vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le soir chez Zadig l'importunait; le bruit de ses louanges l'irritait davantage. Il allait quelquefois chez Zadig, & se mettait à table sans être prié: il y corrompait toute la joie de la société, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva, un jour, de vouloir donner une fête à une dame, qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez Zadig. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils aborderent un ministre qui pria Zadig à souper, & ne pria point Arimaze. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on apelaient *l'envieux* dans Babylone, voulut perdre Zadig, parce qu'on l'apelaient *l'heureux*. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour; & celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit Zoroastre.

L'envieux alla chez Zadig, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis & une dame, à laquelle

il difait fouvent des chofes galantes , fans autre intention que celle de les dire. La converfation rouloit fur une guerre que le roi venait de terminer heureufement contre le prince d'Hircanie fon vaffal. Zadig , qui avait fignalé fon courage dans cette courte guerre , louait beaucoup le roi , & encore plus la dame. Il prit fes tablettes , & écrivit quatre vers qu'il fit fur le champ , & qu'il donna à lire à cette belle perfonne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modeltie , ou plutôt un amour-propre bien entendu , l'en empêcha. Il favait que des vers impromptu ne font jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils font faits : il brifa en deux la feuille des tablettes fur laquelle il venait d'écrire , & jeta les deux moitiés dans un buiffon de rofes où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint ; on regagna la maifon. L'envieux , qui refta dans le jardin , chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue , que chaque moitié de vers qui rempliffait la ligne , faifait un fens , & même un vers d'une plus petite mefure ; mais , par un hafard encor plus étrange , ces petits vers fe trouvaient former un quatrain qui contenait les injures les plus horribles contre le roi ; on y lifait :

Par les plus grands forfaits
 Sur le trône affermi ,
 Dans la publique paix
 C'eft le feul ennemi.

L'envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entré les mains de quoi perdre un homme vertueux & aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satire écrite de la main de Zadig : on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis & la dame. Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'envieux se trouva sur son passage, & lui dit tout haut que ses vers ne valaient rien. Zadig ne se piquait pas d'être bon poëte ; mais il était au désespoir d'être condamné comme criminel de lese-majesté, & de voir qu'on retint en prison une belle dame & deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'osait le plaindre, & qui se précipitaient pour examiner son visage, & pour voir s'il mourrait avec bonne grace. Ses parens seulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de son bien étaient confisqués au profit du roi, & l'autre quart au profit de l'envieux.

Dans le tems qu'il se préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon, & s'abattit dans le jardin de Zadig sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent : elle était tombée sur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiseau enleva

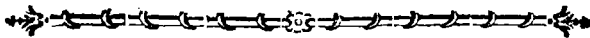
la pêche & la tablette, & les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun sens, & qui paraisaient des fins de vers. Il aimait la poésie, & il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers : l'aventure de son perroquet le fit rêver. La reine, qui se souvenait de ce qui avait été écrit sur une pièce de la tablette de Zadig, se la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajustaient ensemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que Zadig les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre,
 Sur le trône affermi le roi fait tout domter.
 Dans la publique paix l'Amour seul fait la guerre :
 C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussi-tôt qu'on fît venir Zadig devant lui, & qu'on fît sortir de prison ses deux amis & la belle dame. Zadig se jeta le visage contre terre aux pieds du roi & de la reine : il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grace, d'esprit & de raison, que le roi & la reine voulurent le revoir. Il revint, & plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'envieux, qui l'avait injustement accusé ; mais Zadig les rendit tous, & l'envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien. L'estime du roi s'accrut de jour en jour pour Zadig.

Il le mettait de tous ses plaisirs, & le consultait dans toutes ses affaires. La reine le regarda, dès-lors, avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse pour elle, pour le roi son auguste époux, pour Zadig & pour le royaume. Zadig commençait à croire qu'il n'est pas si difficile d'être heureux.





CHAPITRE V.

LES GÉNÉREUX.

Le tems arriva où l'on célébrait une grande fête qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer solennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands & les mages étaient les juges. Le premier fatrape, chargé du soin de la ville, exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement ; on allait aux voix : le roi prononçait le jugement. On venait à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, & le roi lui disait ces paroles : *Recevez ce prix de la générosité, & puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent.*

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environé des grands, des mages & des députés de toutes les nations qui venaient à ces jeux, où la gloire s'acquérait, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier fatrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix

ineffimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle Zadig avait rendu à l'envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen , par une méprise dont il n'était pas même responsable , lui avait donné tout son bien , qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme qui étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouser , l'avait cédée à un ami prêt d'expirer d'amour pour elle , & qui avait encor payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paraître un soldat qui , dans la guerre d'Hircanie , avait donné encor un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevaient sa maîtresse , & il la défendait contr'eux : on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevaient sa mere à quelques pas de là : il quitta en pleurant sa maîtresse , & courut délivrer sa mere : il retourna ensuite vers celle qu'il aimait , & la trouva expirante. Il voulut se tuer ; sa mere lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout secours , & il eut le courage de souffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce soldat. Le roi prit la parole & dit : Son action & celle des autres sont belles , mais elles ne m'étonnent point ; hier , Zadig en a fait une qui m'a étonné. J'avais disgracié , depuis quelques jours , mon ministre & mon

favori Coreb ; je me plaignais de lui avec violence , & tous mes courtifans m'affuraient que j'étais trop doux ; c'était à qui me dirait le plus de mal de Coreb. Je demandai à Zadig ce qu'il en pensait , & il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu dans nos histoires des exemples qu'on a payé de son bien une erreur , qu'on a cédé sa maîtresse , qu'on a préféré une mere à l'objet de son amour ; mais je n'ai jamais lu qu'un courtifan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié , contre qui son souverain était en colere. Je donne vingt mille pieces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses ; mais je donne la coupe à Zadig.

Sire , lui dit-il , c'est votre majesté seule qui mérite la coupe ; c'est elle qui a fait l'action la plus inouïe , puisqu'étant roi , vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave , lorsqu'il contredisait votre passion. On admira le roi & Zadig. Le juge qui avait donné son bien , l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami , le soldat qui avait préféré le salut de sa mere à celui de sa maîtresse , reçurent les présens du monarque ; ils virent leurs noms écrits dans le livre des Généreux. Zadig eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince , qu'il ne garda pas long-tems. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie. Zadig disait : Je suis donc enfin heureux ; mais il se trompait.

CHAP.



C H A P I T R E V I .

L E M I N I S T R E .

Le roi avait perdu son premier ministre. Il choisit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car , depuis la fondation de l'empire , il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés ; l'envieux en eut un crachement de sang , & le nez lui enfla prodigieusement. Zadig ayant remercié le roi & la reine , alla remercier aussi le perroquet : Bel oiseau , lui dit-il , c'est vous qui m'avez sauvé la vie , & qui m'avez fait premier ministre : la chienne & le cheval de leurs majestés m'avaient fait beaucoup de mal , mais vous m'avez fait beaucoup de bien. Voilà donc de quoi dépendent les destins des hommes ! mais , ajouta-t-il , un bonheur si étrange fera peut-être bientôt évanouir. Le perroquet répondit , *Oui*. Ce mot frapa Zadig ; cependant , comme il était bon physicien , & qu'il ne croyait pas que les perroquets fussent prophètes , il se rassura bientôt , & se mit à exercer son ministère de son mieux.

Il fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des

Tome I.

C

loix , & ne fit sentir à perſonne le poids de ſa dignité. Il ne gêna point les voix du divan , & chaque viſir pouvait avoir un avis ſans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire , ce n'était pas lui qui jugeait , c'était la loi ; mais quand elle était trop ſévère , il la tempérait ; & quand on manquait de loix , ſon équité en faiſait qu'on aurait priſes pour celles de Zoroaſtre.

C'eſt de lui que les nations tiennent ce grand principe , qu'il vaut mieux haſarder de ſauver cent coupables que de condamner un innocent. Il croyait que les loix étaient faites pour ſecourir les citoyens autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obſcurcir. Dès les premiers jours de ſon adminiſtration , il mit ce grand talent en uſage. Un fameux négociant de Babyſone était mort aux Indes ; il avait fait héritiers ſes deux fils par portions égales après avoir marié leur ſœur ; & il laiſſait un préſent de trente mille pieces d'or à celui des deux qui ferait jugé l'aimer davantage. L'ainé lui bâtit un tombeau ; le ſecond augmenta d'une partie de ſon héritage la dot de ſa ſœur : chacun diſait , c'eſt l'ainé qui aime le mieux ſon pere ; le cadet aime mieux ſa ſœur ; c'eſt à l'ainé qu'appartiennent les trente mille pieces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'ainé : Votre pere n'eſt point mort , il eſt guéri de ſa dernière maladie , il revient à Babyſone. Dieu

soit loué, répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher. Zadig dit ensuite la même chose au cadet. Dieu soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon pere tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit Zadig, & vous aurez les trente mille pieces; c'est vous qui aimez le mieux votre pere.

Une fille fort riche avait fait une promesse de mariage à deux mages; &, après avoir reçu quelques mois des instructions de l'un & de l'autre, elle se trouva grosse. Ils voulaient tous deux l'épouser. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mise en état de donner un citoyen à l'empire. C'est moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un: c'est moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. Eh bien, répondit-elle, je reconnais pour pere de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cause est portée devant Zadig. Il fait venir les deux mages. Qu'enfeigneras-tu à ton pupille? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraison, la dialectique, l'astrologie, la démonomanie, ce que c'est que la substance & l'accident, l'abstrait & le concret, les monades & l'harmonie préétablie. Moi, dit le second, je tâcherai de le rendre juste & digne d'avoir des amis. Zadig prononça: *Que tu sois son pere ou non, tu épouseras sa mere.*

C ij



CHAPITRE VII.

LES DISPUTES

ET LES AUDIENCES.

C'est ainsi qu'il montrait, tous les jours, la subtilité de son génie & la bonté de son ame ; on l'admirait, & cependant on l'aimait. Il passait pour le plus fortuné de tous les hommes ; tout l'empire était rempli de son nom ; toutes les femmes le lorgnaient ; tous les citoyens célébraient sa justice ; les savans le regardaient comme leur oracle ; les prêtres même avouaient qu'il en savait plus que le vieux archimage Yébor. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les grifons ; on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone ; qui durait depuis quinze cent années, & qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres ; l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mitrah que du pied gauche ; l'autre avoit cette coutume en abomination, & n'entrait jamais que du pied droit. On atendait le jour de la fête solennelle du feu sacré, pour savoir quelle secte ferait favorisée par Zadig. L'univers avait les yeux



G. Monnet del.

J. G. Schrey del.

sur ses deux pieds, & toute la ville était en agitation & en suspens. Zadig entra dans le temple en sautant à pieds joints, & il prouva ensuite par un discours éloquent, que le Dieu du ciel & de la terre, qui n'a acception de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'envieux & sa femme prétendirent que dans son discours il n'y avait pas assez de figures, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes & les collines. Il est sec & sans génie, disaient-ils; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber; ni le soleil se fondre comme de la cire: il n'a point le bon style oriental. Zadig se contentait d'avoir le style de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier visir.

Il termina aussi heureusement le grand procès entre les mages blancs & les mages noirs. Les blancs soutenaient que c'était une impiété de se tourner, en priant Dieu, vers l'orient d'hiver: les noirs affirmaient que Dieu avait en horreur les prières des hommes qui se tournaient vers le couchant d'été. Zadig ordonna qu'on se tournât comme on voudrait.

Il trouva ainsi le secret d'expédier le matin les affaires particulières & générales: le reste du jour, il s'occupait des embellissemens de Babylone: il faisait représenter des tragédies où l'on pleurait, & des comédies où l'on riait; ce qui était passé de mode

depuis long-tems, & ce qu'il fit renaître, parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en avoir plus que les artistes; il les récompensait par des bienfaits & des distinctions, & n'était point jaloux en secret de leurs talens. Le soir, il amufait beaucoup le roi, & surtout la reine. Le roi disait, le grand ministre! La reine disait, l'aimable ministre! & tous deux ajoutaient, c'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'envieux s'y présenta des premières; elle lui jura par Mitrah, par Zenda-Vesta, & par le feu sacré, qu'elle avait détesté la conduite de son mari; elle lui confia ensuite que ce mari était un jaloux, un brutal; elle lui fit entendre que les dieux le punissaient, en lui refusant les précieux effets de ce feu sacré par lequel seul l'homme est semblable aux immortels: elle finit par laisser tomber sa jarretière; Zadig la ramassa avec sa politesse ordinaire, mais il ne la ratacha point au genou de la dame; & cette petite faute, si c'en est une, fut la cause des plus horribles infortunes. Zadig n'y pensa pas, & la femme de l'envieux y pensa beaucoup.

D'autres dames se présentaient tous les jours. Les annales secrètes de Babylone prétendent qu'il succomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de voir

fans volupté , & d'embrasser son amante avec distraction. Celle à qui il donna, fans presque s'en apercevoir , des marques de sa protection , était une femme de chambre de la reine Astarté. Cette tendre Babylonienne se disait à elle-même pour se consoler : Il faut que cet homme-là ait prodigieusement d'affaires dans la tête , puisqu'il y songe encore , même en faisant l'amour. Il échapa à Zadig , dans les instans où plusieurs personnes ne disent mot , & où d'autres ne prononcent que des paroles sacrées , de s'écrier tout d'un coup , *la reine*. La Babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment , & qu'il lui disait , *ma reine*. Mais Zadig , toujours très-distract , prononça le nom d'Astarté. La dame , qui dans ces heureuses circonstances interprétait tout à son avantage , s'imagina que cela voulait dire , vous êtes plus belle que la reine Astarté. Elle sortit du sérail de Zadig avec de très-beaux présens. Elle alla conter son aventure à l'envieuse , qui était son amie intime ; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence : Il n'a pas daigné seulement , dit-elle , me rattachar cette jaretiere que voici , & dont je ne veux plus me servir. Oh ! oh ! dit la fortunée à l'envieuse , vous portez les mêmes jaretieres que la reine : vous les prenez donc chez la même faiseuse ? L'envieuse rêva profondément , ne répondit rien , & alla consulter son mari l'envieux.

Cependant Zadig s'apercevait qu'il avait toujours des distractions quand il donnait des audiences , &

quand il jugeait ; il ne savait à quoi les attribuer : c'était là sa seule peine.

Il eut un songe : il lui semblait qu'il était couché d'abord sur des herbes séchées , parmi lesquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient , & qu'ensuite il reposait mollement sur un lit de roses dont il sortait un serpent qui le blessait au cœur de sa dent acérée & envenimée. Hélas ! disait-il , j'ai été long-tems couché sur ces herbes séchées & piquantes , je suis maintenant sur le lit de roses ; mais quel sera le serpent ?





C H A P I T R E V I I I .

L A J A L O U S I E .

Le malheur de Zadig vint de son bonheur même, & sur-tout de son mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi & avec Astarté son auguste épouse. Les charmes de sa conversation redoublaient encor par cette envie de plaire, qui est à l'esprit ce que la parure est à la beauté ; sa jeunesse & ses graces firent insensiblement sur Astarté une impression dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa passion croissait dans le sein de l'innocence. Astarté se livrait sans scrupule & sans crainte au plaisir de voir & d'entendre un homme cher à son époux & à l'état ; elle ne cessait de le vanter au roi ; elle en parlait à ses femmes, qui enchérissaient encore sur ses louanges ; tout servait à enfoncer dans son cœur le trait qu'elle ne sentait pas. Elle faisait des présens à Zadig, dans lesquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne pensait ; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ses services, & quelquefois ses expressions étaient d'une femme sensible.

Astarté était beaucoup plus belle que cette Sémire qui haïssait tant les borgnes, & que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à son époux,

La familiarité d'Aftarté, ses discours tendres ; dont elle commençait à rougir, ses regards qu'elle voulait détourner, & qui se fixaient sur les siens, allumèrent dans le cœur de Zadig un feu dont il s'étonna. Il combatit, il apela à son secours la philosophie qui l'avait toujours secouru, il n'en tira que des lumieres, & n'en reçut aucun soulagement. Le devoir, la reconnaissance, la majesté souveraine violée se présentaient à ses yeux comme des dieux vengeurs ; il combattait, il triomphait ; mais cette victoire, qu'il falait remporter à tous momens, lui coûtait des gémiffemens & des larmes. Il n'osait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux ; ses yeux se couvraient d'un nuage ; ses discours étaient contrains & sans suite : il baissait la vue ; & quand, malgré lui, ses regards se tournaient vers Aftarté, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs d'où partaient des traits de flamme ; ils semblaient se dire l'un à l'autre : Nous nous adorons, & nous craignons de nous aimer ; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig sortait d'auprès d'elle égaré, éperdu, le cœur surchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter ; dans la violence de ses agitations, il laissa pénétrer son secret à son ami Cador, comme un homme qui ayant soutenu long-tems les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître son mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arache, & par la fueur froide qui coule sur son front.

Cador lui dit : J'ai déjà démêlé les sentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même ; les passions ont des signes auxquels on ne peut se méprendre. Jugez, mon cher Zadig, puisque j'ai lu dans votre cœur, si le roi n'y découvrira pas un sentiment qui l'offense. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous résistez à votre passion avec plus de force que la reine ne combat la sienne, parce que vous êtes philosophe, & parce que vous êtes Zadig. Astarté est femme ; elle laisse parler ses regards avec d'autant plus d'imprudence, qu'elle ne se croit pas encor coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence, elle néglige des devoirs nécessaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à se reprocher. Si vous étiez d'accord l'un & l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux : une passion naissante & combattue éclate ; un amour satisfait fait se cacher. Zadig frémit à la proposition de trahir le roi son bienfaiteur ; & jamais il ne fut plus fidèle à son prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait si souvent le nom de Zadig, son front se couvrait de tant de rougeur en le prononçant ; elle était tantôt si animée, tantôt si interdite, quand elle lui parlait en présence du roi ; une rêverie si profonde s'emparait d'elle, quand il était parti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, & imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua sur-tout que les babouches de sa femme

étaient bleues , & que les babouches de Zadig étaient bleues , que les rubans de sa femme étaient jaunes , & que le bonnet de Zadig était jaune : c'était là de terribles indices pour un prince délicat. Les soupçons se tournerent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois & des reines font autant d'espions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'Astarté était tendre , & que Moabdar était jaloux. L'envieux engagea l'envieuse à envoyer au roi sa jaretiere qui ressemblait à celle de la reine. Pour surcroit de malheur cette jaretiere était bleue. Le monarque ne songea plus qu'à la maniere de se venger. Il résolut une nuit d'empoisonner la reine , & de faire mourir Zadig par le cordeau au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque , exécuteur de ses vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet , mais qui n'était pas sourd. On le souffrait toujours : il était témoin de ce qui se passait de plus secret , comme un animal domestique. Ce petit muet était très-attaché à la reine & à Zadig. Il entendit avec autant de surprise que d'horreur , donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre éfroyable qui allait s'exécuter dans peu d'heures ? Il ne savait pas écrire , mais il avait appris à peindre , & savait sur-tout faire ressembler. Il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son dessin représentait le

roi agité de fureur , dans un coin du tableau , donnant des ordres à son eunuque ; un cordeau bleu , & un vase sur une table , avec des jaretieres bleues & des rubans jaunes ; la reine , dans le milieu du tableau , expirante entre les bras de ses femmes , & Zadig étranglé à ses pieds. L'horifon représentait un soleil levant , pour marquer que cette horrible exécution devait se faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage , il courut chez une femme d'Astarté , la réveilla , & lui fit entendre qu'il fallait dans l'instant même porter ce tableau à la reine.

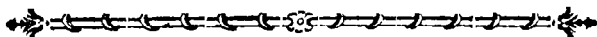
Cependant au milieu de la nuit , on vient fraper à la porte de Zadig ; on le réveille ; on lui donne un billet de la reine ; il doute si c'est un songe ; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut sa surprise , & qui pourrait exprimer la consternation & le désespoir dont il fut acablé , quand il lut ces paroles : *Fuyez dans l'instant même , ou l'on va vous arracher la vie : Fuyez , Zadig , je vous l'ordonne au nom de notre amour & de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable : mais je sens que je vais mourir criminelle.*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir Cador ; & , sans lui rien dire , il lui donna ce billet. Cador le força d'obéir , & de prendre sur le champ la route de Memphis. Si vous osez aller trouver la reine , lui dit-il , vous hâtez sa mort ; si vous parlez au roi , vous la perdez encore. Je me charge de sa destinée : suivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des

Indès. Je viendrai bientôt vous trouver , & je vous apprendrai ce qui se fera passé à Babylone.

Cador , dans le moment même , fit placer deux dromadaires des plus légers à la course vers une porte secrète du palais; il fit monter Zadig , qu'il falut porter , & qui était près de rendre l'ame. Un seul domestique l'accompagna : & bientôt Cador , plongé dans l'étonnement & dans la douleur , perdit son ami de vue.

Cet illustre fugitif arivé sur les bords d'une colline d'où l'on voyait Babylone , tourna la vue sur le palais de la reine , & s'évanouit ; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes , & pour souhaiter la mort. Enfin , après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes & de la première reine du monde , il eut un moment de retour sur lui-même , & s'écria : Qu'est-ce donc que la vie humaine ? O vertu ! à quoi m'avez - vous servi ? Deux femmes m'ont indignement trompé ; la troisième , qui n'est pas coupable & qui est plus belle que les autres , va mourir ! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions , & je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme tant d'autres , je serais heureux comme eux. Acablé de ces réflexions funestes , les yeux chargés du voile de la douleur , la pâleur de la mort sur le visage , & l'ame abymée dans l'excès d'un sombre désespoir , il continuait son voyage vers l'Egypte.



C H A P I T R E I X.

L A F E M M E B A T U E.

Zadig dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'Orion, & le brillant astre de Sirius le guidaient vers le pôle de Canope. Il admirait ces vastes globes de lumière qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand & de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs en lui retraçant le néant de son être & celui de Babylone. Son ame s'élançait jusque dans l'infini, & contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsqu'en suite rendu à lui-même, & rentrant dans son cœur, il pensait qu'Astarté était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, & il ne voyait dans la nature entière qu'Astarté mourante, & Zadig infortuné. Comme il se livrait à ce flux & à ce reflux de philosophie sublime & de douleur acablante, il avançait vers les frontières de l'Égypte; & déjà son domestique fidèle était dans la première

bourgade , où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit non loin du grand chemin une femme éplorée qui apelait le ciel & la terre à son secours , & un homme furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui , elle embrassait ses genoux. Cet homme l'acablait de coups & de reproches. Il jugea à la violence de l'Egyptien , & aux pardons réitérés que lui demandait la dame , que l'un était un jaloux , & l'autre une infidèle ; mais quand il eût considéré cette femme qui était d'une beauté touchante , & qui même ressembloit un peu à la malheureuse *Astarté* , il se sentit pénétré de compassion pour elle , & d'horreur pour l'Egyptien. Secourez-moi , s'écria-t-elle à *Zadig* , avec des sanglots : tirez-moi des mains du plus barbare des hommes : sauvez-moi la vie. A ces cris , *Zadig* courut se jeter entre elle & ce barbare. Il avait quelque connoissance de la langue Égyptienne. Il lui dit en cette langue : Si vous avez quelque humanité , je vous conjure de respecter la beauté & la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature , qui est à vos pieds , & qui n'a pour sa défense que des larmes ? Ah ! ah ! lui dit cet emporté , tu l'aimes donc aussi ? C'est de toi qu'il faut que je me venge. En disant ces paroles , il laisse la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux , & prenant sa lance , il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de sang-froid évita aisément le coup d'un furieux. Il se saisit de la lance près du fer dont elle



elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle se brise entre leurs mains. L'Egyptien tire son épée : Zadig s'arme de la sienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-ci porte cent coups précipités : celui-là les pare avec adresse. La dame, assise sur le gazon, rajuste sa coëfure & les regarde. L'Egyptien était plus robuste que son adversaire ; Zadig était plus adroit. Celui-ci se batait en homme dont la tête conduisait le bras, & celui-là comme un emporté, dont une colère aveugle guidait les mouvemens au hasard. Zadig passe à lui, & le désarme ; & tandis que l'Egyptien, devenu plus furieux, veut se jeter sur lui, il le saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui tire son poignard ; il en blesse Zadig dans le tems même que le vainqueur lui pardonnait. Zadig indigné lui plonge son épée dans le sein. L'Egyptien jette un cri horrible, & meurt en se débatant. Zadig alors s'avança vers la dame, & lui dit d'une voix soumise : Il m'a forcé de le tuer ; je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu : que voulez-vous maintenant de moi, Madame ? Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle, que tu meures ; tu as tué mon amant ; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, Madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit Zadig ; il vous batait de toutes ses forces, & il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'avez conjuré de

vous secourir. Je voudrais qu'il me batît encor, reprit la dame, en pouffant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie. Plût au ciel qu'il me batît, & que tu fusses à sa place ! Zadig, plus surpris & plus en colère qu'il ne l'avait été de sa vie, lui dit : Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous batisse à mon tour, tant vous êtes extravagante ; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-dessus il remonta sur son chameau, & avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il se retourna au bruit que faisaient quatre couriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : C'est elle-même ; elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarassèrent pas du mort, & se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessait de crier à Zadig : Secourez-moi encor une fois, étranger généreux ; je vous demande pardon de m'être plainte de vous ; secourez-moi, & je suis à vous jusqu'au tombeau. L'envie avait passé à Zadig de se battre désormais pour elle. A d'autres, répondit-il, vous ne m'y atraperez plus. D'ailleurs il était blessé, son sang coulait, il avait besoin de secours ; & la vue des quatre Babyloniens, probablement envoyés par le roi Moabdar, le remplissait d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre couriers de Babylone venaient prendre cette Egyptienne, mais encor plus étonné du caractère de cette dame.



C H A P I T R E X.
L' E S C L A V A G E .

Comme il entroit dans la bourgade Egyptienne ; il se vit entouré par le peuple. Chacun criaît : Voilà celui qui a enlevé la belle Miffouf , & qui vient d'affaffiner Clétophis. Messieurs, dit-il, Dieu me préserve d'enlever jamais votre belle Miffouf ; elle est trop capricieuse ; & à l'égard de Clétophis, je ne l'ai point affaffiné ; je me suis seulement défendu contre lui. Il voulait me tuer , parce que je lui avais très-humblement demandé grace pour la belle Miffouf , qu'il batait impitoyablement. Je suis un étranger , qui vient chercher un asyle dans l'Égypte ; & il n'y a pas d'aparence qu'en venant demander votre protection , j'aie commencé par enlever une femme , & par affaffiner un homme.

Les Égyptiens étaient alors justes & humains. Le peuple conduisit Zadig à la maison de ville. On commença par le faire panser de sa blessure , & ensuite on l'interrogea , lui & son domestique séparément , pour savoir la vérité. On reconnut que Zadig n'étoit point un affaffin ; mais il étoit coupable du sang d'un homme ; la loi le condamnait à être esclave. On vendit au profit de la bourgade ses deux cha-

D ij

meaux. On distribua aux habitans tout l'or qu'il avoit apporté ; sa personne fut exposée en vente dans la place publique , ainsi que celle de son compagnon de voyage. Un marchand Arabe , nommé Sétoc , y mit l'enchere ; mais le valet plus propre à la fatigue , fut vendu bien plus chèrement que le maître. On ne faisait pas de comparaison entre ces deux hommes. Zadig fut donc esclave subordonné à son valet : on les attacha ensemble avec une chaîne qu'on leur passa aux pieds , & en cet état ils suivirent le marchand Arabe dans sa maison. Zadig en chemin consolait son domestique , & l'exhortait à la patience ; mais , selon sa coutume , il faisait des réflexions sur la vie humaine. Je vois , lui disait-il , que les malheurs de ma destinée se répandent sur la tienne. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour n'avoir pas vu passer une chienne ; j'ai pensé être empalé pour un grifon ; j'ai été envoyé au supplice , parce que j'avais fait des vers à la louange du roi ; j'ai été sur le point d'être étranglé , parce que la reine avoit des rubans jaunes ; & me voici esclave avec toi , parce qu'un brutal a batu sa maîtresse. Allons , ne perdons point courage , tout ceci finira peut-être ; il faut bien que les marchands Arabes aient des esclaves ; & pourquoi ne le ferais-je pas comme un autre , puisque je suis homme comme un autre ? Ce marchand ne sera pas impitoyable ; il faut qu'il traite bien ses esclaves , s'il en veut tirer des services. Il parloit ainsi , & dans

le fond de son cœur , il étoit occupé du sort de la reine de Babylone.

Sétoc le marchand partit deux jours après pour l'Arabie déserte , avec ses esclaves & ses chameaux. Sa tribu habitait vers le désert d'Oreb. Le chemin fut long & pénible. Sétoc dans la route faisoit bien plus de cas du valet que du maître , parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux ; & toutes les petites distinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb : on répartit sa charge sur le dos de chacun des serviteurs ; Zadig en eut sa part. Sétoc se mit à rire en voyant tous ses esclaves marcher courbés. Zadig prit la liberté de lui en expliquer la raison , & lui aprit les loix de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. Zadig voyant qu'il avait excité sa curiosité , la redoubla , en lui aprenant beaucoup de choses qui n'étaient point étrangères à son commerce ; les pesanteurs spécifiques des métaux & des denrées , sous un volume égal ; les propriétés de plusieurs animaux utiles ; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas ; enfin , il lui parut un sage. Sétoc lui donna la préférence sur son camarade , qu'il avoit tant estimé. Il le traita bien , & n'eut pas sujet de s'en repentir.

Arivé dans sa tribu , Sétoc commença par redemander cinq cent onces d'argent à un Hébreu , auquel il les avoit prêtées en présence de deux témoins ; mais ces deux témoins étoient morts , & l'Hébreu

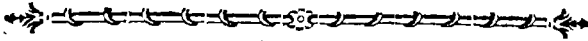
ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant Dieu de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe. Sétoc confia sa peine à Zadig, qui était devenu son conseil. En quel endroit, demanda Zadig, prêtâtes-vous vos cinq cent onces à cet infidèle ? Sur une large pierre, répondit le marchand, qui est auprès du mont Oreb. Quel est le caractère de votre débiteur ? dit Zadig. Celui d'un fripon, reprit Sétoc. Mais, je vous demande si c'est un homme vif ou phlegmatique, avisé ou imprudent ? C'est de tous les mauvais payeurs, dit Sétoc, le plus vif que je connaisse. Eh bien, insista Zadig, permettez que je plaide votre cause devant le juge. En effet, il cita l'Hébreu au tribunal, & il parla ainsi au juge : Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cent onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins ? dit le juge. Non, ils sont morts ; mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté ; & s'il plait à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage ; nous resterons ici l'Hébreu & moi, en attendant que la pierre vienne ; je l'enverrai chercher aux dépens de Sétoc mon maître. Très-volontiers, répondit le juge ; & il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience, Hé bien, dit-il à Zadig, votre pierre n'est pas encor venue ? L'Hébreu en

riant répondit : Votre grandeur resterait ici jufqu'à demain , que la pierre ne ferait pas encor arivée : elle est à plus de fix milles d'ici : & il faudrait quinze hommes pour la remuer. Eh bien , s'écria Zadig , je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage : puisque cet homme fait où elle est , il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté. L'Hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il seroit lié à la pierre , fans boire ni manger , jufqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cent onces , qui furent bientôt payées.

L'esclave Zadig & la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.





C H A P I T R E X I.

L E B U C H E R.

Sétoc enchanté fit de son esclave son ami intime. Il ne pouvait pas plus se passer de lui qu'avait fait le roi de Babylone ; & Zadig fut heureux que Sétoc n'eut point de femme. Il découvrait dans son maître un naturel porté au bien , beaucoup de droiture & de bon sens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleste , c'est-à-dire , le soleil , la lune & les étoiles , selon l'ancien usage d'Arabie. Il lui en parloit quelquefois avec beaucoup de discrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus son hommage qu'un arbre , ou un rocher. Mais, disait Sétoc, ce sont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages , ils animent la nature , ils règlent les saisons , ils sont d'ailleurs si loin de nous , qu'on ne peut pas s'empêcher de les révéler. Vous recevez plus d'avantages , répondit Zadig , des eaux de la mer rouge qui portent vos marchandises aux Indes : pourquoi ne serait-elle pas aussi ancienne que les étoiles ? & si vous adorez ce qui est éloigné de vous , vous devez adorer la terre des Gangarides qui est aux extrémités du monde. Non, disait Sétoc ,

les étoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le soir venu, Zadig alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait souper avec Sétoc ; & dès que son patron parut, il se jeta à genoux devant ces cires allumées , & leur dit : Eternelles & brillantes clartés , foyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles , il se mit à table , sans regarder Sétoc. Que faites-vous donc ? lui dit Sétoc étonné. Je fais comme vous , répondit Zadig ; j'adore ces chandelles , & je néglige leur maître & le mien. Sétoc comprit le sens profond de cet apologue. La sageffe de son esclave entra dans son ame ; il ne prodigua plus son encens aux créatures , & adora l'Être éternel qui les a faites.

Il y avoit alors dans l'Arabie une coûtume affreuse venue originairement de Scythie , & qui s'étant établie dans les Indes par le crédit des brahmanes , menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié étoit mort , & que sa femme bien aimée vouloit être sainte , elle se brûloit en public sur le corps de son mari ; c'étoit une fête solennelle , qui s'apeloit *le Bûcher du veuvage*. La tribu dans laquelle il y avoit eu le plus de femmes brûlées , étoit la plus considérée. Un Arabe de la tribu de Sétoc étant mort , sa veuve , nommée Almona , qui étoit fort dévote , fit favoir le jour & l'heure où elle se jetteroit dans le feu , au son des tambours & des trompettes. Zadig remontra à Sétoc combien cette horrible coûtume étoit contraire au bien du genre-hu-

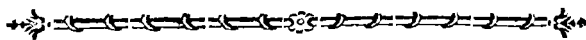
main ; qu'on laiffait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfans à l'état , ou du moins élever les leurs ; & il le fit convenir qu'il falait , fi l'on pouvait , abolir un ufage fi barbare. Sétoç répondit : Il y a plus de mille ans que les femmes font en poffeffion de fe brûler ; qui de nous ofera changer une loi que le tems a confacrée ? y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus ? La raifon eft plus ancienne , reprit Zadig. Parlez aux chefs des tribus , & je vais trouver la jeune veuve.

Il fe fit préfenter à elle ; & après s'être infinué dans fon efprit par des louanges fur fa beauté , après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes , il la loua encor fur fa confiance & fur fon courage. Vous aimiez donc prodigieufement votre mari ? lui dit-il. Moi ! Point du tout , répondit la dame Arabe ; c'étoit un brutal , un jaloux , un homme infupportable ; mais je fuis fermement réfolue de me jeter fur fon bûcher. Il faut , dit Zadig , qu'il y ait apparemment un plaifir bien délicieux à être brûlée vive. Ah ! cela fait frémir la nature , dit la dame ; mais il faut en paffer par-là. Je fuis dévote , je ferais perdue de réputation , & tout le monde fe moquerait de moi , fi je ne me brûlais pas. Zadig l'ayant fait convenir qu'elle fe brûlait pour les autres & par vanité , lui parla long-tems d'une manière à lui faire aimer un peu la vie , & parvint même à lui infpirer quelque bienveillance

pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin , lui dit-il , si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas ? Hélas ! dit la dame , je crois que je vous prierais de m'épouser.

Zadig était trop rempli de l'idée d'Astarté pour ne pas éluder cette déclaration ; mais il alla dans l'instant trouver les chefs des tribus , leur dit ce qui s'était passé , & leur conseilla de faire une loi , par laquelle il ne serait permis à aucune veuve de se brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme , tête à tête , pendant une heure entiere. Depuis ce tems , aucune dame ne se brûla en Arabie. On eut au seul Zadig l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle , qui durait depuis tant de siècles, Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.





C H A P I T R E X I I .

L E S O U P E R .

Sétoc , qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse , le mena à la grande foire de Balsora , où devaient se rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour Zadig une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'univers étoit une grande famille qui se rassemblait à Balsora. Il se trouva à table dès le second jour avec un Egyptien , un Indien Gangaride , un habitant du Cathay , un Grec , un Celte , & plusieurs autres étrangers , qui dans leurs fréquens voyages vers le golfe Arabique avaient appris assez d'Arabe pour se faire entendre. L'Egyptien paraissait fort en colere. Quel abominable pays que Balsora ! disait-il ; on m'y refuse mille onces d'or sur le meilleur éfet du monde. Comment donc ? dit Sétoc , sur quel éfet vous a-t-on refusé cette somme ? Sur le corps de ma tante , répondit l'Egyptien ; c'étoit la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours ; elle est morte en chemin ; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayions ; & je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage.

Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un éfet si solide. Tout en se courouçant , il était prêt de manger d'une excellente poule bouillie , quand l'Indien le prenant par la main , s'écria avec douleur : Ah ! qu'allez-vous faire ? Manger de cette poule , dit l'homme à la momie. Gardez-vous en bien , dit le Gangaride ; il se pourrait faire que l'ame de la défunte fût passée dans le corps de cette poule , & vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante. Faire cuire des poules c'est outrager manifestement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature & vos poules ? reprit le colérique Egyptien ; nous adorons un bœuf , & nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf , est-il possible ? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de si possible , repartit l'autre ; il y a cent-trente-cinq mille ans que nous'en ufons ainsi , & personne parmi nous n'y trouve à redire. Ah ! Cent-trente-cinq mille ans ! dit l'Indien ; ce compte est un peu exagéré ; il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde est peuplée , & assurément nous sommes vos anciens ; & Brama nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels & à la broche. Voilà un plaisant animal que votre Brama , pour le comparer à Apis , dit l'Egyptien ; qu'a donc fait votre Brama de si beau ? Le brahmin répondit : C'est lui qui a appris aux hommes à lire & à écrire , & à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez , dit un Chal-

déen qui était auprès de lui, c'est le poisson Oannès à qui on doit de si grands bienfaits : & il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, & qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfans qui furent rois, comme chacun fait. J'ai son portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut ; mais c'est assurément une très-grande impiété de faire cuire du poisson ; d'ailleurs, vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble & trop récente pour me rien disputer. La nation Egyptienne ne compte que cent-trente-cinq mille ans, & les Indiens ne se vantent que de quatre-vingt mille ; tandis que nous avons des almanacs de quatre mille siècles. Croyez moi, renoncez à vos folies, & je vous donnerai à chacun un beau portrait d'Oannès.

L'homme de Cambalu prenant la parole, dit : Je respecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, Brama, le bœuf Apis, le beau poisson Oannès ; mais peut-être que le *Li* (a) ou le *Tien*, comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs & les poissons. Je ne dirai rien de mon pays, il

(a) Mots Chinois qui signifient, proprement : *Li*, la lumière naturelle, la raison ; & *Tien*, le ciel ; & qui signifient aussi, Dieu.

est aussi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée & les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il fust d'être heureux, & que c'est fort peu de chose d'être ancien; mais s'il falait parler d'almanacs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, & que nous en avons de fort bons avant qu'on fût l'arithmétique en Chaldée.

Vous êtes de grands ignorans, tous tant que vous êtes, s'écria le Grec; est-ce que vous ne savez pas que le Chaos est le père de tout, & que la forme & la matière ont mis le monde dans l'état où il est? Ce Grec parla long-tems; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui ayant beaucoup bu pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, & dit en jurant qu'il n'y avait que Teutath & le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât; que pour lui il avait toujours du gui dans sa poche; que les Scythes ses ancêtres étaient les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde; qu'ils avaient, à la vérité, quelquefois mangé des hommes; mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation; & qu'enfin si quelqu'un parlait mal de Teutath, il lui apprendrait à vivre. La querèle s'échauffa pour lors, & Sétoc vit le moment où la table alloit être enfanglantée. Zadig avait gardé le silence pendant toute la dispute; il se leva enfin, & s'adressant d'abord au Celte, comme au plus furieux, il lui dit qu'il avait raison & lui demanda du gui; il loua le Grec sur son élo-

quence , & adoucit tous les esprits échaufés. Il ne dit que très-peu de chose à l'homme du Cathay , parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit : Mes amis , vous alliez vous quereler pour rien , car vous êtes tous du même avis. A ce mot , ils se recrierent tous. N'est-il pas vrai , dit-il au Celte , que vous n'adorez pas ce gui , mais celui qui a fait le gui & le chêne ? Assurément , répondit le Celte. Et vous , Monsieur l'Egyptien , vous révèrez aparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs ? Oui , dit l'Egyptien. Le poisson Oannès , continua-t-il , doit céder à celui qui a fait la mer & les poissons ? D'accord , dit le Chaldéen. L'Indien , ajouta-t-il , & le Cathayen reconnaissent comme vous un premier principe ; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites , mais je suis sûr qu'il admet aussi un Être supérieur , de qui la forme & la matière dépendent ? Le Grec , qu'on admirait , dit que Zadig avait très-bien pris sa pensée. Vous êtes donc tous de même avis , repliqua Zadig , & il n'y a pas là de quoi se quereler. Tout le monde s'embrassa. Sétoc , après avoir vendu fort cher ses denrées , reconduisit son ami Zadig dans sa tribu. Zadig aprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence , & qu'il allait être brûlé à petit feu.





C H A P I T R E X I I I .

L E S R E N D E Z - V O U S .

Pendant son voyage à Balsora les prêtres des étoiles avaient résolu de le punir. Les pierreries & les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bûcher leur appartenaient de droit ; c'était bien le moins qu'ils fissent brûler Zadig pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accusèrent donc Zadig d'avoir des sentimens erronés sur l'armée céleste : ils déposèrent contre lui , & jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne se couchaient pas dans la mer. Ce blasphème éfroyable fit frémir les juges ; ils furent près de déchirer leurs vêtemens quand ils ouïrent ces paroles impies , & ils l'auraient fait , sans doute , si Zadig avait eu de quoi les payer. Mais dans l'excès de leur douleur , ils se contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. Sétoç désespéré employa en vain son crédit pour sauver son ami , il fut bientôt obligé de se taire. La jeune veuve Almona , qui avait pris beaucoup de goût à la vie , & qui en avait obligation à Zadig , résolut de le tirer du bûcher , dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula son dessein dans sa tête , sans en parler à personne. Zadig devoit être exécuté le len-

Tome I.

E

demain ; elle n'avait que la nuit pour le sauver : voici comme elle s'y prit, en femme charitable & prudente.

Elle se parfuma ; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche & le plus galant , & alla demander une audience secrète au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable , elle lui parla en ces termes : Fils aîné de la grande ourse , frère du taureau , cousin du grand chien , (c'étaient les titres de ce pontife) je viens vous confier mes scrupules : j'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme , en ne me brûlant pas dans le bûcher de mon cher mari. En éfet , qu'avais-je à conserver ? Une chair périssable , & qui est déjà toute flétrie. En disant ces paroles elle tira , de ses longues manches de soie , ses bras nuds d'une forme admirable & d'une blancheur éblouissante : Vous voyez , dit-elle , le peu que cela vaut. Le pontife trouva dans son cœur que cela valait beaucoup ; ses yeux le dirent , & sa bouche le confirma ; il jura qu'il n'avait vu de sa vie de si beaux bras. Hélas ! lui dit la veuve , les bras peuvent être un peu moins mal que le reste ; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes atentions. Alors elle laissa voir le sein le plus charmant que la nature eut jamais formé. Un bouton de rose sur une pomme d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance sur du buis ; & les agneaux fortant du lavoir auraient semblé d'un jaune brun. Cette gorge , ces grands yeux noirs qui languissaient en brillant doucement d'un feu tendre ;

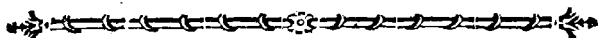


tes joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur ; ce nez qui n'était pas comme la tour du mont Liban , ces lèvres qui étaient comme deux bordures de corail renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie : tout cela ensemble fit croire au vieillard qu'il n'avait que vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. Almona le voyant enflammé lui demanda la grace de Zadig. Hélas ! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais sa grace, mon indulgence ne servirait de rien, il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confreres. Signez toujours, dit Almona. Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs seront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit Almona ; ayez seulement pour agréable de venir dans ma tente après que le soleil sera couché, & dès que la brillante étoile Sheat fera sur l'horizon : vous me trouverez sur un sofa couleur de rose, & vous en userez comme vous pourrez avec votre servante. Elle sortit alors emportant avec elle la signature, & laissa le vieillard plein d'amour & de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner ; il but une liqueur composée de la canelle de Ceylan, & des précieuses épices de Tidor & de Ternate, & attendit avec impatience que l'étoile Sheat vînt à paraître.

Cependant la belle Almona alla trouver le second pontife. Celui-ci l'affura que le soleil, la lune & tous les feux du firmament n'étaient que des feux folets en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la

même grace , & on lui proposa d'en donner le même prix. Elle se laissa vaincre , & donna rendez-vous au second pontife au lever de l'étoile Algenib. De-là elle passa chez le troisieme & chez le quatrieme prêtre , prenant toujours une signature , & donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms , & leur dit à quel prix les prêtres avaient vendu la grace de Zadig ; chacun d'eux arriva à l'heure prescrite ; chacun fut bien étonné d'y trouver ses confreres , & plus encor d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifestée. Zadig fut sauvé. Sétoc fut si charmé de l'habileté d'Almona , qu'il en fit sa femme. Zadig partit , après s'être jeté aux pieds de sa belle libératrice. Sétoc & lui se quitterent en pleurant , en se jurant une amitié éternelle , & en se promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie , toujours pensant à la malheureuse Astarté , & toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinait à se jouer de lui & à le persécuter. Quoi ? disait-il , quatre cent onces d'or pour n'avoir pas vu passer une chienne ! Condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! Près d'être étranglé , parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! Réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on batait ; & sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes veuves Arabes !



C H A P I T R E X I V.

L E B R I G A N D.

EN arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie pétrée de la Syrie , comme il passait près d'un château assez fort , des Arabes armés en sortirent. Il se vit entouré ; on lui criait : Tout ce que vous avez nous appartient , & votre personne appartient à notre maître. Zadig , pour réponse , tira son épée ; son valet , qui avait du courage , en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers Arabes qui mirent la main sur eux ; le nombre redoubla , ils ne s'étonnèrent point & résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude ; un tel combat ne pouvait durer long-tems. Le maître du château , nommé Arbogad , ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faisait Zadig , conçut de l'estime pour lui. Il descendit en hâte , & vint lui-même écarter ses gens , & délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui passe sur mes terres est à moi , dit-il , ainsi que ce que je trouve sur les terres des autres ; mais vous me paraissez un si brave homme , que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans son château , ordonnant à ses gens de le bien traiter ; & le soir Arbogad voulut souper avec Zadig.

E iij

Le seigneur du château était un de ces Arabes qu'on apèle voleurs ; mais il faisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaises, il volait avec une rapacité furieuse, & donnait libéralement : intrépide dans l'action, assez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, & sur-tout plein de franchise. Zadig lui plut beaucoup ; la conversation qui s'anima fit durer le repas ; enfin Arbogad lui dit : Je vous conseille de vous enrôler sous moi, vous ne sauriez mieux faire ; ce métier-ci n'est pas mauvais ; vous pourrez un jour devenir ce que je suis. Puis-je vous demander, dit Zadig, depuis quel tems vous exercez cette noble profession ? Dès ma plus tendre jeunesse, reprit le seigneur. J'étais valet d'un Arabe assez habile ; ma situation m'était insupportable. J'étais au désespoir de voir que, dans toute la terre qui appartient également aux hommes, la destinée ne m'eût pas réservé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil Arabe qui me dit : Mon fils, ne désespérez pas : il y avait autrefois un grain de fable qui se lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts ; au bout de quelques années il devint diamant, & il est à présent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce discours me fit impression ; j'étais le grain de fable, je résolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux ; je m'affociai des camarades ; je me mis en état de voler de petites caravanes ; ainsi, je fis cesser peu à peu la dispropor-

tion qui était d'abord entre les autres hommes & moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, & je fus même dédommagé avec usure ; on me considéra beaucoup ; je devins seigneur brigand ; j'acquis ce château par voie de fait. Le fatrape de Syrie voulut m'en déposséder ; mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre ; je donnai de l'argent au fatrape, moyennant quoi je conservai ce château, & j'agrandis mes domaines ; il me nomma même trésorier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, & point du tout celle de payeur.

Le grand defferham de Babylone envoya ici, au nom du roi Moabdar, un petit fatrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre ; j'étais instruit de tout ; je fis étrangler, en sa présence, les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet ; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cent pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand ; il est aujourd'hui un de mes meilleurs officiers, & des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que Moabdar est tué, & que tout est en confusion dans Babylone.

Moabdar est tué ! dit Zadig ; & qu'est devenu la reine Astarté ? Je n'en fais rien, reprit Arbogad.

E iv

Tout ce que je fais , c'est que Moabdar est devenu fou , qu'il a été tué , que Babylone est un grand coupe-gorge , que tout l'empire est désolé , qu'il y a de beaux coups à faire encor , & que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine , dit Zadig ; de grace , ne savez-vous rien de la destinée de la reine ? On m'a parlé d'un prince d'Hircanie , reprit-il ; elle est probablement parmi ses concubines , si elle n'a pas été tuée dans le tumulte ; mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses ; je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles sont belles , sans m'informer de ce qu'elles font. On n'achète point le rang ; une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand ; peut-être ai-je vendu la reine Astarté , peut-être est-elle morte ; mais peu m'importe , & je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. En parlant ainsi il bûvait avec tant de courage , il confondait tellement toutes les idées , que Zadig n'en put tirer aucun éclaircissement.

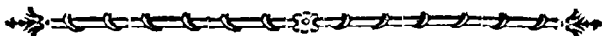
Il restait interdit , accablé , immobile ; Arbogad bûvait toujours , faisait des contes , répétait sans cesse qu'il était le plus heureux de tous les hommes , exhortant Zadig à se rendre aussi heureux que lui. Enfin doucement assoupi par les fumées du vin , il alla dormir d'un sommeil tranquille. Zadig passa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi ! disait-il , le roi est devenu fou ! il est tué ! Je ne peux m'empêcher de le plaindre. L'empire est déchiré , & ce bri-

grand est heureux ! O fortune ! ô destinée ! Un voleur est heureux , & ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse , ou vit dans un état pire que la mort. O Astarté ! Astarté ! qu'êtes-vous devenue ?

Dès le point du jour , il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château ; mais tout le monde était occupé , personne ne lui répondit : on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes , on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confusion tumultueuse , ce fut la permission de partir. Il en profita sans tarder , plus abymé que jamais dans ses réflexions douloureuses.

Zadig marchait inquiet , agité , l'esprit tout occupé de la malheureuse Astarté , du roi de Babylone , de son fidele Cador , de l'heureux brigand Arbogad , de cette femme si capricieuse que des Babyloniens avaient enlevée sur les confins de l'Egypte , enfin , de tous les contre-tems & de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.





C H A P I T R E X V.

L E P Ê C H E U R.

A quelques lieues du château d'Arbogad il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, & se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, & levant les yeux vers le ciel.

Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crème dans Babylone, & j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme de ma sorte pût posséder, & j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vue pillée & détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, & je ne prends pas un poisson. O mon filet! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi de m'y jeter. En disant ces mots il se leva, & s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter & finir sa vie.

Eh quoi! se dit Zadig à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi? L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que

cette réflexion. Il court à lui , il l'arête , il l'inté-
roge d'un air atendri & consolant. On prétend qu'on
en est moins malheureux quand on ne l'est pas seul ;
mais , selon Zoroastre , ce n'est pas par malignité ,
c'est par besoin : on se sent alors entraîné vers un
infortuné comme vers son semblable ; la joie d'un
homme heureux ferait une insulte ; mais deux mal-
heureux sont comme deux arbrisseaux faibles , qui
s'apuyant l'un sur l'autre se fortifient contre l'orage.

Pourquoi succombez-vous à vos malheurs ? dit
Zadig au pêcheur. C'est , répondit-il , parce que je
n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré
du village de Balkis , auprès de Babylone , & je
faisais , avec l'aide de ma femme , les meilleurs fro-
mages à la crème de l'empire. La reine Astarté & le
fameux ministre Zadig les aimaient passionnément.
J'avais fourni à leur maison six cent fromages. J'al-
lai un jour à la ville pour en être payé ; j'appris en
arrivant dans Babylone que la reine & Zadig avaient
disparu. Je courus chez le seigneur Zadig que je n'a-
vais jamais vu , je trouvai les archers du grand des-
terham qui , munis d'un papier royal , pillaient sa mai-
son loyalement & avec ordre. Je volai aux cuisines
de la reine ; quelques-uns des seigneurs de la bouche
me dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle
était en prison ; d'autres prétendirent qu'elle avait
pris la fuite ; mais tous m'affurèrent qu'on ne me
payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme
chez le seigneur Orcan , qui était une de mes prati-

ques : nous lui demandâmes sa protection dans notre disgrâce. Il l'accorda à ma femme , & me la refusa. Elle était plus blanche que ses fromages à la crème , qui commencèrent mon malheur ; & l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'est ce qui fit qu'Orcan la retint , & me chassa de la maison. J'écrivis à ma chere femme la lettre d'un désespéré. Elle dit au porteur : Ah , ah , oui ; je sai quel est l'homme qui m'écrit , j'en ai entendu parler ; on dit qu'il fait des fromages à la crème excellens , qu'on m'en apporte & qu'on les lui paye.

Dans mon malheur je voulus m'adresser à la justice. Il me restait six onces d'or : il falut en donner deux onces à l'homme de loi que je consultai , deux au procureur qui entreprit mon affaire , deux au secrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait , mon procès n'était pas encor commencé , & j'avais déjà dépensé plus d'argent que mes fromages & ma femme ne valaient. Je retournai à mon village , dans l'intention de vendre ma maison pour avoir ma femme.

Ma maison valait bien soixante onces d'or : mais on me voyait pauvre & pressé de vendre : le premier à qui je m'adressai m'en offrit trente onces , le second vingt , & le troisième dix. J'étais enfin prêt à conclure , tant j'étais aveuglé , lorsqu'un prince d'Hircanie vint à Babylone , & ravagea tout sur son passage. Ma maison fut d'abord sacquée , & ensuite brûlée.

Ayant ainsi perdu mon argent , ma femme & ma maison , je me suis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché de subsister du métier de pêcheur ; les poissons se moquent de moi comme les hommes. Je ne prens rien , je meurs de faim ; & sans vous , auguste consolateur , j'allais mourir dans la riviere.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de suite ; car à tout moment Zadig ému & transporté lui disait : Quoi ! vous ne savez rien de la destinée de la reine ? Non , Seigneur , répondait le pêcheur : mais je fais que la reine & Zadig ne m'ont point payé mes fromages à la crème , qu'on a pris ma femme , & que je suis au désespoir. Je me flate , dit Zadig , que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce Zadig ; il est honnête homme ; & s'il retourne à Babylone , comme il l'espère , il vous donnera plus qu'il ne vous doit ; mais pour votre femme , qui n'est pas si honnête , je vous conseille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi , allez à Babylone ; j'y serai avant vous , parce que je suis à cheval , & que vous êtes à pied. Adressez-vous à l'illustre Cador ; dites-lui que vous avez rencontré son ami ; attendez-moi chez lui ; allez , peut-être ne ferez-vous pas toujours malheureux.

O puissant Orosmade ! continua-t-il , Vous vous servez de moi pour consoler cet homme ; de qui vous servirez-vous pour me consoler ? En parlant ainsi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie , & le pêcheur confondu

& ravi baisait les pieds de l'ami de Cadore , & lui disait : Vous êtes un ange sauveur.

Cependant Zadig demandait toujours des nouvelles , & versait des larmes. Quoi ! Seigneur , s'écria le pêcheur , vous feriez donc aussi malheureux , vous qui faites du bien ? Plus malheureux que toi cent fois , répondait Zadig. Mais comment se peut-il faire , disait le bon homme , que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit ? C'est que ton plus grand malheur , reprit Zadig , était le besoin , & que je suis infortuné par le cœur. Orcan vous aurait-il pris votre femme ? dit le pêcheur. Ce mot rapela dans l'esprit de Zadig toutes ses aventures ; il répétait la liste de ses infortunes , à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand Arbogad. Ah ! dit-il au pêcheur , Orcan mérite d'être puni ; mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit , va chez le seigneur Cadore , & attends moi. Ils se séparèrent : le pêcheur marcha en remerciant son destin , & Zadig courut en accusant toujours le sien.





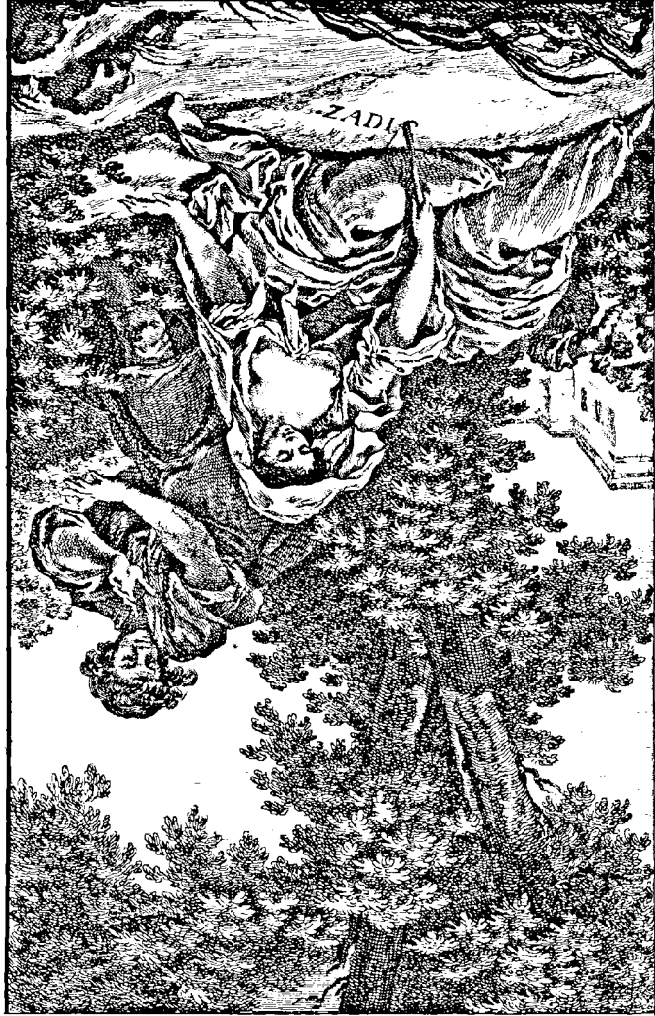
C H A P T R E X V I .
L E B A S I L I C .

A r i v é dans une belle prairie , il y vit plusieurs femmes , qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles ; & de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous en bien , répondit la Syrienne ; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange , dit Zadig ; oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher ? C'est un basilic , dit-elle. Un basilic , Madame ? Et pour quelle raison , s'il vous plait , cherchez-vous un basilic ? C'est pour notre seigneur & maître Ogul , dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière , au bout de la prairie. Nous sommes ses très-humbles esclaves ; le seigneur Ogul est malade ; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau-rose ; & comme c'est un animal fort rare , qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes , le seigneur Ogul a promis de choisir pour sa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic : laissez-moi donc chercher , s'il vous plait ; car vous voyez

ce qu'il m'en coûterait si j'étais prévenue par mes compagnes.

Zadig laissa cette Syrienne & les autres chercher leur basilic , & continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau , il y trouva une autre dame couchée sur le gazon , & qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse , mais son visage était couvert d'un voile. Elle étoit penchée vers le ruisseau ; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette , avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon & le ruisseau. Zadig eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivait ; il s'approcha , il vit la lettre *Z* , puis un *A* , il fut étonné ; puis parut un *D* , il tressaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque tems immobile ; enfin , rompant le silence d'une voix entrecoupée : O généreuse dame ! pardonnez à un étranger , à un infortuné , d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de *ZADIG* tracé de votre main divine ? A cette voix , à ces paroles , la dame releva son voile d'une main tremblante , regarda Zadig , jeta un cri d'attendrissement , de surprise & de joie , & succombant sous tous les mouvements divers qui affaillaient à la fois son ame , elle tomba évanouie entre ses bras. C'étoit Astarté elle-même ; c'étoit la reine de Babylone ; c'étoit celle que Zadig adorait ,
&

Car. Monnet, del. Scambroni, sculp.



T.I.P. 80.

fert , & tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes ; & ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler , & de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertit de l'ordre de sa sublime majesté. A peine le fidèle Cador vous eut-il forcé de m'obéir & de partir , qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit par une issue secrète. Il m'enleva & me conduisit dans le temple d'Orosmade , où le mage son frere m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondemens du temple , & dont la tête ataint la voute. Je fus là comme ensevelie , mais servie par le mage , & ne manquant d'aucune chose nécessaire. Cependant , au point du jour , l'apothicaire de sa majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jusquiame , d'opium , de cigue , d'élébore noir & d'aconit , & un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleue. On ne trouva personne. Cador , pour mieux tromper le roi , feignit de venir nous acuser tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes , & moi celle de Memphis : on envoya des satellites après vous & après moi.

Les couriers qui me cherchaient ne me connoissoient pas. Je n'avois presque jamais montré mon visage qu'à vous seul , en présence & par ordre de mon époux. Ils coururent à ma poursuite , sur le por-

trait qu'on leur faisait de ma personne : une femme de la même taille que moi , & qui peut-être avait plus de charmes , s'offrit à leurs regards sur les frontières de l'Égypte. Elle était éplorée , errante. Ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone ; ils la menerent à Moabdar. Leur méprise fit entrer d'abord le roi dans une violente colère ; mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme , il la trouva très-belle , & fut consolé. On l'appela *Miffouf*. On m'a dit depuis que ce nom signifie , en langue Égyptienne , *la belle capricieuse*. Elle l'était en effet ; mais elle avait autant d'art que de caprices. Elle plut à Moabdar. Elle le subjuga au point de se faire déclarer sa femme. Alors son caractère se développa tout entier ; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages qui était vieux & gouteux , de danser devant elle : & sur le refus du mage , elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui représenter qu'il n'était point pâtissier , il falut qu'il fit la tourte , & on le chassa parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à son nain , & la place de chancelier à un page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regretait. Le roi , qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner & vous faire étrangler , semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux

qu'il avait pour la belle capricieuse ; il vint au temple le grand jour du feu sacré. Je le vis implorer les dieux pour Missouf aux pieds de la statue où j'étais renfermée. J'élevai la voix ; je lui criai : *Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tyran , qui a voulu faire mourir une femme raisonnable , pour épouser une extravagante.* Moabdar fut confondu de ces paroles au point que sa tête se troubla. L'oracle que j'avais rendu , & la tyrannie de Missouf suffisaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie , qui parut un châtement du ciel , fut le signal de la révolte. On se souleva , on courut aux armes. Babylone , si long-tems plongée dans une mollesse oisive , devint le théâtre d'une guerre civile affreuse. On me tira du creux de ma statue , & on me mit à la tête d'un parti. Cador courut à Memphis , pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie aprenant ces funestes nouvelles , revint avec son armée faire un troisième parti dans la Chaldée. Il ataquâ le roi , qui courut au devant de lui , avec son extravagante Egyptienne. Moabdar mourut percé de coups. Missouf tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fusse prise moi-même par un parti Hircanien , & qu'on me menât devant le prince précisément dans le tems qu'on lui amenait Missouf. Vous serez flaté , sans doute , en aprenant que le prince me trouva plus belle que l'Egyptienne ; mais vous serez fâché d'apprendre qu'il

me destina à son sérail. Il me dit fort résolument, que dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec Moabdar étaient rompus, je pouvais être à Zadig, & je tombais dans les chaînes d'un barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang & mes sentimens. J'avais toujours entendu dire que le ciel atachait aux personnes de ma sorte un caractère de grandeur, qui d'un mot & d'un coup-d'œil faisait rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Je parlai en reine; mais je fus traitée en demoiselle suivante. L'Hircanien, sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son eunuque noir, que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordona d'avoir soin de moi, & de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraichir le teint & de me rendre plus digne de ses faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais: il répliqua en riant qu'on ne se tuait point, qu'il était fait à ces façons-là, & me quita comme un homme qui vient de mettre un péroquet dans sa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, & je dirai plus, pour un cœur qui était à Zadig!

A ces paroles il se jeta à ses genoux, & les baigna de larmes. Astarté le releva tendrement, & elle continua ainsi: Je me voyois au pouvoir d'un barbare, & rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle

me raconta son aventure d'Égypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait , par le tems , par le dromadaire sur lequel vous étiez monté , par toutes les circonstances , que c'était Zadig qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis ; je pris la résolution de m'y retirer. Belle Miffouf , lui dis-je , vous êtes beaucoup plus plaisante que moi , vous divertirez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me sauver ; vous régnerez seule , vous me rendrez heureuse , en vous débarassant d'une rivale. Miffouf concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc secrètement avec une esclave Égyptienne.

J'étais déjà près de l'Arabie , lorsqu'un fameux voleur , nommé Arbogad , m'enleva , & me vendit à des marchands , qui m'ont amenée dans ce château , où demeure le seigneur Ogul. Il m'a achetée sans savoir qui j'étais. C'est un homme voluptueux qui ne cherche qu'à faire grande chère , & qui croit que Dieu l'a mis au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif , qui est toujours prêt à le suffoquer. Son médecin , qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien , le gouverne despotiquement quand il a trop mangé. Il lui a persuadé qu'il le guérirait avec un basilic cuit dans de l'eau-rose. Le seigneur Ogul a promis sa main à celle de ses esclaves qui lui apporterait un basilic. Vous voyez que je les laisse s'empressez à mériter cet honneur ,

& je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce basilic, que depuis que le ciel a permis que je vous reviffe.

Alors Astarté & Zadig se dirent tout ce que des sentimens long-tems retenus, tout ce que leurs malheurs & leurs amours pouvaient inspirer aux cœurs les plus nobles & les plus passionnés; & les Génies qui président à l'amour, portèrent leurs paroles jusqu'à la sphère de Vénus.

Les femmes rentrèrent chez Ogul, sans avoir rien trouvé. Zadig se fit présenter à lui, & lui parla en ces termes : Que la santé immortelle descende du ciel pour avoir soin de tous vos jours ! Je suis médecin ; j'ai acouru vers vous sur le bruit de votre maladie, & je vous ai apporté un basilic cuit dans de l'eau-rose. Ce n'est pas que je prétende vous épouser. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune esclave de Babylone, que vous avez depuis quelques jours ; & je consens de rester en esclavage à sa place, si je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique seigneur Ogul.

La proposition fut acceptée. Astarté partit pour Babylone avec le domestique de Zadig, en lui promettant de lui envoyer incessamment un courier, pour l'instruire de tout ce qui se serait passé. Leurs adieux furent aussi tendres que l'avait été leur reconnaissance. Le moment où l'on se retrouve, & celui où l'on se sépare, sont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du

Zend. Zadig aimait la reine autant qu'il le jurait, & la reine aimait Zadig plus qu'elle ne le lui disait.

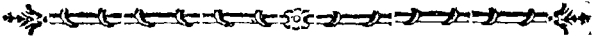
Cependant Zadig parla ainsi à Ogul : Seigneur, on ne mange point mon basilic, toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans un petit outre bien enflé & couvert d'une peau fine : il faut que vous poussiez cet outre de toute votre force, & que je vous le renvoie à plusieurs reprises ; & en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. Ogul, dès le premier jour, fut tout essoufflé, & crut qu'il mourrait de fatigue. Le second, il fut moins fatigué, & dormit mieux. En huit jours, il recouvra toute la force, la santé, la légèreté & la gaieté de ses plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, & vous avez été sobre, lui dit Zadig : apprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété & de l'exercice, & que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance & la santé, est un art aussi chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire, & la théologie des mages.

Le premier médecin d'Ogul, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer Zadig chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était près de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner ; il devait être empoisonné au second service ; mais il reçut un cou-

O U L A D E S T I N É E. 89

rier de la belle Astarté au premier. Il quita la table,
& partit. Quand on est aimé d'une belle femme,
dit le grand Zoroastre , on se tire toujours d'affaire
dans ce monde.





C H A P I T R E X V I I .
L E S C O M B A T S .

La reine avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'Astarté épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari d'Astarté & de roi de Babylone, dépendît des intrigues & des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant & le plus sage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formé à quelques lieues de la ville. Les combatans devaient s'y rendre, armés de toutes pièces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéâtres un appartement séparé, où il ne devait être vu ni connu de personne. Il fallait courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre chevaliers, devaient combattre ensuite les uns contre les autres ; de façon que celui qui resterait le dernier maître du champ, serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après avec les mêmes armes, & expli-

quer les énigmes proposés par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, & il falait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car on voulait absolument pour roi le plus vaillant & le plus sage. La reine pendant tout ce tems devait être étroitement gardée: on lui permettait seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile; mais on ne souffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendants, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'Astarté faisait savoir à son amant, espérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur & d'esprit que personne. Il partit, & pria l'Amour de fortifier son courage, & d'éclairer son esprit. Il arriva sur le rivage de l'Euphrate la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa devise parmi celles des combatans, en cachant son visage & son nom, comme la loi l'ordonnait; & alla se reposer dans l'appartement qui lui échut par le sort. Son ami Cador qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans sa loge une armure complète, que la reine lui envoyait. Il lui fit amener aussi de sa part le plus beau cheval de Perse. Zadig reconnut Astarté à ces présens: son courage & son amour en prirent de nouvelles forces & de nouvelles espérances.

Le lendemain la reine étant venue se placer sous un dais de pierreries, & les amphithéâtres étant rem-

plis de toutes les dames & de tous les ordres de Babylone , les combatans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand mage. On tira au fort les devises ; celle de Zadig fut la dernière. Le premier qui s'avança était un seigneur très-riche, nommé Itobad, fort vain, peu courageux, très-mal-adroit & sans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé, qu'un homme comme lui devait être roi ; il leur avait répondu : Un homme comme moi doit régner ; ainsi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd , un panache verd , une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord à la manière dont Itobad gouvernait son cheval , que ce n'était pas à un homme comme lui que le ciel réservait le sceptre de Babylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le défarçonna ; le second le renversa sur la croupe de son cheval , les deux jambes en l'air & les bras étendus. Itobad se remit , mais de si mauvaise grace que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisième ne daigna pas se servir de sa lance ; mais, en lui faisant une passe, il le prit par la jambe droite , & lui faisant faire un demi-tour , il le fit tomber sur le sable : les écuyers des jeux acoururent à lui en riant , & le remirent en selle. Le quatrième combatant le prend par la jambe gauche , & le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit avec des huées à sa loge , où il devait passer la nuit selon la loi ; & il disait en marchant à peine ; Quelle aventure pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'aquitèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combatans de fuite ; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince Otame qui en vainquit quatre. Enfin Zadig combatit à son tour : il défarçonna quatre chevaliers de fuite avec toute la grace possible. Il falut donc voir qui serait vainqueur d'Otame ou de Zadig. Le premier portait des armes bleu & or, avec un panache de même ; celles de Zadig étaient blanches. Tous les vœux se partageaient entre le chevalier bleu & le chevalier blanc. La reine, à qui le cœur palpitait, faisait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes & des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lance, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, souhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin leurs chevaux étant lassés, & leurs lances rompues, Zadig usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place, & caracole autour d'Otame étendu sur le sable. Tout l'amphithéâtre crie : Victoire au chevalier blanc. Otame indigné se relève, tire son épée ; Zadig saute de cheval le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force & l'agilité triomphent tour-à-tour. Les plumes de leur casque, les cloux de leurs brassars, les mailles

de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe & de taille , à droite , à gauche , sur la tête , sur la poitrine ; ils reculent , ils avancent , ils se mesurent , ils se rejoignent , ils se faïssent , ils se replient comme des serpens , ils s'attaquent comme des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils se portent. Enfin Zadig ayant un moment repris ses esprits , s'arête , fait une feinte , passe sur Otame , le fait tomber , le désarme , & Otame s'écrie : O chevalier blanc ! c'est vous qui devez régner sur Babylone. La reine était au comble de la joie. On reconduisit le chevalier bleu & le chevalier blanc chacun à leur loge , ainsi que tous les autres , selon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les servir , & leur apporter à manger. On peut juger si le petit muet de la reine ne fut pas celui qui servit Zadig. Ensuite on les lâissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin , tems où le vainqueur devait apporter sa devise au grand mage , pour la confronter & se faire reconnaître.

Zadig dormit , quoiqu'amoureux , tant il était fatigué. Itobad qui était couché auprès de lui , ne dormit point. Il se leva pendant la nuit , entra dans sa loge , prit les armes blanches de Zadig avec sa devise , & mit son armure verte à la place. Le point du jour étant venu , il alla fièrement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas ; mais il fut proclamé , pendant que Zadig dormait encore. Astarté surprise , &

le désespoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéâtre était déjà presque vuide, lorsque Zadig s'éveilla ; il chercha ses armes , & ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir , n'ayant rien autre chose auprès de lui. Étonné & indigné , il les endosse avec fureur ; il avance dans cet équipage.

Tout ce qui était encore sur l'amphithéâtre & dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entourait , on lui insultait en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes. La patience lui échapa ; il écarta à coups de sabre la populace qui osait l'outrager ; mais il ne savait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine , il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée , c'eût été la compromettre ; ainsi tandis qu'elle était plongée dans la douleur , il était pénétré de fureur & d'inquiétude. Il se promenait sur les bords de l'Euphrate , persuadé que son étoile le destinait à être malheureux sans ressource , repassant dans son esprit toutes ses disgraces , depuis l'aventure de la femme qui haïssait les borgnes jusqu'à celle de son armure. Voilà ce que c'est , disait-il , de m'être éveillé trop tard ; si j'avais moins dormi , je ferais roi de Babylone , je posséderais Astarté. Les sciences , les mœurs , le courage n'ont donc jamais servi qu'à mon infortune. Il lui échapa enfin de murmurer contre la providence , & il fut tenté de croire que tout était gouverné par une destinée cruelle qui opprimait les bons , & qui faisait prospérer les

chevaliers verts. Un de ses chagrins était de porter cette armure verte qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand passa, il la lui vendit à vil prix, & prit du marchand une robe & un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de désespoir, & acufant en secret la providence qui le persécutait toujours.



CHAP.



CHAPITRE XVIII.

L'HERMITE.

Il rencontra, en marchant, un hermite dont la barbe blanche & vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. Zadig s'arêta, & lui fit une profonde inclination. L'hermite le salua d'un air si noble & si doux, que Zadig eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait : C'est le livre des destinées, dit l'hermite, voulez-vous en lire quelque chose ? Il le mit dans les mains de Zadig qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put en déchiffrer un seul caractère. Cela redoubla encor sa curiosité. Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon pere. Hélas ! que j'en ai de sujet ! dit Zadig. Si vous permettez que je vous acompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile : j'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux. Zadig se sentit du respect pour l'air, pour la barbe & pour le livre de l'hermite. Il lui trouva dans la conversation des lumieres supérieures. L'hermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus & des

Tome. I.

G

vices, avec une éloquence si vive & si touchante, que Zadig se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter; jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grace, lui dit le vieillard; jurez-moi par Orofinade que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. Zadig jura, & ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'hermite demanda l'hospitalité pour lui & pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand-seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique qui leur fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent servis comme les autres avec délicatesse & profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes & de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, & le lendemain matin un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maison, dit Zadig en chemin, me paraît être un homme généreux, quoiqu'un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'hermite paraissait tendue & enflée,

il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi, l'hermite se présenta à la porte d'une maison très-petite où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, & fit entrer l'hermite & Zadig dans l'écurie, où on leur donna quelques figes pouries, de mauvais pain & de la bière gâtée. L'hermite but & mangea d'un air aussi content que la veille; puis s'adressant à ce vieux valet qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, & qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, & le remercia de toutes ses attentions. Je vous prie; ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduisit les deux voyageurs: Magnifique seigneur, dit l'hermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus: daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. L'avare fut près de tomber à la renverse. L'hermite ne lui donna pas le tems de revenir de son saisissement, il partit au plus vite avec son jeune voyageur. Mon pere, lui dit Zadig, qu'est-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes: vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, & vous le donnez à un avare qui vous traite avec

indignité ? Mon fils , répondit le vieillard , cet homme magnifique , qui ne reçoit les étrangers que par vanité & pour faire admirer ses richesses , deviendra plus sage ; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien , & suivez-moi. Zadig ne savait encor s'il avait affaire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes ; mais l'hermite parlait avec tant d'ascendant , que Zadig , lié d'ailleurs par son serment , ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie , mais simple , où rien ne sentait ni la prodigalité , ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde , qui cultivait en paix la sagesse & la vertu , & qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite , dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation. Il alla lui-même au devant des deux voyageurs , qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque tems après , il les vint prendre lui-même pour les inviter à un repas propre & bien entendu , pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine , & souhaita que Zadig eût paru dans la lice pour disputer la couronne ; mais les hommes , ajouta-t-il , ne méritent pas d'avoir un roi comme Zadig. Celui-ci rougissait , & sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation , que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages ,

L'hermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voies de la providence , & que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions : Ah ! qu'elles sont funestes ! disait Zadig. Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau , répartit l'hermite : elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colere & malade ; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas , & tout est nécessaire.

On parla de plaisir , & l'hermite prouva que c'est un présent de la divinité ; car , dit-il , l'homme ne peut se donner ni sensations , ni idées , il reçoit tout ; la peine & le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être.

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin , après un entretien aussi instructif qu'agréable , l'hôte reconduisit les deux voyageurs dans leur appartement , en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages & si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée & noble qui ne pouvait déplaire. L'hermite le refusa , & lui dit qu'il prenait congé de lui , comtant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre ; Zadig surtout se sentait plein d'estime & d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'hermite & lui furent dans leur aparte-

ment, ils firent long-tems l'éloge de leur hôte. Le vieillard, au point du jour, éveilla son camarade. Il faut partir, dit-il ; mais, tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime & de mon affection. En disant ces mots, il prit un flambeau, & mit le feu à la maison. Zadig épouvanté jeta des cris, & voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'hermite l'entraînait par une force supérieure ; la maison était enflammée. L'hermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maison de mon cher hôte détruite de fond en comble ! L'heureux homme ! A ces mots, Zadig fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend pere, de le battre, & de s'enfuir ; mais il ne fit rien de tout cela, & toujours subjugué par l'ascendant de l'hermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable & vertueuse, qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agréments, & son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain, elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont, qui étant rompu depuis peu était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au devant d'eux. Quand ils furent sur le pont : Venez, dit l'hermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à

votre tante. Il le prend alors par les cheveux , & le jette dans la riviere. L'enfant tombe , reparait un moment sur l'eau , & est engouffré dans le torrent. O monstre ! ô le plus scélérat de tous les hommes ! s'écria Zadig. Vous m'aviez promis plus de patience , lui dit l'hermite en l'interrompant : aprenez que sous les ruines de cette maison où la providence a mis le feu , le maître a trouvé un trésor immense : aprenez que ce jeune homme , dont la providence a tordu le cou , aurait assassiné sa tante dans un an , & vous dans deux. Qui te l'a dit , barbare ? cria Zadig ; & quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées , t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?

Tandis que le Babylonien parlait , il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe , que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'hermite disparut ; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux & resplendissant de lumière. O envoyé du ciel ! ô ange divin ! s'écria Zadig en se prosternant , tu es donc descendu de l'empirée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels. Les hommes , dit l'ange Jezrad , jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les mortels qui méritait le plus d'être éclairé. Zadig lui demanda la permission de parler : Je me défie de moi-même , dit-il ; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute : ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant , & l'avoir rendu vertueux.

G iv

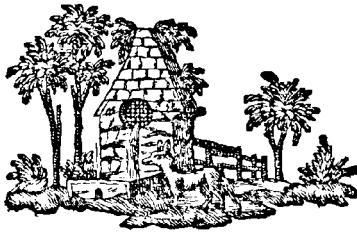
que de le noyer ? Jezrad reprit : S'il avait été vertueux & s'il eût vécu, son destin était d'être affaîné lui-même, avec la femme qu'il devait épouser & le fils qui en devait naître. Mais quoi ? dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes & des malheurs, & que les malheurs tombent sur les gens de bien ! Les méchans, répondit Jezrad, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien, & point de mal ? Alors, reprit Jezrad, cette terre ferait une autre terre ; l'enchaînement des événemens ferait un autre ordre de sagesse ; & cet autre ordre, qui ferait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel qui soient semblables ; & tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né, devait être dans sa place & dans son tems fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hasard, que c'est par un même hasard que cette maison a été brûlée ; mais il n'y a point de hasard ; tout est épreuve ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi

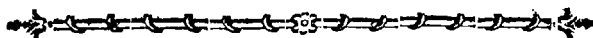


Car. Monnet. inv.

Dambrot. sculp.

de ce pécheur , qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. Orosmade t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel , cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais , dit Zadig. Comme il disait *mais* , l'ange prenait déjà son vol vers la dixieme sphere. Zadig à genoux adora la providence , & se soumit. L'ange lui cria du haut des airs : Prends ton chemin vers Babylone.





CHAPITRE XIX.

LES ÉNIGMES.

Zadig hors de lui-même, & comme un homme auprès de qui est tombé le tonnerre, marchait au hasard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice étaient déjà assemblés dans le grand vestibule du palais pour expliquer les énigmes, & pour répondre aux questions du grand mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que Zadig parut dans la ville, le peuple s'assembla autour de lui ; les yeux ne se rassasiaient point de le voir, les bûches de le bénir, les cœurs de lui souhaiter l'empire. L'envieux le vit passer, frémit, & se détourna ; le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La reine, à qui on apporta son arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte & de l'espérance ; l'inquiétude la dévorait ; elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi Zadig était sans armes, ni comment Itobad portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de Zadig. On était surpris & charmé de le revoir ; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu de paraître dans l'assemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il ; mais un au

tre porte ici mes armes ; & , en attendant que j'aie l'honneur de le prouver , je demande la permission de me présenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix : sa réputation de probité était encore si fortement imprimée dans les esprits , qu'on ne balançoit pas à l'admettre.

Le grand mage proposa d'abord cette question : Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue & la plus courte , la plus prompte & la plus lente , la plus divisible & la plus étendue , la plus négligée & la plus regretée , sans qu'il y ait rien qui ne se peut faire , qui dévore tout ce qui est petit , & qui vivifie tout ce qui est grand ?

C'était à Itobad à parler : il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes , & qu'il lui suffisait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune ; d'autres , la terre ; d'autres , la lumière. Zadig dit que c'était le tems : rien n'est plus long , ajouta-t-il , puisqu'il est la mesure de l'éternité ; rien n'est plus court , puisqu'il manque à tous nos projets ; rien n'est plus lent pour qui attend , rien n'est plus rapide pour qui jouit ; il s'étend jusqu'à l'infini en grand , il se divise jusques dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent , tous en regrettent la perte ; rien ne se fait sans lui ; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité , & il immortalise les grandes choses. L'assemblée convint que Zadig avait raison.

On demanda ensuite : Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier , dont on jouit sans savoir comment , qu'on donne aux autres quand on ne fait où l'on en est , & qu'on perd sans s'en apercevoir ?

Chacun dit son mot. Zadig devina seul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. Itobad disait toujours que rien n'était plus aisé , & qu'il en serait venu à bout tout aussi facilement , s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice , sur le souverain bien , sur l'art de regner. Les réponses de Zadig furent jugées les plus solides. C'est bien dommage , disait-on , qu'un si bon esprit soit un si mauvais cavalier.

Illustres seigneurs , dit Zadig , j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est à moi qu'appartient l'armure blanche. Le seigneur Itobad s'en empara pendant mon sommeil : il jugea apparemment qu'elle lui servirait mieux que la verte. Je suis prêt de lui prouver d'abord devant vous , avec ma robe & mon épée , contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a prise , que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave Otame.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué , cuirassé , brassardé , il ne vînt aisément à bout d'un champion en bonnet de nuit & en robe de chambre. Zadig tira son épée , en saluant la reine , qui le regardait pénétrée de joie & de crainte. Itobad tira la



sienne , en ne saluant personne. Il s'avança sur Zadig comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête. Zadig fut parer le coup , en opposant ce qu'on apèle le fort de l'épée au faible de celle de son adversaire , de façon que l'épée d'Itobad se rompit. Alors Zadig saisissant son ennemi au corps , le renversa par terre , & lui portant la pointe de son épée au défaut de la cuirasse : Laissez-vous désarmer, dit-il, ou je vous tue. Itobad , toujours surpris des disgraces qui arivaient à un homme comme lui , laissa faire Zadig qui lui ôta paisiblement son magnifique casque , sa superbe cuirasse , ses beaux brassars , ses brillans cuissars , s'en revêtit , & courut dans cet équipage se jeter aux genoux d'Astarté. Cadour prouva aisément que l'armure appartenait à Zadig. Il fut reconnu roi d'un consentement unanime , & sur-tout de celui d'Astarté , qui goûtait , après tant d'adversités , la douceur de voir son amant digne aux yeux de l'univers d'être son époux. Itobad alla se faire apeler monseigneur dans sa maison. Zadig fut roi , & fut heureux. Il avait présent à l'esprit ce que lui avait dit l'ange Jezrad. Il se souvenait même du grain de sable devenu diamant. La reine & lui adorerent la providence. Zadig laissa la belle capricieuse Missouf courir le monde. Il envoya chercher le brigand Arbogad , auquel il donna un grade honorable dans son armée , avec promesse de l'avancer aux premières dignités s'il se comportait en vrai guerrier , & de le faire pendre s'il faisait le métier de brigand.

Sétoc fut apelé du fond de l'Arabie avec la belle Almona , pour être à la tête du commerce de Babylone. Cador fut placé & chéri selon ses services ; il fut l'amî du roi , & le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. Orcan fut condamné à lui payer une grosse somme , & à lui rendre sa femme ; mais le pêcheur, devenu sage , ne prit que l'argent.

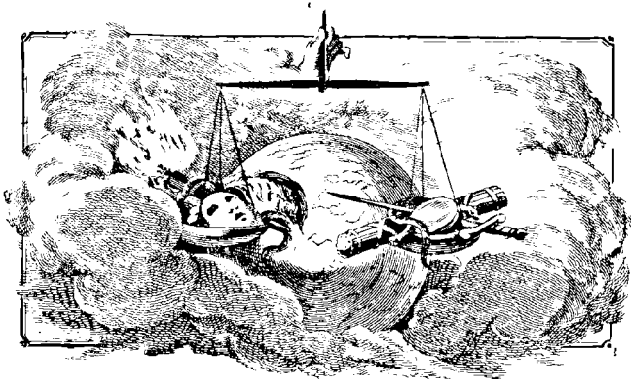
Ni la belle Sémire ne se consolait d'avoir cru que Zadig serait borgne , ni Azora ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leur douleur par des présens. L'envieux mourut de rage & de honte. L'empire jouit de la paix , de la gloire & de l'abondance : ce fut le plus beau siècle de la terre ; elle était gouvernée par la justice & par l'amour. On bénissait Zadig , & Zadig bénissait le ciel.



B A B O U C,
o u
LE MONDE COMME IL VA.



BABOUC,



B A B O U C ,

O U

LE MONDE COMME IL VA.



C H A P I T R E P R E M I E R .

L' A P A R I T I O N .

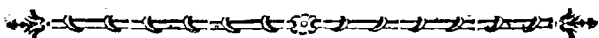
Parmi les Génies qui président aux empires du monde, Ituriel tient un des premiers rangs, & il a le département de la haute Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scythe Babouc sur le rivage de l'Oxus, & lui dit : Babouc, les folies & les excès des Perses ont attiré notre colère ; il s'est tenu hier une assemblée des Génies de la haute Asie, pour sa-

Tomte I.

H

voir si on châtierait Persépolis , ou si on la détruirait. Va dans cette ville , examine tout ; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle ; & je me déterminerai , sur ton rapport , à coriger la ville ou à l'exterminer. Mais , Seigneur , dit humblement Babouc , je n'ai jamais été en Perse ; je n'y connais personne : Tant mieux , dit l'ange , tu ne seras point partial ; tu as reçu du ciel le discernement , & j'y ajoute le don d'inspirer la confiance ; marche , regarde , écoute , observe , & ne crains rien ; tu seras par - tout bien reçu.





CHAPITRE II.

LES ARMÉES ET LES HÔPITAUX.

Babouc monta sur son chameau, & partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées, il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée Persane qui allait combattre l'armée Indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, & lui demanda quel était le sujet de la guerre? Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en fais rien. Ce n'est pas mon affaire; mon métier est de tuer & d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même, dès demain, passer dans le camp des Indiens, car on dit qu'ils donnent près d'une demi-dragme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, & lui demanda le sujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le sache, dit le capitaine, & que m'importe ce beau sujet? j'habite à deux cent lieues de Persépolis; j'entends dire que la guerre est déclarée; j'abandonne aussi-tôt ma famille, & je

H ij

vais chercher , selon notre coûtume , la fortune ou la mort , attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades , dit Babouc , ne font-ils pas un peu plus instruits que vous ? Non , dit l'oficier ; il n'y a guerre que nos principaux satrapes qui sachent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduisit chez les généraux ; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin : La cause de cette guerre , qui désole depuis vingt ans l'Asie , vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse & un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique. Le premier ministre des Indes & le nôtre foutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part & d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres , les incendies , les ruines , les dévastations se multiplient ; l'univers souffre , & l'acharnement continue. Notre premier ministre & celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain ; & à chaque protestation il y a toujours quelque ville détruite & quelques provinces ravagées.

Le lendemain , sur un bruit qui se répandit que la paix allait être conclue , le général Persan & le général Indien s'empressèrent de donner bataille ; elle

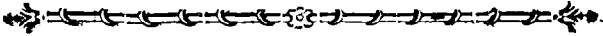
fut sanglante. Babouc en vit toutes les fautes & toutes les abominations ; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes , qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes ; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans , pour leur arracher quelques lambeaux sanglans , déchirés & couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés , dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux même que le roi de Perse payait chèrement pour les secourir. Sont-ce là des hommes , s'écria Babouc , ou des bêtes féroces ? Ah ! je vois bien que Persépolis sera détruite.

Ocupé de cette pensée , il passa dans le camp des Indiens ; il y fut aussi-bien reçu que dans celui des Perses , selon ce qui lui avait été prédit ; mais il vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'honneur. Oh ! oh ! dit-il en lui-même , si l'ange Ituriel veut exterminer les Persans , il faut donc que l'ange des Indes détruise aussi les Indiens. S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une & l'autre armée , il aprit des actions de générosité , de grandeur d'ame , d'humanité , qui l'étonnerent & le ravirent. Inexplicables humains , s'écria-t-il , comment pouvez-vous réunir tant de bassesse & de grandeur , tant de vertu & de crimes !

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées , dont aucun n'avait remporté la victoire ,

mais qui pour leur seul intérêt avaient fait verser le sang de tant d'hommes leurs semblables , allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics , qui n'annonçaient que le retour de la vertu & de la félicité sur la terre. Dieu soit loué , dit Babouc ; Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée ; elle ne fera point détruite , comme le voulaient ces vilains Génies ; courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie,





CHAPITRE III.

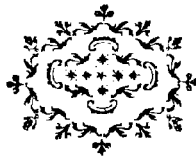
LA BARBARIÉ.

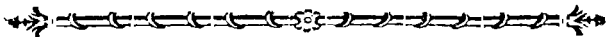
Il arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, & dont la rusticité dégoûtante ofensait les yeux. Toute cette partie de la ville se ressentait du tems où elle avait été bâtie; car, malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers effais sont toujours grossiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale & de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste & sombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il y remarquait, à l'argent que quelques personnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille; mais bientôt voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en faisant semblant de regarder fixement devant elles, & en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes faisaient retentir la voûte de sons mal articulés, qui faisaient le même effet que les voix des onagres quand

H iv

elles répondent dans les plaines des Pictaves au cornet-à-bouquin qui les apèle. Il se bouchait les oreilles ; mais il fut prêt de se boucher encor les yeux & le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces & des pèles. Ils remuèrent une large pierre , & jetèrent à droite & à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée ; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture , & on remit la pierre par dessus. Quoi ! s'écria Babouc, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la divinité ? Quoi ! leurs temples sont pavés de cadavres ? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pouriture des morts , & celle de tant de vivans rassemblés & pressés dans le même lieu , est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah ! la vilaine ville que Persépolis ! Aparentement que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle , & pour la peupler d'habitans moins mal-propres & qui chantent mieux. La providence peut avoir ses raisons ; laissons la faire.





CHAPITRE IV.

L'ÉLÉGANCE.

Cependant le soleil approchait du haut de sa carrière; Babouc devait aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame pour laquelle son mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres.

Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis; il vit d'autres temples mieux bâtis & mieux ornés, remplis d'un peuple poli, & retentissans d'une musique harmonieuse; il remarqua des fontaines publiques, lesquelles, quoique mal placées, frapaient les yeux par leur beauté, des places où semblaient respirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perse; d'autres places où il entendait le peuple s'écrier: Quand verrons-nous ici le maître que nous chérissions?

Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes & commodes, les palais bâtis à droite & à gauche; une maison immense, où des milliers de vieux soldats, blessés & vainqueurs, rendaient, chaque jour, grâces au Dieu des armées.

Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens.

La maison était propre & ornée, le repas déli-

cieux, la dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle ; & Babouc difait en lui-même à tout moment : L'ange Iturriel fe moque du monde de vouloir détruire une ville fi charmante.





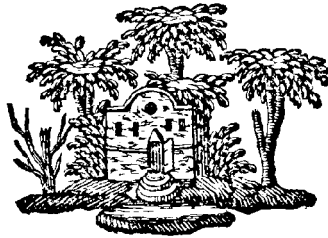
CHAPITRE V.

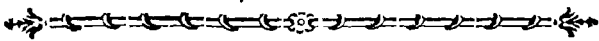
LES MŒURS.

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encore sur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magistrat qui, en présence de sa femme, pressait avec vivacité une veuve, & cette veuve indulgente avait une main passée autour du cou du magistrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très-beau & très-modeste. La femme du magistrat se leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voisin son directeur qui arrivait trop tard, & qu'on avait attendu à dîner; & le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence & d'onction, que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal assurée, la parole tremblante.

Alors Babouc commença à craindre que le génie Iturien n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit, dès le jour même, dans les secrets de la dame; elle lui confia son goût pour le jeune mage, & l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu

dans la fienné. Babouc conclut qu'une telle société ne pouvait subsister ; que la jalousie , la discorde , la vengeance , devaient désoler toutes les maisons ; que les larmes & le sang devaient couler tous les jours ; que certainement les maris tueraient les galants de leurs femmes , ou en feraient tués ; & qu'enfin Iturriel ferait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuel défastres.





C H A P I T R E V I.

L A V É N A L I T É.

Il était plongé dans ces idées funestes quand il se présenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci, sans se lever, sans le regarder, lui donna, fièrement & d'un air distrait, quelques papiers, & le congédia. Babouc demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas : C'est un des meilleurs avocats de la ville ; il y a cinquante ans qu'il étudie les loix. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans & qui est satrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger & qu'il n'a pas encor examiné. Ce jeune étourdi fait sagement, dit Babouc, de demander conseil à un vieillard ; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge ? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux & subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son pere est riche, & qu'ici le droit de rendre la justice s'achete comme une métairie. O mœurs ! ô malheureuse ville ! s'écria Babouc, voilà le comble du désordre ; sans doute ceux qui ont ainsi acheté le

droit de juger , vendent leurs jugemens ; je ne vois ici què des abîmes d'iniquité !

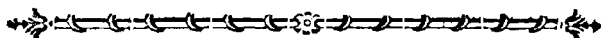
Comme il marquait ainsi sa douleur & sa surprise, un jeune guerrier , qui était revenu ce jour même de l'armée , lui dit : Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achete les emplois de la robe ? j'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande ; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année , pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge , & pour recevoir ensuite deux bons coups de fleche dont je me sens encor. Si je me ruine pour servir l'empereur Persan que je n'ai jamais vu , monsieur le satrape de robe peut bien payer quelque chose pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. Babouc indigné ne put s'empêcher de condamner dans son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix & de la guerre ; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre & les loix , & que quand même Ituriel n'exterminerait pas ces peuples , ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encor à l'arrivée d'un gros homme qui ayant salué très-familièrement toute la compagnie s'aprocha du jeune officier , & lui dit : Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or ; car , en vérité , les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cent mille cette année. Babouc s'informa quel était cet homme qui

OU LE MONDE COMME IL VA. 127

se plaignait de gagner si peu ; il aprit qu'il y avait dans Persépolis soixante rois plébéiens , qui tenaient à bail l'empire de Perse , & qui en rendaient quelque chose au monarque.





CHAPITRE VII.

LES DÉCLAMATEURS.

Après dîné, il alla dans un des plus superbes temples de la ville ; il s'assit au milieu d'une troupe de femmes & d'hommes qui étaient venus là pour passer le tems. Un mage parut dans une machine élevée ; il parla long-tems du vice & de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait nul besoin d'être divisé ; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair ; il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement , & sortit suant & hors d'haléine. Toute l'assemblée alors se réveilla , & crut avoir assisté à une instruction. Babouc dit : Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cent de ses concitoyens ; mais son intention était bonne , & il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis.

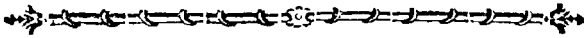
Au sortir de cette assemblée on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année ; c'était dans une espece de basilique , au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis , les plus considérables satrapes rangés avec ordre formaient un spectacle si beau , que Babouc crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois personnes , qui paraissaient des rois

&

& des reines, parurent bientôt dans le vestibule de ce palais ; leur langage était très-différent de celui du peuple, il était mesuré, harmonieux & sublime. Personne ne dormait ; on écoutait dans un profond silence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité & de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions étaient exprimés par des traits si vifs & si touchans, que Babouc versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros & ces héroïnes, ces rois & ces reines qu'il venait d'entendre ne fussent les prédicateurs de l'empire ; il se proposa même d'engager Ituriel à les venir entendre, bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine, qui avait débité dans ce beau palais une morale si belle & si pure ; il se fit introduire chez sa majesté ; on le mena par un petit escalier au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble & pathétique : Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, & sans argent on n'accouche point. Babouc lui donna cent dariques d'or, en disant : S'il n'y avait que ce mal-là dans la ville, Ituriel aurait tort de se tant fâcher.





C H A P I T R E V I I I .

L E C O M M E R C E .

De-là il alla passer la foirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, & on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. Babouc mit sur ses tablettes le nom du marchand pour le faire distinguer par Ituriel au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frapa à sa porte ; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse que Babouc avait laissée par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il, s'écria Babouc, que vous soyez si fidèle & si généreux, après n'avoir pas eu honte de me vendre des colifichets quatre fois au dessus de leur valeur ? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourse ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut, je vous l'ai vendu dix fois davantage ; & cela est si vrai, que si dans un mois vous voulez le

OU LE MONDE COMME IL VA. 131
revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième; mais rien n'est plus juste, c'est la fantaisie des hommes qui met le prix à ces choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance; je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, & par là je suis utile à l'empire. Baboué, après avoir un peu rêvé, le raya de ses tablettes.



I ij



C H A P I T R E I X.

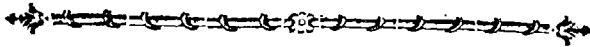
L E S C O N T R O V E R S I S T E S.

Babouc , fort incertain sur ce qu'il devait penser de Persépolis , résolut de voir les lettrés & les mages ; car les uns étudiaient la sagesse , & les autres la religion ; & il se flata que ceux-là obtiendraient grace pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin il se transporta dans un college de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté , & qu'il exerçait un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité ; après quoi il laissa Babouc entre les mains d'un petit frere qui fit les honneurs.

Tandis que ce frere lui montrait les magnificences de cette maison de pénitence , un bruit se répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces maisons. Aussi - tôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; & les mémoires disaient tous en substance : *Conservez-nous , & détruisez toutes les autres.* A entendre leurs apologies , ces sociétés étaient toutes nécessaires. A entendre leurs acufations réciproques , elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui , pour édifier l'univers , ne voulût en avoir l'empire. Alors il

se présenta un petit homme qui était un demi-mage, & qui lui dit : Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir, car Zerdust est revenu sur la terre ; les petites filles prophétisent en se faisant donner des coups de pincettes par devant & le fouet par derrière ; ainsi nous vous demandons votre protection contre le grand Lama. Comment, dit Babouc, contre ce pontife-roi qui réside au Thibet ? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, & vous levez contre lui des armées ? Non ; mais il dit que l'homme est libre, & nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de gros livres qu'il ne lit pas ; & des petits livres que nous faisons lire à nos dévots ; à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a seulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. Babouc frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition & de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité & le désintéressement ; il conclut qu'Ituriel avait de bonnes raisons pour détruire toute cette éngeance.





C H A P I T R E X.

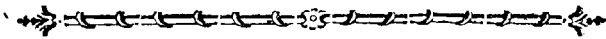
L E S Z O Ï L E S.

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, & il pria quelques lettrés à dîner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger & de parler; ils louaient deux sortes de personnes, les morts & eux-mêmes, & jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux & se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux brigait une place de valet, & une réputation de grand-homme; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de Babouc. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas assez loué il y avait cinq ans. Un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies; un troisième demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avait jamais pu

OU LE MONDE COMME IL VA. 135

y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul ; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. Babouc jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la destruction générale.





C H A P I T R E X I.

L E S P H I L O S O P H E S .

Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit sur-tout avec indignation ces gazettes de la médifance, ces archives du mauvais goût que l'envie, la bassesse & la faim ont dictées; ces lâches fatires où l'on ménage le vautour, & où l'on déchire la colombe; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connaît pas.

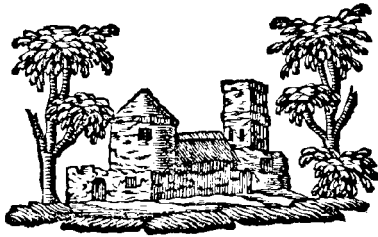
Il jeta au feu tous ces détestables écrits, & sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage, & se communiquait avec discrétion. Babouc lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu & de ce qu'il avait vu.

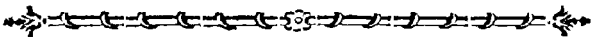
Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage lettré; mais dans tous les tems, & dans tous les pays, & dans tous les genres, le mauvais fourmille, & le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que dans toutes les professions ce qu'il y a de plus indigne de pa-

raître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entre eux retirés & tranquilles ; il y a encor parmi nous des hommes & des livres dignes de votre attention. Dans le tems qu'il parlait ainsi , un autre lettré les joignit ; leurs discours furent si agréables & si instructifs , si élevés au dessus des préjugés , si conformes à la vertu , que Babouc avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes , disait-il tout bas , à qui Pange Ituriel n'osera toucher , ou il fera bien impitoyable.

Racommodé avec les lettrés , il était toujours en colère contre le reste de la nation. Vous êtes étranger , lui dit l'homme judicieux qui lui parlait ; les abus se présentent à vos yeux en foule , & le bien qui est caché & qui résulte quelquefois de ces abus même vous échape. Alors il aprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas en-vieux , & que parmi les mages même il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps , qui semblaient en se choquant préparer leur commune ruine , étaient au fond des institutions salutaires ; que chaque société de mages était un frein à ses rivales ; que si ces émules différaient dans quelques opinions , ils enseignaient tous la même morale , qu'ils instruisaient le peuple , & qu'ils vivaient soumis aux loix ; semblables aux précepteurs qui veillent sur les fils de la maison , tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs , & vit

des ames célestes. Il aprit même que parmi les fous qui prétendaient faire la guerre au grand Lama, il y avait eu de très grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, & les autres l'avaient ravi en admiration.





CHAPITRE XII.

L' AUDIENCE.

Il dit à son lettré : Je connais très-bien que ces magges que j'avais cru si dangereux sont en éfet très-utiles, sur-tout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires ; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats , qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule , & tout ce que l'iniquité a de plus pervers ; il vaudrait mieux, sans doute , donner ces places gratuitement à ces vieux jurifconsultes qui ont passé toute leur vie à peser le pour & le contre.

Le lettré lui répliqua : Vous avez vu notre armée avant d'ariver à Persépolis ; vous savez que nos jeunes oficiers se batent très-bien , quoiqu'ils aient acheté leurs charges ; peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal , quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena , le lendemain , au grand tribunal , où l'on devait rendre un arêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flotans dans leurs opinions ;

ils alléguaient cent loix , dont aucune n'était applicable au fonds de la question ; ils regardaient l'affaire de cent côtés, dont aucun n'était dans son vrai jour ; les juges décidèrent plus vite que les avocats ne douterent. Leur jugement fut presque unanime ; ils jugerent bien , parce qu'ils suivaient les lumieres de la raison ; & les autres avaient opiné mal , parce qu'ils n'avaient consulté que leurs livres.

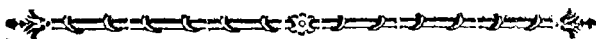




C H A P I T R E X I I I .
L A F I N A N C E .

Babouc conclut qu'il y avait souvent de très-bonnes choses dans les abus. Il vit , dès le jour même , que les richesses des financiers qui l'avaient tant révolté , pouvaient produire un effet excellent ; car l'empereur ayant eu besoin d'argent , il trouva en une heure , par leur moyen , ce qu'il n'aurait pas eu en six mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages , enflés de la rosée de la terre , lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs , les enfans de ces hommes nouveaux , souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes , valaient quelquefois beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge , un brave guerrier , un homme d'état habile , quand on a eu un pere bon calculateur.





C H A P I T R E X I V .

L E M I N I S T E R E .

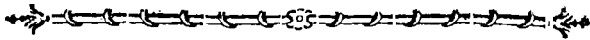
Insensiblement Babouc faisait grâce à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, & qui est nécessaire. Il excusait la folie de se ruiner pour juger & pour se battre, folie qui produit de grands magistrats & des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi lesquels il se trouvait des hommes qui éclairaient le monde; il se réconciliait avec les mages ambitieux & intriguans, chez lesquels il y avait plts de grandes vertus encor que de petits vices; mais il lui restait bien des griefs, & sur-tout les galanteries des dames & les désolations qui en devaient être la suite le remplissaient d'inquiétude & d'éfroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il se fit mener chez un ministre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fut assassinée en sa présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'état, il resta deux heures dans l'antichambre sans être annoncé, & deux heures encor après l'avoir été. Il se promettait bien, dans cet intervalle, de recomander à l'ange Ituriel & le ministre & ses insolens huissiers. L'antichambre

était remplie de dames de tout étage , de images de toutes couleurs , de juges , de marchands , d'officiers , de pédans ; tous se plaignaient du ministre. L'avare & l'usurier disaient , sans doute cet homme-là pille les provinces ; le capricieux lui reprochait d'être bifare ; le voluptueux disait , il ne songe qu'à ses plaisirs ; l'intriguant se flatait de le voir bientôt perdu par une cabale ; les femmes espéraient qu'on leur donnerait peut-être un ministre plus jeune.

Babouc entendait leurs discours ; il ne put s'empêcher de dire : Voilà un homme bienheureux ; il a tous ses ennemis dans son antichambre ; il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient ; il voit à ses pieds ceux qui le détestent. Il entra enfin ; il vit un vieillard courbé sous le poids des années & des affaires , mais encor vif & plein d'esprit.

Babouc lui plut , & il parut à Babouc un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua qu'il était un homme très-malheureux ; qu'il passait pour riche , & qu'il était pauvre ; qu'on le croyait tout-puissant , & qu'il était toujours contredit ; qu'il n'avait guere obligé que des ingrats , & que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation. Babouc en fut touché , & pensa que si cet homme avait fait des fautes & si l'ange Iturriel voulait le punir , il ne fallait pas l'exterminer , mais seulement lui laisser sa place.



C H A P I T R E X V .

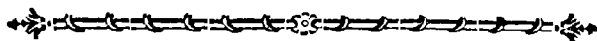
L'AMITIÉ CONJUGALE.

Tandis qu'il parlait au ministre , entre brusquement la belle dame chez qui Babouc avait diné ; on voyait dans ses yeux & sur son front les symptomes de la douleur & de la colere. Elle éclata en reproches contre l'homme d'état ; elle versa des larmes ; elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avait refusé à son mari une place où sa naissance lui permettait d'aspirer , & que ses services & ses blessures méritaient ; elle s'exprima avec tant de force , elle mit tant de grace dans ses plaintes , elle détruisit les objections avec tant d'adresse , elle fit valoir les raisons avec tant d'éloquence , qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main : Est-il possible, Madame , lui dit-il , que vous vous soyiez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point , & dont vous avez tout à craindre ? Un homme que je n'aime point ? s'écria-t-elle ; sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aie au monde , qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie , hors mon amant ; & qu'il ferait tout pour moi , hors de quitter sa maîtresse.

treffe. Je veux vous la faire connaître ; c'est une femme charmante , pleine d'esprit & du meilleur caractère du monde ; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari & mon petit mage ; vehez partager notre joie.

La dame mena Babouc chez elle. Le mari , qui était enfin arivé , plongé dans la douleur , revit sa femme avec des transports d'alégreffe & de reconnaissance ; il embrassait tour-à-tour sa femme , sa maîtresse , le petit mage & Babouc. L'union , la gaieté , l'esprit & les graces furent l'ame de ce repas. Aprenez , lui dit la belle dame chez laquelle il soupaît , que celles qu'on apèle quelquefois des mal-honnêtes femmes ont presque toujours le mérite d'un très-honnête homme ; & , pour vous en convaincre , venez demain dîner avec moi chez la belle Téone. Il y a quelques vieilles dévotes qui la déchirent ; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne comettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt ; elle ne donne à son amant que des conseils généreux ; elle n'est ocupée que de sa gloire ; il rougirait devant elle s'il avait laissé échaper une occasion de faire du bien ; car rien n'encourage plus aux actions vertueufes que d'avoir pour témoin & pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime.



C H A P I T R E X V I .

L A S O C I É T É .

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs ; Téone régna sur eux ; elle favoit parler à chacun son langage ; son esprit naturel mettait à son aise celui des autres ; elle plaisait sans presque le vouloir ; elle était aussi aimable que bienfaisante ; & , ce qui augmentait le prix de toutes ses bonnes qualités , elle était belle.

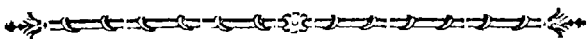
Babouc , tout Scythe & tout envoyé qu'il était d'un Génie , s'aperçut , que s'il restait encor à Persépolis , il oublierait Ituriel pour Téone. Il s'afectionait à la ville , dont le peuple était poli , doux & bienfaisant , quoique léger , médisant & plein de vanité. Il craignait que Persépolis ne fût condamnée ; il craignait même le compte qu'il allait rendre.





Car. Masset. del.

Dambrun. Sculp.



CHAPITRE XVII.

LA STATUE.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux, des terres & des pierres les plus précieuses & les plus viles ; il la porta à Ituriel : Cafferez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or & diamans ? Ituriel entendit à demi-mot ; il résolut de ne pas même songer à coriger Persépolis, & de laisser aller *le monde comme il va ; Car, dit-il, si tout n'est pas bien, tout est passable.*





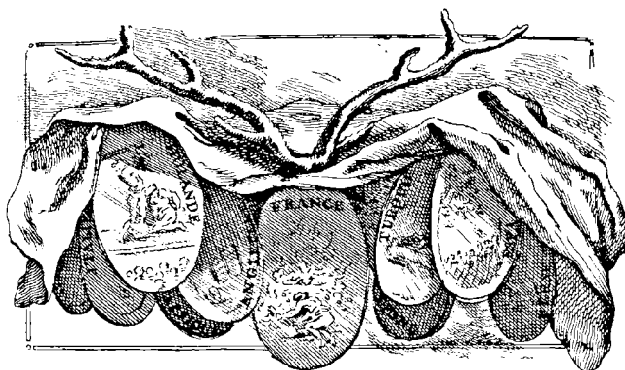
LES VOYAGES

DE

SCARMENTADO.

K ij





LES VOYAGES

D E

SCARMENTADO,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Je naquis dans la ville de Candie en 1600. Mon pere en était gouverneur ; & je me souviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans lesquels il me faisait descendre de Minos en droite ligne : mais mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de Pasiphaé & de son amant : c'était un bien méchant homme que cet *Iro*, & le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'isle.

K iv

Mon pere m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arivai , dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités ; car jusques-là on m'avait enseigné tout le contraire , selon l'usage de ce bas monde , depuis la Chine jusqu'aux Alpes. Monsignor *Profondo* , à qui j'étais recommandé , était un homme singulier , & un des plus terribles savans qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les cathégories d'Aristote , & fut sur le point de me mettre dans la cathégorie de ses mignons : je l'échapai belle. Je vis des processions , des exorcismes & quelques rapines. On disait , mais très-faussement , que la Signora Olimpia , personne d'une grande prudence , vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces , nommée la Signora *Fatelo* , s'avisâ de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend pere *Poignardini* & par le révérend pere *Aconiti* , jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces ; mais en même tems je courus risque d'être excommunié & empoisoné. Je partis , très-content de l'architecture de St. Pierre.

Je voyageai en France ; c'était le tems du regne de Louis le juste. La premiere chose qu'on me demanda , ce fut , si je voulais à mon déjeuner un petit morceau du maréchal d'Ancre , dont le peuple avait fait rôtir la chair , & qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet état était continuëment en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu, tantôt couvert & tantôt soufflé avec violence, défolait ces beaux climats. C'étaient là les libertés de l'église Gallicane. Hélas, dis-je, ce peuple est pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainsi de son caractère ? Il plaifante, & il fait des Saint-Barthelemi ! Heureux le temps où il ne fera que plaifanter !

Je passai en Angleterre : les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'église, de faire fauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale & tout le parlement, & de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse reine Marie, fille de Henri VIII, avait fait brûler plus de cinq cent de ses sujets. Un prêtre Irlandois m'assura que c'étoit une très-bonne action ; premièrement, parce que ceux qu'on avait brûlés étaient Anglois : en second lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau-benite & qu'ils ne croyaient pas au trou de St. Patrice. Il s'étonait, sur-tout, que la reine Marie ne fût pas encor canonisée ; mais il espérait qu'elle le ferait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus phlegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'ari-

vai à la Haye. C'était la tête chauve du premier ministre Barneweldt, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié, je demandai quel était son crime, & s'il avait trahi l'état ? Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la foi. Vous sentez bien que, si de telles opinions s'établiffoient, une république ne pourrait subsister & qu'il faut des loix sévères pour réprimer de si scandaleuses erreurs. Un profond politique du pays me dit en soupirant : Hélas ! Monsieur, ce bon tems ne durera pas toujours ; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé ; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi, en attendant que ce tems funeste de la modération & de l'indulgence fût arrivé, je quitai bien vite un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, & je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville : les galions étaient arrivés ; tout respirait l'abondance & la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers & de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infants, les infantes étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : A moins que ce

trône ne soit réservé pour Dieu, je ne vois pas à qui il peut servir. Ces indiscrettes paroles furent entendues d'un grave Espagnol, & me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginai que nous allions voir quelque caroufel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi & le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chauffés, déchauffés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, & sans capuchon : puis marchait le bourreau ; puis on voyait au milieu des alguazils & des grands, environ quarante personnes couvertes de sacs, sur lesquels on avait peint des diables & des flammes. C'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à Moïse, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré Notre-Dame d'Atocha, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères Hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prières ; après quoi on brûla, à petit feu, tous les coupables, de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le tems que j'allais me mettre au lit, arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad : ils m'embrassèrent tendrement & me menèrent, sans me dire un seul mot, dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de nate, & d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au

bout desquelles le révérend pere inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me ferra quelque tems entre ses bras avec une affection toute paternelle ; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé : mais que tous les apartemens de la maison étaient remplis, & qu'une autre fois il espérait que je ferois plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Eh bien, mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinais point ; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrettes paroles. J'en fus quitte pour la discipline & une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand inquisiteur ; c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête : Je lui dis que cela était délicieux, & j'allai preser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le tems de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par lesquels il paraît qu'on avait égorgé, ou brûlé, ou noyé, dix millions d'infidèles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait ; mais quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela ferait encor admirable.

Le desir de voyager me pressait toujours : j'avais comté finir mon tour de l'Europe par la Turquie ; nous en prîmes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les fêtes que je verrais. Ces Turcs , dis-je à mes compagnons , sont des mécréans qui n'ont point été bâtisés , & qui par conséquent seront bien plus cruels que les révérends peres inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les Mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'églises chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de moines , qu'on laissait prier la vierge Marie librement & maudire Mahomet ; ceux-ci en Grec , ceux-là en Latin , quelques autres en Arménien. Les bonnes gens que les Turcs ! m'écriai-je. Les chrétiens Grecs & les chrétiens Latins étaient ennemis mortels dans Constantinople : ces esclaves se persécutaient les uns les autres , comme des chiens qui se mordent dans la rue , & à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer. Le grand-visir protégeait alors les Grecs : le patriarche Grec m'acusa d'avoir soupé chez le patriarche Latin , & je fus condamné en plein divan à cent coups de late sur la plante des pieds , rachetables par cinq cent sequins. Le lendemain , le grand visir fut étranglé ; le surlendemain , son successeur qui était pour le parti des Latins , & qui ne fut étranglé qu'un mois après , me condamna à la même amen-

de pour avoir soupé chez le patriarche Grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'église Grecque ni la Latine. Pour m'en consoler, je pris à loyer une fort belle Circassienne, qui était la personne la plus tendre dans le tête-à-tête, & la plus dévote à la mosquée. Une nuit, dans les doux transports de son amour, elle s'écria, en m'embrassant : *Allah, illa, Allah* ; ce sont les paroles sacramentelles des Turcs ; je crus que c'était celles de l'amour, je m'écriai aussi fort tendrement : *Allah, illa, Allah*. Ah ! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué, vous êtes Turc. Je lui dis que je le béniffais de m'en avoir donné la force, & je me crus trop heureux. Le matin, l'imam vint pour me circoncire ; & comme je fis quelques difficultés, le cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler ; je sauvai mon prépuce & mon derrière avec mille sequins, & je m'enfuis vite en Perse, résolu de ne plus entendre ni messe Grecque, ni Latine, en Turquie, & de ne plus crier *Allah, illa, Allah*, dans un rendez-vous.

En arivant à Ispahan, on me demanda si j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc ? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut savoir que les factions du mouton blanc & du mouton noir partageaient encor les Persans. On crut que je me moquais des deux partis, de sorte que je me trouvai déjà une violente affaire sur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encor grand nombre de sequins pour me débarasser des moutons.



REVUE M U

M. L. 20 26 49

Je pouffai jusqu'à la Chine, avec un interprète qui m'assura que c'était là le pays où l'on vivait librement & gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu & à sang; & les révérends peres jésuites d'un côté, comme les révérends peres dominicains de l'autre, disaient qu'ils y gagnaient des ames à Dieu, sans que personne en fût rien. On n'a jamais vu de convertisseurs si zélés; car ils se persécutaient les uns les autres tour à tour: ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies; ils se traitaient d'infidèles & de prévaricateurs pour un rien. Il y avait sur-tout une horrible querelle entr'eux sur la maniere de faire la révérence. Les jésuites voulaient que les Chinois saluassent leurs peres & leurs meres à la mode de la Chine, & les dominicains voulaient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'ariva d'être pris par les jésuites pour un dominicain. On me fit passer chez sa majesté Tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbires du pays, de m'arrêter & de me lier en cérémonie. Je fus conduit, après cent-quarante genuflexions, devant sa majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, & s'il était yrai que ce prince dût venir en personne le détrôner? Je lui répondis que le pape était un prêtre de soixante & dix ans; qu'il demeurait à quatre mille lieues de sa sacrée majesté Tartaro-Chinoise, qu'il avait environ deux mille

foldats qui montaient la garde avec un parasol ; qu'il ne détrônait personne , & que sa majesté pouvait dormir en sûreté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao , où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce tems pour aller voir la cour du grand Aureng-Zeb , dont on disait merveilles dans le monde : il était alors dans Delhy. J'eus la consolation de l'envifager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le schérif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte , la Caabah , le Beth-Allah. Ce balai est le symbole du balai divin qui balaie toutes les ordures de l'ame. Aureng-Zeb ne paraissait pas en avoir besoin ; c'était l'homme le plus pieux de l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé ses freres & empoisonné son pere ; vingt rajahs & autant d'omrahs étaient morts dans les supplices ; mais cela n'était rien , & on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du sérénissime empereur de Maroc , Muley Ismail , qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot ; les voyages m'avaient formé , & je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains. Un jeune Français , avec qui je logeais , manqua , je l'avoue , de respect à l'empereur des Indes & à celui de Maroc. Il s'avisa
de

de dire très-indifcrètement qu'il y avait en Europe de très-pieux souverains qui gouvernaient bien leurs états, & qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs peres & leurs freres, & sans couper les têtes de leurs sujets. Notre interprète transmit en Indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vite feller mes chameaux : nous partîmes, le Français & moi. J'ai vu depuis que la nuit même les officiers du grand Auren-Zeb étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, & tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très-juste.

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en éfet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires negres. Notre patron fit de grandes plaintes; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les loix des nations. Le capitaine negre lui répondit : Vous avez le nez long, & nous l'avons plat; vos cheveux sont tout droits, & notre laine est frisée; vous avez la peau de couleur de cendre, & nous de couleur d'ébène; par conséquent nous devons, par les loix sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne fais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans les montagnes pour en tirer une espece de terre jaune qui

par elle-même n'est bonne à rien, & qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Egypte : aussi, quand nous vous rencontrons & que nous sommes les plus forts, nous vous faisons esclaves, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez & les oreilles.

On n'avait rien à repliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse pour conserver mes oreilles & mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon & d'admirable sur la terre : je résolus de ne plus voir que mes Pénates. Je me mariaï chez moi, je fus cocu; & je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.



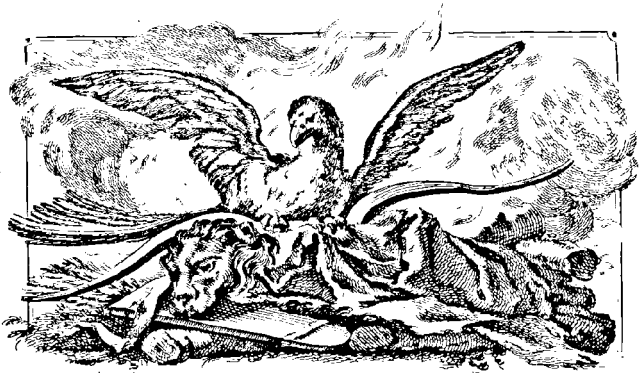
LA PRINCESSE

DE

B A B Y L O N E.

L ij





LA PRINCESSE

D E

B A B Y L O N E .

Le vieux Bélus , roi de Babylone , se croyait le premier homme de la terre ; car tous ses courtisans le lui disaient , & ses historiographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuser en lui ce ridicule , c'est qu'en éfet ses prédécesseurs avaient bâti Babylone plus de trente mille ans avant lui , & qu'il l'avait embélie. On fait que son palais & son parc , situés à quelques parasanges de Babylone , s'étendaient entre l'Euphrate & le Tygre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaste maison , de trois mille pas de façade , s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme

L iij

était entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les statues colossales de tous les rois & de tous les grands hommes de l'empire. Cette plate-forme, composée de deux rangs de briques couvertes d'une épaisse surface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre ; & sur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de palmiers, de girofliers, de cocotiers, de caneliers qui formaient des allées impénétrables aux rayons du soleil.

Les eaux de l'Euphrate, élevées par des pompes dans cent colonnes creuses, venaient dans ces jardins remplir de vastes bassins de marbre ; & retombant ensuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des cascades de six mille pieds de longueur & cent mille jets-d'eau, dont la hauteur pouvait à peine être aperçue ; elles retournaient ensuite dans l'Euphrate d'où elles étaient parties. Les jardins de Sémiramis, qui étonnèrent l'Asie plusieurs siècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles ; car du tems de Sémiramis tout commençait à dégénérer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Baby-lone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du roi, nommée Formosante. Ce fut d'après ses portraits & ses statues que, dans la suite des siècles, Praxitèle sculpta son Aphrodite, & celle qu'on

nomma la Vénus aux belles fesses. Quelle différence , ô ciel ! de l'original aux copies ! Aussi Bélus était-il plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans : il lui falait un époux digne d'elle ; mais où le trouver ? Un ancien oracle avait ordonné que Formosante ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de Nemrod. Ce Nemrod , le fort chasseur devant le Seigneur , avait laissé un arc de sept pieds Babyloniques de haut , d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase qu'on travaille dans les forges de Derbent ; & nul mortel, depuis Nemrod , n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encor que le bras qui aurait tendu cet arc , tuerait le lion le plus terrible & le plus dangereux qui serait lâché dans le cirque de Babylone. Ce n'était pas tout ; le bandeur de l'arc , le vainqueur du lion devait téraffer tous ses rivaux ; mais il devait sur-tout avoir beaucoup d'esprit , être le plus magnifique des hommes , le plus vertueux , & posséder la chose la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois rois qui osèrent disputer Formosante , le pharaon d'Egypte , le schah des Indes & le grand kan des Scythes. Bélus assigna le jour & le lieu du combat à l'extrémité de son parc , dans un vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tygre réunies. On dressa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cent mille spectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du roi , qui devait paraître avec Formosante accompa-

L iv

gnée de toute la cour ; & à droite & à gauche , entre le trône & l'amphithéâtre , étaient d'autres trônes & d'autres sièges pour les trois rois , & pour tous les autres souverains qui feraient curieux de venir voir cette auguste cérémonie.

Le roi d'Egypte arriva le premier , monté sur le bœuf Apis , & tenant en main le fistre d'Isis. Il était suivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige , de deux mille eunuques , de deux mille magiciens , & de deux mille guerriers.

Le roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphants. Il avait une suite encor plus nombreuse & plus brillante que celle du pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choisis , armés d'arcs & de flèches. Sa monture était un tigre superbe qu'il avait domté , & qui était aussi haut que les plus beaux chevaux de Perse. La taille de ce monarque imposante & majestueuse éfçait celle de ses rivaux ; ses bras nus , aussi nerveux que blancs , semblaient déjà tendre l'arc de Nembrod.

Les trois princes se prosternerent d'abord devant Bélus & Formosanthe. Le roi d'Egypte ofrit à la princesse les deux plus beaux crocodiles du Nil , deux hippopotames , deux zèbres , deux rats d'Egypte & deux momies , avec les livres du grand Hermès , qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare sur la terre.

Le roi des Indes lui ofrit cent éléphants qui por-

taient chacun une tour de bois doré, & mit à ses pieds le Veidam écrit de la main de Xaca lui-même.

Le roi des Scythes, qui ne favait ni lire ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de houffes de peaux de renards noirs.

La princeffe baiffa les yeux devant ses amans, & s'inclina avec des graces auffi modestes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques sur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles ! leur dit-il ; je rendrais aujourd'hui six personnes heureuses. Ensuite il fit tirer au fort à qui essayerait le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un casque d'or les noms des trois prétendans. Celui du roi d'Egypte fortit le premier ; ensuite parut le nom du roi des Indes : le roi Scythe, en regardant l'arc & ses rivaux, ne se plaignit point d'être le troisieme.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages & vingt mille jeunes filles distribuèrent sans confusion des rafraîchissemens aux spectateurs entre les rangs des sièges. Tout le monde avouait que les dieux n'avaient établi les rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées ; que la vie est trop courte pour en user autrement ; que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres qui consomment la vie humaine sont des choses absurdes & horribles ; que l'homme n'est né que pour la joie, qu'il n'aimerait pas les plaisirs passionément & continuellement s'il n'était pas formé pour eux ; que l'essence de la na-

ture humaine est de se réjouir , & que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie par les faits.

Comme on allait commencer ces effais qui devaient décider de la destinée de Formofanthe , un jeune inconnu monté sur une licorne , accompagné de son valet monté de même , & portant sur le poing un gros oiseau , se présente à la barrière. Les gardes furent surpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la divinité. C'était , comme on a dit depuis , le visage d'Adonis sur le corps d'Hercule ; c'était la majesté avec les graces. Ses sourcils noirs & ses longs cheveux blonds , mélange de beauté inconnu à Babylone , charmèrent l'assemblée : tout l'amphithéâtre se leva pour mieux le regarder : toutes les femmes de la cour fixerent sur lui des regards étonnés. Formofanthe elle-même , qui baiffait toujours les yeux , les releva & rougit. Les trois rois pâlirent ; tous les spectateurs , en comparant Formofanthe avec l'inconnu , s'écriaient : Il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la princesse.

Les huissiers saisis d'étonnement lui demanderent s'il était roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur , mais qu'il était venu de fort loin par curiosité pour voir s'il y avait des rois qui fussent dignes de Formofanthe. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéâtre , lui , son valet , ses deux licornes & son oiseau. Il salua profondément Bélus , sa fille , les trois rois & toute l'assemblée , puis il prit place

en rougissant. Ses deux licornes se couchèrent à ses pieds, son oiseau se percha sur son épaule, & son valet qui portait un petit sac se mit à côté de lui.

Les épreuves commencerent. On tira de son étui d'or l'arc de Nemrod. Le grand-maître des cérémonies, suivi de cinquante pages & précédé de vingt trompettes, le présenta au roi d'Egypte, qui le fit bénir par ses prêtres, & l'ayant posé sur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il descend au milieu de l'arène, il essaie, il épuise ses forces, il fait des contorsions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, & qui font même sourire Formosante.

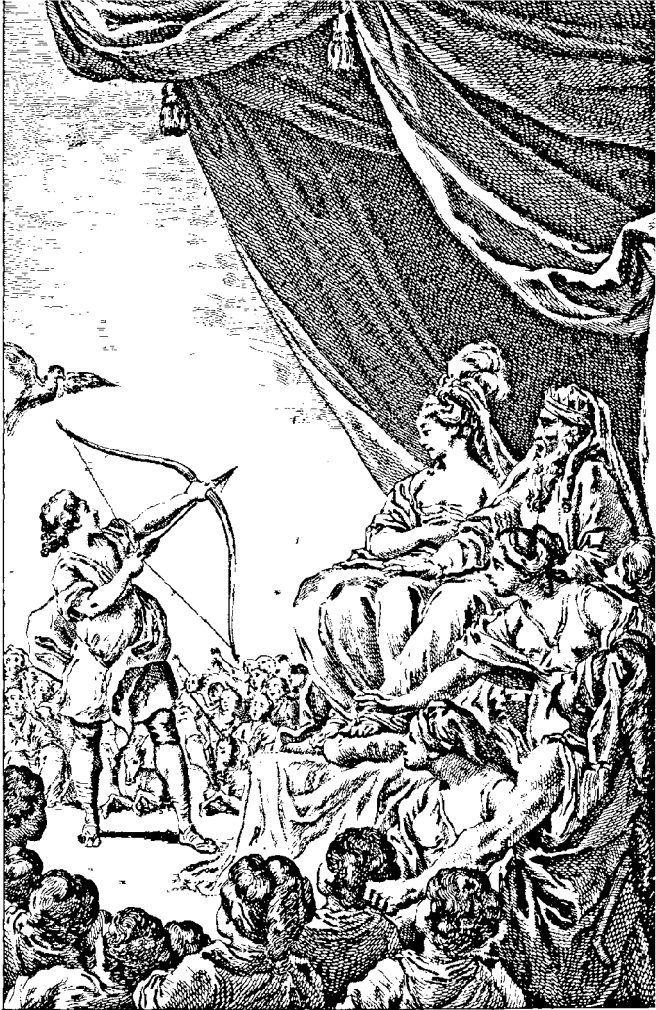
Son grand aumônier s'approcha de lui : Que votre majesté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur, qui n'est que celui des muscles & des nerfs : vous triompherez dans tout le reste. Vous vaincrez le lion, puisque vous avez le fabre d'Osiris. La princesse de Babylone doit appartenir au prince qui a le plus d'esprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouser le plus vertueux, vous l'êtes, puisque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les deux plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui soient dans le Delta. Vous possédez le bœuf Apis & les livres d'Hermès, qui sont la chose la plus rare de l'univers. Personne ne peut vous disputer Formosante. Vous avez raison, dit le roi d'Egypte ; & il se remit sur son trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours , & se confola en préfumant que le roi des Scythes ne ferait pas plus heureux que lui.

Le Scythe mania l'arc à son tour. Il joignait l'adresse à la force ; l'arc parut prendre quelque élasticité entre ses mains , il le fit un peu plier , mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre , à qui la bonne mine de ce prince inspirait des inclinations favorables , gémit de son peu de succès , & jugea que la belle princesse ne serait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu descendit d'un faut dans l'arène , & s'adressant au roi des Scythes : Que votre majesté , lui dit-il , ne s'étonne point de n'avoir pas entièrement réussi : ces arcs d'ébène se font dans mon pays ; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier , que je n'en peux avoir à le tendre. Aussi-tôt il prit une flèche , l'ajusta sur la corde , tendit l'arc de Nembrod , & fit voler la flèche bien au-delà des barrières. Un million de mains applaudit à ce prodige. Babylone retentit d'acclamations , & toutes les femmes disaient : Quel bonheur qu'un si beau garçon ait tant de force!

Il tira ensuite de sa poche une petite lame d'ivoire , écrivit sur cette lame avec une aiguille d'or , atacha la tablette d'ivoire à l'arc , & présenta le tout à la princesse avec une grace qui ravissait tous les af-



C. J. T. et del. v. 1840.

fiftans ; puis il alla modestement se remettre à sa place entre son oiseau & son valet. Babylone entière était dans la surprise. Les trois rois étaient confondus , & l'inconnu ne paraissait pas s'en apercevoir.

Formofanthe fut encor plus étonnée en lisant sur la tablette d'ivoire atachée à l'arc ces petits vers en beau langage Chaldéen :

L'arc de Nembrod est celui de la guerre ,
 L'arc de l'Amour est celui du bonheur ;
 Vous le portez. Par vous ce dieu vainqueur
 Est devenu le maître de la terre.
 Trois rois puissans , trois rivaux aujourd'hui ,
 Osent prétendre à l'honneur de vous plaire :
 Je ne fais pas qui votre cœur préfère ;
 Mais l'univers sera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la princesse. Il fut critiqué par quelques seigneurs de la vieille cour , qui dirent qu'autrefois , dans le bon tems , on aurait comparé Bélus au Soleil , & Formofanthe à la Lune , son cou à une tour , & sa gorge à un boisseau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination , & qu'il s'écartait des regles de la véritable poésie ; mais toutes les dames trouvèrent les vers fort galans. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait si bien un arc eût tant d'esprit. La dame d'honneur de la princesse lui dit : Madame , voilà

bien des talens en pure perte. De quoi fervira à ce jeune homme son esprit & l'arc de Bélus ? A le faire admirer , répondit Formofanthe. Ah ! dit la dame d'honneur entre fes dents , encor un madrigal , & il pourrait bien être aimé.

Cependant Bélus ayant consulté fes magés , déclara qu'aucun des trois rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod , il n'en faisoit pas moins marier sa fille , & qu'elle apartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abatre le grand lion qu'on nourrissoit exprès dans sa ménagerie. Le roi d'Egypte , qui avait été élevé dans toute la sagesse de son pays , trouva qu'il étoit fort ridicule d'exposer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouoit que la possession de Formofanthe étoit d'un grand prix ; mais il prétendoit que si le lion l'étrangloit , il ne pourrait jamais épouser cette belle Babylonienne. Le roi des Indes entra dans les sentimens de l'Egyptien ; tous deux conclurent que le roi de Babylone se moquoit d'eux ; qu'il falloit faire venir des armées pour le punir ; qu'ils avoient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres , sans qu'il en coûtât un cheveu à leurs têtes sacrées ; qu'ils détrônieraient aisément le roi de Babylone , & qu'ensuite ils tireraient au fort la belle Formofanthe.

Cet accord étant fait , les deux rois dépêchèrent chacun dans leurs pays un ordre exprès d'assembler une armée de trois cent mille hommes pour enlever Formofanthe.

Cependant le roi des Scythes descendit seul dans l'arène le cimenterre à la main. Il n'était pas éperdument épris des charmes de Formosanthe, la gloire avait été jusques-là sa seule passion, elle l'avait conduit à Babylone. Il voulait faire voir que si les rois de l'Inde & de l'Egypte étaient assez prudens pour ne se pas compromettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul, légèrement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui eût jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles grifes semblaient capables de déchirer les trois rois à la fois, & sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissemens faisaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux Scythe enfonce son épée dans le gosier du lion; mais la pointe, rencontrant une de ces épaissés dents que rien ne peut percer, se brise en éclats, & le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déjà ses ongles sanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu, touché du péril d'un si brave prince, se jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on

a vu depuis dans nos caroufels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de Mores ou des bagues.

Puis tirant une petite boëte, il la présenta au roi Scythe, en lui disant : Votre majesté trouvera dans cette petite boëte le véritable dictame qui croît dans mon pays. Vos glorieuses blessures seront guéries en un moment. Le hasard seul vous a empêché de triompher du lion ; votre valeur n'en est pas moins admirable.

Le roi Scythe, plus sensible à la reconnaissance qu'à la jalousie, remercia son libérateur, & après l'avoir tendrement embrassé, rentra dans son quartier pour appliquer le dictame sur ses blessures.

L'inconnu donna la tête du lion à son valet ; celui-ci, après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au dessous de l'amphithéâtre, & en avoir fait écouler tout le sang, tira un fer de son petit sac, arracha les quarante dents du lion, & mit à leur place quarante diamans d'une égale grosseur.

Son maître, avec sa modestie ordinaire, se remit à sa place ; il donna la tête du lion à son oiseau : Bel oiseau, dit-il, allez porter aux pieds de Formosante ce faible hommage. L'oiseau part tenant dans une de ses ferres le terrible trophée ; il le présente à la princesse en baissant humblement le cou, & en s'aplatissant devant elle. Les quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connaissait pas encor cette magnificence dans la superbe Babylone : l'émeraude, la topaze, le saphir & le pyrope étaient regardés encor comme
les

les plus précieux ornemens. Bélus & toute la cour étaient faisis d'admiration. L'oïseau qui ofrait ce présent les furprit encor davantage. Il était de la taille d'un aigle , mais ses yeux étaient aussi doux & aussi tendres que ceux de l'aigle font fiers & menaçans. Son bec était couleur de rose , & semblait tenir quelque chose de la belle bouche de Formofanthe. Son cou rassembloit toutes les couleurs de l'iris , mais plus vives & plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait sur son plumage. Ses pieds paraissaient un mélange d'argent & de pourpre ; & la queue des beaux oïseaux qu'on atela depuis au char de Junon n'approchait pas de la sienne.

L'attention, la curiosité, l'étonnement, l'extase de toute la cour se partageaient entre les quarante diamans & l'oïseau. Il s'était perché sur la balustrade entre Bélus & sa fille Formofanthe ; elle le flatait, le careffait, le baifait. Il semblait recevoir ses careffes avec un plaisir mêlé de respect. Quand la princesse lui donnait des baifers, il les rendait & la regardait ensuite avec des yeux atendris. Il recevait d'elle des biscuits & des pistaches qu'il prenait de sa pate purpurine & argentée, & qu'il portait à son bec avec des graces inexprimables.

Bélus, qui avait considéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ses provinces pouvait à peine payer un présent si riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encor plus magnifiques que ceux qui étaient destinés aux trois monarques. Ce

jeune homme, disait-il, est sans doute le fils du roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe, dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique, qui est, dit-on, voisine du royaume d'Egypte.

Il envoya sur le champ son grand écuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il était souverain, ou fils du souverain d'un de ces empires, & pourquoi possédant de si étonnans trésors, il était venu avec un valet & un petit sac ?

Tandis que le grand écuyer avançait vers l'amphithéâtre pour s'aquiter de sa commission, arriva un autre valet sur une licorne. Ce valet, adressant la parole au jeune homme, lui dit : Ormar, votre pere, touche à l'extrémité de sa vie, & je suis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, versa des larmes, & ne répondit que par ce mot : *Partons.*

Le grand écuyer, après avoir fait les complimens de Bélus au vainqueur du lion, au dormeur des quarante diamans, au maître du bel oiseau, demanda au valet de quel royaume était souverain le pere de ce jeune héros ? Le valet répondit : Son pere est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien, l'inconnu était déjà monté sur sa licorne. Il dit au grand écuyer : Seigneur, daignez me mettre aux pieds de Bélus & de sa fille. J'ose la supplier d'avoir grand soin de l'oiseau que je lui laisse ; il est unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair ; les deux valets le suivirent, & on les perdit de vue.

Formosante ne put s'empêcher de jeter un grand cri. L'oiseau se retournant vers l'amphithéâtre où son maître avait été assis, parut très-affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixément la princesse, & frotant doucement sa belle main de son bec, il sembla se vouer à son service.

Bélus, plus étonné que jamais, aprenant que ce jeune homme si extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui; mais bientôt on lui rapporta que les licornes sur lesquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, & qu'au galop dont elles allaient elles devaient faire cent lieues par jour.

Tout le monde raisonnait sur cette aventure étrange, & s'épuisait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans? Pourquoi est-il monté sur une licorne? On s'y perdait; & Formosante, en caressant son oiseau, était plongée dans une rêverie profonde.

La princesse Aldée, sa cousine issue de germaine; très-bien faite, & presque aussi belle que Formosante, lui dit: Ma cousine, je ne fais pas si ce jeune demi-dieu est le fils d'un berger; mais il me semble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de Nembrod, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'esprit, puisqu'il a fait pour vous un assez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pou-

M ij

vez nier qu'il ne soit le plus généreux des hommes. Il possédait dans son oiseau ce qu'il y a de plus rare sur la terre ; sa vertu n'a point d'égale ; puisque , pouvant demeurer auprès de vous , il est parti sans délibérer dès qu'il a su que son pere était malade. L'oracle est accompli dans tous ses points , excepté dans celui qui exige qu'il terrasse ses rivaux ; mais il a fait plus , il a sauvé la vie du seul concurrent qu'il pouvait craindre , & quand il s'agira de battre les deux autres , je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aisément.

Tout ce que vous dites est bien vrai , répondit Formosante ; mais est-il possible que le plus grand des hommes , & peut-être même le plus aimable , soit le fils d'un berger !

La dame d'honneur se mêlant de la conversation , dit que , très-souvent , ce mot de *berger* était appliqué aux rois ; qu'on les appelait *bergers* parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau ; que c'était sans doute une mauvaise plaisanterie de son valet ; que ce jeune héros n'était venu si mal accompagné que pour faire voir combien son seul mérite était au dessus du faste des rois , & pour ne devoir Formosante qu'à lui-même. La princesse ne répondit qu'en donnant à son oiseau mille tendres baisers.

On préparait cependant un grand festin pour les trois rois , & pour tous les princes qui étaient venus à la fête. La fille & la nièce du roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les rois des présents

dignes de la magnificence de Babylone. Bélus, en attendant qu'on servît, assembla son conseil sur le mariage de la belle Formosante, & voici comme il parla, en grand politique :

Je suis-vieux, je ne fais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui-la méritait n'est qu'un vil berger. Le roi des Indes & celui d'Egypte sont des poltrons ; le roi des Scythes me conviendrait assez, mais il n'a rempli aucune des conditions imposées. Je vais encor consulter l'oracle. En attendant, délibérez, & nous conclurons suivant ce que l'oracle aura dit ; car un roi ne doit se conduire que par l'ordre exprès des dieux immortels.

Alors il va dans sa chapelle ; l'oracle lui répond ; en peu de mots suivant la coutume : *Ta fille ne sera mariée que quand elle aura couru le monde.* Bélus étonné revient au conseil & rapporte cette réponse.

Tous les ministres avaient un profond respect pour les oracles ; tous convenaient, ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la religion ; que la raison doit se taire devant eux ; que c'est par eux que les rois régner sur les peuples, & les mages sur les rois ; que sans les oracles il n'y aurait ni vertu, ni repos sur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, presque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui obéir ; que rien n'était plus indécent pour une fille, & sur-tout pour celle du grand roi de Babylone, que d'aller courir

M iij

ſans ſavoir où ; que c'étoit le vrai moyen de n'être point mariée , ou de faire un mariage clandestin , honteux & ridicule ; qu'en un mot cet oracle n'avoit pas le ſens commun.

Le plus jeune des miniſtres , nommé Oribafe , qui avoit plus d'eſprit qu'eux , dit que l'oracle entendoit ſans doute quelque pèlerinage de dévotion , & qu'il s'offroit à être le conducteur de la princesſe. Le conſeil revint à ſon avis , mais chacun vouloit ſervir d'écuyer. Le roi décida que la princesſe pourroit aller à trois cent paraſanges ſur le chemin de l'Arabie , à un temple dont le ſaint avoit la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles , & que ce ſerait le doyen du conſeil qui l'accompagneroit. Après cette déciſion on alla ſouper.

Au milieu des jardins , entre deux caſcades , s'élevait un ſalon ovale de trois-cent pieds de diamètre , dont la voûte d'azur , ſemée d'étoiles d'or , reſſemblait toutes les conſtellations avec les planètes , chacune à leur véritable place ; & cette voûte tournoit ainſi que le ciel , par des machines auffi inviſibles que le ſont celles qui dirigent les mouvemens céleſtes. Cent mille flambeaux , enfermés dans des cylindres de cryſtal , éclairaient les dehors & l'intérieur de la ſalle à manger. Un buſet , en gradins , portoit vingt mille vafes ou plats d'or ; & , vis-à-vis le buſet , d'autres gradins étaient remplis de muſiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés , l'un des

fruits de toutes les faisons , l'autre d'amphores de crystal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartimens qui figuraient des fleurs & des fruits , tous en pierres précieuses. La belle Formofanthe fut placée entre le roi des Indes & celui d'Egypte , la belle Aldée auprès du roi des Scythes. Il y avait une trentaine de princes , & chacun d'eux était à côté d'une des plus belles dames du palais. Le roi de Babylone au milieu , vis-à-vis de sa fille , paraissait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier , & le plaisir de la garder encor. Formofanthe lui demanda la permission de mettre son oiseau sur la table à côté d'elle. Le roi le trouva très-bon.

La musique , qui se fit entendre , donna une pleine liberté à chaque prince d'entretenir sa voisine. Le festin parut aussi agréable que magnifique. On avait servi devant Formofanthe un ragoût que le roi son pere aimait beaucoup. La princesse dit qu'il fallait le porter devant sa majesté ; aussi - tôt l'oiseau se saisit du plat avec une dextérité merveilleuse , & va le présenter au roi. Jamais on ne fut plus étonné à souper. Bélus lui fit autant de caresses que sa fille. L'oiseau reprit ensuite son vol pour retourner auprès d'elle. Il déployait en volant une si belle queue , ses ailes étendues étalaient tant de brillantes couleurs , l'orde de son plumage jetait un éclat si éblouissant , que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertans cessèrent leur musique , & devinrent immo-

M iv

biles. Personne ne mangeait , personne ne parlait , on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La princesse de Babylone le baïsa pendant tout le souper , sans songer seulement s'il y avait des rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte sentirent redoubler leur dépit & leur indignation , & chacun d'eux se promit bien de hâter la marche de ses trois cent mille hommes pour se verger.

Pour le roi des Scythes , il était occupé à entretenir la belle Aldée : son cœur altier , méprisant sans dépit les inatentions de Formosante , avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colère. Elle est belle , disait-il , je l'avoue ; mais elle me paraît de ces femmes qui ne sont occupées que de leur beauté , & qui pensent que le genre-humain doit leur être bien obligé quand elles daignent se laisser voir en public. On n'adore point des idoles dans mon pays. J'aimerais mieux une laïdron complaisante & attentive , que cette belle statue. Vous avez , Madame , autant de charmes qu'elle , & vous daignez au moins faire conversation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchise d'un Scythe , que je vous donne la préférence sur votre cousine. Il se trompait pourtant sur le caractère de Formosante : elle n'était pas si dédaigneuse qu'elle le paraissait ; mais son compliment fut très-bien reçu de la princesse Aldée. Leur entretien devint fort intéressant : ils étaient très-contens , & déjà sûrs l'un de l'autre , avant qu'on sortît de table.

Après le souper on alla se promener dans les bosquets. Le roi des Scythes & Aldée ne manquèrent pas de chercher un cabinet solitaire. Aldée, qui était la franchise même, parla ainsi à ce prince :

Je ne hais point ma cousine, quoiqu'elle soit plus belle que moi, & qu'elle soit destinée au trône de Babylone : l'honneur de vous plaire me tient lieu d'atraits. Je préfère la Scythie avec vous à la couronne de Babylone sans vous. Mais cette couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde ; car je suis de la branche aînée de Nembrod, & Formosante n'est que de la cadette. Son grand-pere détrôna le mien & le fit mourir.

Telle est donc la force du sang dans la maison de Babylone ! dit le Scythe ; comment s'appelait votre grand-pere ? Il se nommait Aldée comme moi ; mon pere avait le même nom ; il fut relégué au fond de l'empire avec ma mere ; & Belus, après leur mort, ne craignant rien de moi, voulut m'élever auprès de sa fille ; mais il a décidé que je ne serais jamais mariée.

Je veux venger votre pere, & votre grand-pere, & vous, dit le roi des Scythes. Je vous réponds que vous serez mariée ; je vous enleverai après demain, de grand matin ; car il faut dîner demain avec le roi de Babylone, & je reviendrai soutenir vos droits avec une armée de trois cent mille hommes. Je le veux bien, dit la belle Aldée ; &, après s'être donné leur parole d'honneur, ils se séparèrent.

Il y avait long-tems que l'incomparable Formofanthe s'était allé coucher. Elle avait fait placer à côté de son lit un petit oranger dans une caisse d'argent pour y faire reposer son oiseau. Ses rideaux étaient fermés , mais elle n'avait aucune envie de dormir ; son cœur & son imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ses yeux ; elle le voyait tirant une flèche avec l'arc de Nemrod ; elle le contemplait coupant la tête du lion ; elle relisait son madrigal ; enfin elle le voyait s'échapper de la foule monté sur sa licorne ; alors elle éclatait en sanglots , elle s'écriait avec larmes : Je ne le reverrai donc plus ! il ne reviendra pas !

Il reviendra , Madame , lui répondit l'oiseau du haut de son oranger ; peut-on vous avoir vue & ne pas desirer de vous revoir ?

O ciel ! ô puissances éternelles , mon oiseau parle le pur Chaldéen ! En disant ces mots elle tire ses rideaux , lui tend les bras , se met à genoux sur son lit : Etes-vous un dieu descendu sur la terre ? Etes-vous le grand Orosmade caché sous ce beau plumage ? Si vous êtes un dieu , rendez - moi ce beau jeune homme.

Je ne suis qu'une volatile , repliqua l'autre ; mais je nâquis dans le tems que les bêtes parlaient encor , & que les oiseaux , les serpens , les ânesses , les chevaux & les grifons s'entretenaient familièrement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde , de peur que vos dames - d'honneur ne me prissent

pour un forcier : je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formosante , interdite , égarée , enivrée de tant de merveilles , agitée de l'empressement de faire cent questions à la fois , lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-sept mille neuf cent ans & six mois , Madame ; je suis de l'âge de la petite révolution du ciel que vos mages appellent *la précession des équinoxes* , & qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues , aussi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le Chaldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours conservé beaucoup de goût pour la langue Chaldéenne ; mais les autres animaux mes confreres ont renoncé à parler dans vos climats. . . . Et pourquoi cela , mon divin oiseau ? . . . Hélas ! c'est parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger , au lieu de converser & de s'instruire avec nous. Les barbares ! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux , les mêmes sentimens , les mêmes besoins , les mêmes desirs , nous avions ce qui s'appelle *une ame* tout comme eux ; que nous étions leurs freres , & qu'il ne fallait cuire & manger que les méchans ? Nous sommes tellement vos freres , que le grand Etre , l'Etre éternel & formateur , ayant fait un pacte avec les hommes (a) , nous comprit expressément dans le

(a) Voyez le chapitre 9 de la Genèse , & les chapitres 3 , 18 & 19 de l'Ecclésiaste ,

traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre sang, & à nous de fucer le vôtre.

Les fables de votre ancien Locman, traduites en tant de langues, feront un témoignage éternellement subsistant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots : *Du tems que les bêtes parlaient*. Il est vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont résolu de ne point répondre, depuis qu'on les a forcés à coups de fouets d'aller à la chasse, & d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lièvres & les perdrix.

Vous avez encor d'anciens poèmes dans lesquels les chevaux parlent, & vos cochers leur adressent la parole tous les jours; mais c'est avec tant de grossièreté, & en prononçant des mots si infames, que les chevaux qui vous aimaient tant autrefois vous détestent aujourd'hui.

Le pays où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, est demeuré le seul où votre espece sache encor aimer la nôtre, & lui parler; & c'est la seule contrée de la terre où les hommes soient justes.

Et où est-il ce pays de mon cher inconnu? Quel est le nom de ce héros? Comment se nomme son empire? Car je ne croirai pas plus qu'il est un berger, que je ne crois que vous êtes une chauve-souris.

Son pays, Madame, est celui des Gangarides,

peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami est Amazan. Il n'est pas roi, & je ne fais même s'il voudrait s'abaisser à l'être ; il aime trop ses compatriotes : il est berger comme eux ; mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers ressemblent aux vôtres qui, couverts à peine de lambeaux déchirés, gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémissent sous le fardeau de la pauvreté, & qui paient à un exacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers Gangarides, nés tous égaux, sont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tue jamais ; c'est un crime horrible vers le Gange de tuer & de manger son semblable. Leur laine, plus fine & plus brillante que la plus belle soie, est le plus grand commerce de l'orient. D'ailleurs, la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flater les desirs de l'homme. Ces gros diamans qu'Amazan a eu l'honneur de vous offrir, sont d'une mine qui lui appartient. Cette licorne que vous l'avez vu monter, est la monture ordinaire des Gangarides. C'est le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il suffirait de cent Gangarides & de cent licornes pour dissiper des armées innombrables. Il y a environ deux siècles qu'un roi des Indes fut assez fou pour vouloir conquérir cette nation : il se présenta suivi de dix mille éléphans & d'un million de guerriers. Les

licornes percerent les éléphants, comme j'ai vu sur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or. Les guerriers tombaient sous le sabre des Gangarides comme les moissons de riz sont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le roi prisonnier avec plus de six cent mille hommes ; on le baigna dans les eaux salutaires du Gange ; on le mit au régime du pays, qui consiste à ne se nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui respire. Les hommes, alimentés de carnage & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un sang aigri & aduste qui les rend fous en cent manières différentes ; leur principale démence est la fureur de verser le sang de leurs frères, & de dévaster des plaines fertiles pour régner sur des cimetières. On employa six mois entiers à guérir le roi des Indes de sa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le pouls plus tranquille & l'esprit plus raffiné, ils en donnèrent le certificat au conseil des Gangarides. Ce conseil, ayant pris l'avis des licornes, renvoya humainement le roi des Indes, sa sotte cour, & ses imbéciles guerriers dans leur pays. Cette leçon les rendit sages, & depuis ce tems les Indiens respectent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'instruire respectent parmi vous les philosophes Chaldéens qu'ils ne peuvent égaler.

A propos, mon cher oiseau, dit la princesse, y a-t-il une religion chez les Gangarides ? . . S'il y en a une ? Madame, nous nous assemblons pour rendre

graces à Dieu les jours de la pleine lune : les hommes , dans un grand temple de cèdre ; les femmes , dans un autre , de peur des distractions ; tous les oiseaux , dans un bocage ; les quadrupèdes , sur une belle pelouse. Nous remercions Dieu de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons sur-tout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle est la patrie de mon cher Amazan , c'est là que je demeure ; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inspiré d'amour. Si vous m'en croyez , nous partirons ensemble , & vous irez lui rendre sa visite.

Vraiment , mon oiseau , vous faites-là un joli métier , répondit en souriant la princesse qui brûlait d'en vie de faire le voyage , & qui n'osait le dire. Je fers mon ami , dit l'oiseau , & après le bonheur de vous aimer , le plus grand est celui de servir vos amours.

Formosante ne savait plus où elle en était ; elle se croyait transportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avait vu dans cette journée , tout ce qu'elle voyait , tout ce qu'elle entendait & sur-tout ce qu'elle sentait dans son cœur , la plongeait dans un ravissement qui passait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés Musulmans , quand , dégagés de leurs liens terrestres , ils se voient dans le neuvième ciel entre les bras de leurs houris , environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité célestes.

Elle passa toute la nuit à parler d'Amazan. Elle ne l'appelait plus que son berger ; & c'est depuis ce tems-

là que les noms de *berger* & d'*amant* font toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oïseau si Amazan avait eu d'autres maîtresses : il répondait que non , & elle était au comble de la joie. Tantôt elle voulait favoir à quoi il passait sa vie ; & elle aprenait avec transport qu'il l'employait à faire du bien , à cultiver les arts , à pénétrer les secrets de la nature , à perfectionner son être. Tantôt elle voulait favoir si l'ame de son oïseau était de la même nature que celle de son amant ; pourquoy il avait vécu près de vingt-huit mille ans , tandis que son amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf ? Elle faisait cent questions pareilles , auxquelles l'oïseau répondait avec une discrétion qui irritait sa curiosité. Enfin le sommeil ferma leurs yeux , & livra Formosante à la douce illusion des songes envoyés par les dieux , qui surpasse quelquefois la réalité même , & que toute la philosophie des Chaldéens a bien de la peine à expliquer.

Formosante ne s'éveilla que très-tard. Il était petit jour chez elle quand le roi son pere entra dans sa chambre. L'oïseau reçut sa majesté avec une politesse respectueuse , alla au devant de lui , batit des ailes , alongea son cou , & se remit sur son oranger. Le roi s'affit sur le lit de sa fille , que ses rêves avaient encor embélie. Sa grande barbe s'aprocha de ce beau visage , & après lui avoir donné deux baisers , il lui parla en ces mots :

Ma chere fille , vous n'avez pu trouver hier un
mari

mari comme je l'espérais, il vous en faut un pourtant ; le salut de mon empire l'exige. J'ai consulté l'oracle qui, comme vous savez, ne ment jamais & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde ; il faut que vous voyagez. . . . Ah ! Chez les Gangarides, sans doute ? dit la princesse ; &, en prononçant ces mots qui lui échappèrent, elle sentit bien qu'elle disait une sottise. Le roi, qui ne savait pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides ? Elle trouva aisément une défaite. Le roi lui aprit qu'il fallait faire un pèlerinage ; qu'il avait nommé les personnes de sa suite, le doyen des conseillers d'état, le grand-aumônier, une dame d'honneur, un médecin, un apothicaire & son oiseau, avec tous les domestiques convenables.

Formosante, qui n'était jamais sortie du palais du roi son pere, & qui, jusqu'à la journée des rois & d'Amazan, n'avait mené qu'une vie très-insipide dans l'étiquette du faste & dans l'apparence des plaisirs, fut ravie d'avoir un pèlerinage à faire. Qui sait, disait-elle tout bas à son cœur, si les dieux n'inspireront pas à mon cher Gangaride le même desir d'aller à la même chapelle, & si je n'aurai pas le bonheur de revoir le pèlerin ? Elle remercia tendrement son pere, en lui disant qu'elle avait toujours eu une secrète dévotion pour le saint chez lequel on l'envoyait.

Bélus donna un excellent dîner à ses hôtes ; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal

affortis ; rois , princes , ministres , pontifes , tous jaloux les uns des autres ; tous pesant leurs paroles ; tous embarrassés de leurs voisins & d'eux-mêmes. Le repas fut triste , quoiqu'on y bût beaucoup. Les princesses restèrent dans leurs apartemens , occupées chacune de leur départ. Elles mangèrent à leur petit couvert. Formosante ensuite alla se promener dans les jardins avec son cher oiseau qui , pour l'amuser , volait d'arbre en arbre en étalant sa superbe queue & son divin plumage.

Le roi d'Egypte , qui était chaud de vin (pour ne pas dire ivre) demanda un arc & des fleches à un de ses pages. Ce prince était à la vérité l'archer le plus mal-adroit de son royaume. Quand il tirait au blanc , la place où l'on était le plus en sûreté était le but où il visait ; mais le bel oiseau , en volant aussi rapidement que la fleche , se présenta lui-même au coup , & tomba tout sanglant entre les bras de Formosante. L'Egyptien , en riant d'un sot rire , se retira dans son quartier. La princesse perça le ciel de ses cris , fondit en larmes , se meurtrit les joues & la poitrine. L'oiseau , mourant , lui dit tout bas : Brûlez-moi , & ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie-heureuse , à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden , & de les exposer au soleil sur un petit bûcher de girofle & de canelle. Après avoir proféré ces paroles , il expira. Formosante resta long-tems évanouie , & ne revit le jour que pour éclater en sanglots. Son pere , partageant sa douleur ,

& faisant des imprécations contre le roi d'Égypte, ne douta pas que cette aventure n'anonçât un avenir sinistre. Il alla vîte consulter l'oracle de sa chapelle ; l'oracle répondit : *Mélange de tout ; mort vivant ; infidélité & constance ; perte & gain ; calamités & bonheur.* Ni lui, ni son conseil n'y purent rien comprendre ; mais enfin il était satisfait d'avoir rempli ses devoirs de devotion.

Sa fille éplorée, pendant qu'il consultait l'oracle, fit rendre à l'oiseau les honneurs funèbres qu'il avait ordonnés, & résolut de le porter en Arabie au péril de ses jours. Il fut brûlé dans du lin incombustible, avec l'oranger sur lequel il avait couché : elle en recueillit la cendre dans un petit vase d'or, tout entouré d'escarboucles & des diadèmes qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeste, brûler tout en vie le détestable roi d'Égypte ! C'était là tout son desir. Elle fit tuer, dans son dépit, ses deux crocodiles, ses deux hippopotames, ses deux zèbres, ses deux rats, & fit jeter ses deux momies dans l'Euphrate ; si elle avait tenu son bœuf Apis, elle ne l'aurait pas épargné.

Le roi d'Égypte, outré de cet affront, partit sur le champ pour faire avancer ses trois-cent mille hommes. Le roi des Indes voyant partir son allié s'en retourna le même jour, dans le ferme dessein de joindre ses trois-cent mille Indiens à l'armée Égyptienne. Le roi de Scythie délogea dans la nuit avec la princesse Aldée, bien résolu de venir

N ij

combattre pour elle à la tête de trois-cent mille Scythes, & de lui rendre l'héritage de Babylone qui lui était dû, puisqu'elle descendait de la branche aînée.

De son côté, la belle Formosante se mit en route à trois heures du matin avec sa caravane de pèlerins, se flatant bien qu'elle pourrait aller en Arabie exécuter les dernières volontés de son oiseau, & que la justice des dieux immortels lui rendrait son cher Amazan, sans qu'elle ne pouvait plus vivre.

Ainsi, à son réveil, le roi de Babylone ne trouva plus personne : Comme les grandes fêtes se terminent, disait-il, & comme elles laissent un vuide étonnant dans l'ame quand le fracas est passé ! mais il fut transporté d'une colere vraiment royale, lorsqu'il aprit qu'on avait enlevé la princesse Aldée. Il donna ordre qu'on éveillât tous ses ministres, & qu'on assemblât le conseil. En attendant qu'ils vinssent, il ne manqua pas de consulter son oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces paroles, si célèbres depuis dans tout l'univers : *Quand on ne marie pas les filles, elles se marient elles-mêmes.*

Aussi-tôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cent mille hommes contre le roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, & elle fut produite par les plaisirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée sur la terre. L'Asie allait être désolée par quatre armées de trois cent mille combatans chacune. On sent bien que la guerre de Troie, qui étonna le monde quelques siècles

après , n'était qu'un jeu d'enfans en comparaison ; mais aussi on doit considérer que dans la querelle des Troïens il ne s'agissait que d'une vieille femme fort libertine qui s'était fait enlever deux fois , au lieu qu'ici il s'agissait de deux filles & d'un oiseau.

Le roi des Indes allait attendre son armée sur le grand & magnifique chemin qui conduisait alors en droiture de Babylone à Cachemire. Le roi des Scythes courait avec Aldée par la belle route qui menait au mont Immaüs. Tous ces chemins ont disparu dans la suite par le mauvais gouvernement. Le roi d'Egypte avait marché à l'Occident , & côtoyait la petite mer Méditerranée , que les ignorans Hébreux ont depuis nommé la *grande Mer*.

A l'égard de la belle Formosante , elle suivait le chemin de Bassora , planté de hauts palmiers qui fournissaient un ombrage éternel , & des fruits dans toutes les saisons. Le temple où elle allait en pèlerinage était dans Bassora même. Le saint à qui ce temple avait été dédié était à peu près dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lampsaque. Non-seulement il procurait des maris aux filles , mais il tenait lieu souvent de mari. C'était le saint le plus fêté de toute l'Asie.

Formosante ne se souciait point du tout du saint de Bassora ; elle n'invoquait que son cher berger Gan-garide , son bel Amazan. Elle comptait s'embarquer à Bassora & entrer dans l'Arabie heureuse pour faire ce que l'oiseau mort avait ordonné.

N. iiij

A la troisième couchée , à peine était-elle entrée dans une hôtellerie où ses fouriers avaient tout préparé pour elle , qu'elle aprit que le roi d'Egypte y entrait aussi. Instruit de la marche de la princesse par ses espions , il avait , sur le champ , changé de route , suivi d'une nombreuse escorte. Il arive ; il fait placer des sentinelles à toutes les portes ; il monte dans la chambre de la belle Formosante , & lui dit : Mademoiselle , c'est vous précisément que je cherchais ; vous avez fait très-peu de cas de moi lorsque j'étais à Babylone ; il est juste de punir les dédaigneuses & les capricieuses : vous aurez , s'il vous plait , la bonté de souper avec moi ce soir ; vous n'aurez point d'autre lit que le mien , & je me conduirai avec vous selon que j'en ferai content.

Formosante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte ; elle savait que le bon esprit consiste à se conformer à sa situation ; elle prit le parti de se délivrer du roi d'Egypte par une innocente adresse ; elle le regarda du coin de l'œil ; ce qui , plusieurs siècles après , s'est appelé *lorgner* ; & voici comme elle lui parla avec une modestie , une grace , une douceur , un embatas , & une foule de charmes qui auraient rendu fou le plus sage des hommes , & aveuglé le plus clairvoyant :

Je vous avoue , Monsieur , que je baissai toujours les yeux devant vous , quand vous fîtes l'honneur au roi mon père de venir chez lui. Je craignais mon cœur , je craignais ma simplicité trop naïve ; je trem-

blais que mon pere & vos rivaux ne s'aperçussent de la préférence que je vous donnais, & que vous méritiez si bien. Je puis, à présent, me livrer à mes sentimens. Je jure par le bœuf Apis, qui est, après vous, tout ce que je respecte le plus au monde, que vos propositions m'ont enchantée. J'ai déjà souppé avec vous chez le roi mon pere, j'y souperai bien encor ici sans qu'il soit de la partie; tout ce que je vous demande, c'est que votre grand-aumônier boive avec nous; il m'a paru à Babylone un très-bon convive; j'ai d'excellent vin de Schiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de votre seconde proposition, elle est très-engageante; mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler; qu'il vous fusse de savoir que je vous regarde comme le plus grand des rois, & le plus aimable des hommes.

Ce discours fit tourner la tête au roi d'Egypte: il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encor une grace à vous demander, lui dit la princesse, c'est de permettre que mon apothicaire vienne me parler; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains soins, comme vapeurs de tête, batemens de cœur, coliques, étouffemens auxquels il faut mettre un certain ordre dans certaines circonstances; en un mot, j'ai un besoin pressant de mon apothicaire, & j'espere que vous ne me refuserez pas cette légère marque d'amour.

Mademoiselle, lui répondit le roi d'Egypte, quoi-

N iv

qu'un apothicaire ait des vues précisément opposées aux miennes, & que les objets de son art soient le contraire de ceux du mien, je fais trop bien vivre pour vous refuser une demande si juste ; je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le souper ; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage ; vous devez aussi avoir besoin d'une femme de chambre, vous pouvez faire venir celle qui vous agréera davantage ; j'attendrai ensuite vos ordres & votre commodité. Il se retira ; l'apothicaire & la femme de chambre, nommée Irla, arrivèrent. La princesse avait en elle une entière confiance ; elle lui ordonna de faire apporter six bouteilles de vin de Schiras pour le souper, & d'en faire boire de pareil à toutes les sentinelles qui tenaient ses officiers aux arêts, puis elle recommanda à l'apothicaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de sa pharmacie qui faisaient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le roi revint avec le grand-aumônier au bout d'une demi-heure. Le souper fut très-gai ; le roi & le prêtre vidèrent les six bouteilles, & avouèrent qu'il n'y avait pas de si bon vin en Egypte ; la femme de chambre eut soin d'en faire boire aux domestiques qui avaient servi. Pour la princesse, elle eut grande attention de n'en point boire, disant que son médecin l'avait mise au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'aumônier du roi d'Egypte avait la plus belle

barbe que pût porter un homme de sa sorte. Formosanche la coupa très-adroitement , puis l'ayant fait coudre à un petit ruban , elle l'attacha à son menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre & de toutes les marques de sa dignité , habilla sa femme de chambre en sacristain de la déesse Isis ; enfin , s'étant munie de son urne & de ses pierreries , elle sortit de l'hôtellerie à travers les sentinelles qui dormaient comme leur maître. La suivante avait eu soin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La princesse ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de sa suite , ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formosanche & Irla passèrent à travers des haies de soldats , qui prenant la princesse pour le grand-prêtre , l'appelaient *mon révérendissime père en dieu* , & lui demandaient sa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Bassora , avant que le roi fût éveillé. Elles quittèrent alors leur déguisement , qui eût pu donner des soupçons. Elles frétèrent au plus vite un vaisseau qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuse. C'est cet Eden dont les jardins furent si renommés , qu'on en fit depuis la demeure des justes ; ils furent le modèle des champs Elysées , des jardins des Hespérides , & de ceux des Isles fortunées ; car dans ces climats chauds les hommes n'imaginèrent point de plus grande béatitude que les ombrages & le murmure des eaux. Vivre éternel-

lement dans les cieux avec l'Être suprême , ou aller se promener dans le jardin , dans le paradis , furent la même chose pour les hommes qui parlent toujours sans s'entendre , & qui n'ont pu guère avoir encor d'idées nettes , ni d'expressions justes.

Dès que la princesse se vit dans cette terre , son premier soin fut de rendre à son cher oiseau les honneurs funèbres qu'il avait exigés d'elle. Ses belles mains dressèrent un petit bûcher de girofle & de canelle. Quelle fut sa surprise lorsqu'ayant répandu les cendres de l'oiseau sur ce bûcher , elle le vit s'enflamer de lui-même ! Tout fut bientôt consumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf , d'où elle vit sortir son oiseau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la princesse eût éprouvés dans toute sa vie ; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher ; elle le desirait , mais elle ne l'espérait pas.

Je vois bien , dit-elle à l'oiseau , que vous êtes le *Phénix* dont on m'avait tant parlé. Je suis prête à mourir d'étonnement & de joie. Je ne croyais point à la résurrection , mais mon bonheur m'en a convaincue. La résurrection , Madame , lui dit le phénix , est la chose du monde la plus simple. Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une. Tout est résurrection dans ce monde ; les chenilles ressuscitent en papillons , un noyau mis en terre ressuscite en arbre. Tous les animaux ensevelis dans la terre ressuscitent en herbes , en plantes , & nourrissent

d'autres animaux, dont ils font bientôt une partie de la substance : toutes les particules qui composaient les corps sont changées en différens êtres. Il est vrai que je suis le seul à qui le puissant Orofinade ait fait la grace de ressusciter dans sa propre nature.

Formosanthé qui, depuis le jour qu'elle vit Amazan & le phénix pour la première fois, avait passé toutes ses heures à s'étonner, lui dit : Je conçois bien que le grand Être ait pu former de vos cendres un phénix à peu près semblable à vous ; mais que vous soyiez précisément la même personne, que vous ayiez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'est devenue votre ame pendant que je vous portais dans ma poche après votre mort ?

Eh, mon Dieu ! Madame, n'est-il pas aussi facile au grand Orofinade de continuer son action sur une petite étincelle de moi-même que de commencer cette action ? Il m'avoit accordé auparavant le sentiment, la mémoire & la pensée ; il me les accorde encor ; qu'il ait attaché cette faveur à un atome du feu élémentaire caché dans moi, ou à l'assemblage de mes organes, cela ne fait rien au fonds : les phénix & les hommes ignoreront toujours comment la chose se passe ; mais la plus grande grace que l'Être suprême m'ait accordée est de me faire renaître par vous. Que ne puis-je passer les vingt-huit mille ans que j'ai encor à vivre jusqu'à ma prochaine résurrection, entre vous & mon cher Amazan !

Mon phénix , lui repartit la princesse , songez que les premières paroles que vous me dites à Babylone , & que je n'oublierai jamais , me flatèrent de l'espérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre ; il faut absolument que nous allions ensemble chez les Gangarides , & que je le ramène à Babylone. C'est bien mon dessein , dit le phénix ; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver Amazan par le plus court chemin , c'est-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuse deux grifons , mes amis intimes , qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici ; je vais leur écrire par la poste aux pigeons ; ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le tems de vous faire travailler un petit canapé commode , avec des tiroirs où l'on mettra vos provisions de bouche. Vous serez très à votre aise dans cette voiture avec votre demoiselle. Les deux grifons sont les plus vigoureux de leur espèce ; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ses grifes ; mais , encor une fois , les momens sont chers. Il alla sur le champ avec Formosante commander le canapé à un tapissier de sa connaissance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la reine , des biscuits meilleurs que ceux de Babylone , des poncires , des ananas , des cocos , des pistaches , & du vin d'Eden qui l'emporte sur le vin de Schiras autant que celui de Schiras est au dessus de celui de Surenne.

Le canapé était aussi léger que commode & so-



lide. Les deux grifons arivèrent dans Eden à point nommé. Formofanthe & Irla fe placèrent dans la voiture. Les deux grifons l'enlèverent comme une plume. Le phénix tantôt volait auprès , tantôt fe perchait fur le dossier. Les deux grifons cinglèrent vers le Gange avec la rapidité d'une fleche qui fend les airs. On ne fe reposait que la nuit , pendant quelques momens , pour manger & pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On ariva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la princesse palpitait d'efpérance , d'amour & de joie. Le phénix fit arêter la voiture devant la maifon d'Amazan ; il demanda à lui parler , mais il y avait trois heures qu'il en était parti , fans qu'on fut où il était allé.

Il n'y a point de terme dans la langue même des Gangarides qui puiffe exprimer le défefpoir dont Formofanthe fut acablée. Hélas ! voilà ce que j'avais craint , dit le phénix ; les trois heures que vous avez paffées dans votre hôtellerie fur le chemin de Baf-fora avec ce malheureux roi d'Egypte , vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie ; j'ai bien peur que nous n'ayions perdu Amazan fans retour.

Alors il demanda aux domeftiques fi l'on pouvait faluer madame fa mere : ils répondirent que fon mari était mort l'avant-veille , & qu'elle ne voyait perfonne. Le phénix , qui avait du crédit dans la maifon , ne laiffa pas de faire entrer la princesse de Ba-

bylone dans un falon dont les murs étaient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire : les sous-bergers & sous-bergeres en longues robes blanches, ceintes de garnitures aurore, lui servirent, dans cent corbeilles de simple porcelaine, cent mets délicieux ; parmi lesquels on ne voyait aucun cadavre déguisé : c'était du riz, du fagou, de la femoule, du vermicelle, des macaroni, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crème, des pâtisseries de toute espèce, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idées dans les autres climats : c'était une profusion de liqueurs rafraîchissantes supérieures aux meilleurs vins.

Pendant que la princesse mangeait couchée sur un lit de rose, quatre pavons, ou paons, ou pans, heureusement muets, l'éventaient de leurs brillantes ailes ; deux cent oiseaux, cent bergers & cent bergeres lui donnèrent un concert à deux chœurs ; les rossignols, les serins, les fauvettes, les pinçons chantaient le dessus avec les bergeres ; les bergers faisaient la haute-contre & la basse ; c'était en tout la belle & simple nature. La princesse avoua que s'il y avait plus de magnificence à Babylone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides ; mais pendant qu'on lui donnait cette musique si consolante & si voluptueuse, elle versait des larmes, elle disait à la jeune Irla, sa compagne : Ces bergers & ces bergeres, ces rossignols & ces serins font l'amour, & moi je suis privée du héros Gangaride,

digne objet de mes très-tendres & très-impatiens desirs.

Pendant qu'elle faisoit ainsi collation, qu'elle admirait & qu'elle pleurait, le phénix disoit à la mere d'Amazan : Madame, vous ne pouvez vous dispenser de voir la princesse de Babylone ; vous savez.... Je fais tout, dit-elle, jusqu'à son aventure dans l'hôtellerie sur le chemin de Bassora ; un merle m'a tout conté ce matin ; & ce cruel merle est cause que mon fils, au désespoir, est devenu fou, & a quitté la maison paternelle. Vous ne savez donc pas, reprit le phénix, que la princesse m'a ressuscité ? Non, mon cher enfant, je savais par le merle que vous étiez mort, & j'en étais inconsolable. J'étais si affligée de cette perte, de la mort de mon mari & du départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte ; mais puisque la princesse de Babylone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vite ; j'ai des choses de la dernière conséquence à lui dire, & je veux que vous y soyez présent. Elle alla aussi-tôt dans un autre salon au devant de la princesse. Elle ne marchait pas facilement ; c'était une dame d'environ trois cent années, mais elle avait encor de beaux restes, & on voyait bien que vers les deux cent-trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut Formosante avec une noble respectueuse mêlée d'un air d'intérêt & de douleur qui fit sur la princesse une vive impression.

Formosante lui fit d'abord ses tristes complimens

sur la mort de son mari. Hélas ! dit la veuve, vous devez vous intéresser à sa perte plus que vous ne pensez. J'en suis touchée sans doute, dit Formosante, il était le père de... A ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui, & à travers bien des dangers. J'ai quitté, pour lui, mon père & la plus brillante cour de l'univers. J'ai été enlevée par un roi d'Égypte que je déteste. Échappée à ce ravisseur, j'ai traversé les airs pour venir voir ce que j'aime ; j'arrive, & il me fuit ! Les pleurs & les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

La mère lui dit alors, Madame, lorsque le roi d'Égypte vous enlevait, lorsque vous soupiez avec lui dans un cabaret sur le chemin de Baffora, lorsque vos belles mains lui versaient du vin de Schiras, vous souvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la chambre ? Vraiment oui, vous m'en rappelez la mémoire ; je n'y avais pas fait d'attention ; mais, en recueillant mes idées, je me souviens très-bien qu'au moment que le roi d'Égypte se leva de table pour me donner un baiser, le merle s'envola par la fenêtre en jetant un grand cri, & ne reparut plus.

Hélas ! Madame, reprit la mère d'Amazan, voilà ce qui fait précisément le sujet de nos malheurs : mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de votre santé & de tout ce qui se passait à Babylone ; il comptait revenir bientôt se mettre à vos pieds & vous consacrer sa vie. Vous ne savez pas
à



Car. Monnet. del.

J. B. C. Chatelet. Sculp.

à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides sont amoureux & fidèles ; mais mon fils est le plus passionné & le plus constant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret ; vous buviez très-gaie-ment avec le roi d'Égypte & un vilain prêtre ; il vous vit enfin donner un tendre baiser à ce monarque qui avait tué le phénix , & pour qui mon fils conserve une honte invincible. Le merle , à cette vue , fut saisi d'une juste indignation ; il s'en-voila en maudissant vos funestes amours ; il est revenu aujourd'hui , il a tout conté ; mais dans quels momens , juste ciel ! dans le tems où mon fils pleurait avec moi la mort de son pere & celle du phénix , dans le tems qu'il aprenait de moi qu'il est votre cousin issu de germain !

O ciel ! mon cousin ! Madame , est-il possible ? par quelle aventure ? comment ? quoi ! je serais heureuse à ce point ! & je serais en même tems assez infortunée pour l'avoir offensé !

Mon fils est votre cousin , vous dis-je , reprit la mere , & je vais bientôt vous en donner la preuve ; mais en devenant ma parente , vous m'arachez mon fils ; il ne pourra survivre à la douleur que lui a causée votre baiser donné au roi d'Égypte.

Ah ! ma tante , s'écria la belle Formosante , je jure par lui & par le puissant Orosmade , que ce baiser funeste , loin d'être criminel , était la plus forte preuve d'amour que je puisse donner à votre fils. Je défobéissais à mon pere pour lui. J'allais pour lui de

l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échapper qu'en le trompant. J'en ateste les cendres & l'ame du phénix qui étaient alors dans ma poche ; il peut me rendre justice. Mais comment votre fils, né sur les bords du Gange, peut-il être mon cousin ? moi dont la famille règne sur les bords de l'Euphrate depuis tant de siècles ?

Vous savez, lui dit la vénérable Gangaride, que votre grand-oncle Aldée était roi de Babylone, & qu'il fut détrôné par le pere de Bélus ? ... Oui, Madame. ... Vous savez que son fils Aldée avait eu de son mariage la princesse Aldée élevée dans votre cour. C'est ce prince qui, étant persécuté par votre pere, vint se réfugier dans notre heureuse contrée sous un autre nom ; c'est lui qui m'épousa ; j'en ai eu le jeune prince Aldée-Amazan, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babylone sur la réputation de votre beauté : depuis ce tems-là, il vous idolâtre ; & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la princesse tous les titres de la maison des Aldées ; à peine Formosante daigna-t-elle les regarder. Ah ! Madame, s'écria-t-elle ; examine-t-on ce qu'on desire ? mon cœur vous en croit assez ; mais où est Aldée-Amazan ? où est mon parent, mon amant, mon roi ? où est ma vie ? quel chemin a-t-il pris ? J'irais le

chercher dans tous les globes que l'Éternel a formés ; & dont il est le plus bel ornement ; j'irais dans l'étoile Canope , dans Sheath , dans Aldebaran ; j'irais le convaincre de mon amour & de mon innocence.

Le phénix justifia la princesse du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiser au roi d'Égypte ; mais il falait détromper Amazan , & le ramener. Il envoie des oiseaux sur tous les chemins , il met en campagne les licornes ; on lui rapporte enfin qu'Amazan a pris la route de la Chine. Eh bien , allons à la Chine , s'écria la princesse , le voyage n'est pas long ; j'espère bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots , que de larmes de tendresse versèrent la mere Ganaride & la princesse de Babylone ! que d'embrassemens ! que d'effusions de cœur !

Le phénix commanda sur le champ un carosse à six licornes. La mere fournit deux cent cavaliers , & fit présent à la princesse sa nièce de quelques milliers des plus beaux diamans du pays. Le phénix , affligé du mal que l'indiscrétion du merle avait causé , fit ordonner à tous les merles de vuidier le pays ; & c'est depuis ce tems qu'il ne s'en trouve plus sur les bords du Gange.

Les licornes , en moins de huit jours , amènent Formosante , Irla & le phénix à Cambalu , capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babylone , & d'une espèce de magnificence toute

O ij

différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amusé Formofanthe, si elle avait pu être occupée d'autre chose que d'Amazan.

Dès que l'empereur de la Chine eut appris que la princesse de Babylone était à une des portes de la ville, il lui dépêcha quatre mille mandarins en robes de cérémonie; tous se prosternèrent devant elle, & lui présentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or sur une feuille de soie pourpre. Formofanthe leur dit que si elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre sur le champ à chaque mandarin, mais que n'en ayant qu'une, elle les priait de trouver bon qu'elle s'en servît pour les remercier tous en général. Ils la conduisirent respectueusement chez l'empereur.

C'était le monarque de la terre le plus juste, le plus poli & le plus sage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ses mains impériales pour rendre l'agriculture respectable à son peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu; les loix, partout ailleurs, étaient honteusement bornées à punir les crimes. Cet empereur venait de chasser de ses états une troupe de bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident dans l'espoir insensé de forcer toute la Chine à penser comme eux, & qui, sous prétexte d'annoncer des vérités, avaient acquis déjà des richesses & des honneurs. Il leur avait dit en les chassant ces propres paroles, enrégistrées dans les annales de l'empire :

» Vous pourriez faire ici autant de mal que vous
 » en avez fait ailleurs : vous êtes venus prêcher des
 » dogmes d'intolérance chez la nation la plus tolé-
 » rante de la terre. Je vous renvoie pour n'être ja-
 » mais forcé de vous punir. Vous serez reconduits
 » honorablement sur mes frontières ; on vous four-
 » nira tout pour retourner aux bornes de l'hémif-
 » phère dont vous êtes partis. Allez en paix, si vous
 » pouvez être en paix, & ne revenez plus «.

La princesse de Babylone aprit avec joie ce juge-
 ment & ce discours ; elle en était plus sûre d'être
 bien reçue à la cour, puisqu'elle était très-éloignée
 d'avoir des dogmes intolérans. L'empereur de la
 Chine, en dînant avec elle tête à tête, eut la poli-
 tesse de bannir toute étiquette gênante ; elle lui pré-
 senta le phénix, qui fut très-caressé de l'empereur,
 & qui se percha sur son fauteuil. Formosante, sur
 la fin du repas, lui confia ingénument le sujet de son
 voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu
 le bel Amazan, dont elle lui conta l'aventure, sans
 lui rien cacher de la fatale passion dont son cœur
 était enflamé pour ce jeune héros... A qui en parlez-
 vous ? lui dit l'empereur de la Chine ; il m'a fait le
 plaisir de venir dans ma cour ; il m'a enchanté, cet
 aimable Amazan ; il est vrai qu'il est profondément
 affligé ; mais ses graces n'en sont que plus touchan-
 tes ; aucun de mes favoris n'a plus d'esprit que lui ;
 nul mandarin de robe n'a de plus vastes connoissan-
 ces ; nul mandarin d'épée n'a l'air plus martial &

O iij

plus héroïque ; son extrême jeunesse donne un nouveau prix à tous ses talens : si j'étais assez malheureux , assez abandonné du Tien & du Chang-ti pour vouloir être conquérant , je prierais Amazan de se mettre à la tête de mes armées , & je serais sûr de triompher de l'univers entier. C'est bien dommage que son chagrin lui dérange quelquefois l'esprit.

Ah ! Monsieur , lui dit Formosante avec un air enflamé , & un ton de douleur , de saisissement & de reproche , pourquoi ne m'avez-vous pas fait dîner avec lui ? Vous me faites mourir , envoyez-le prier tout-à-l'heure. Madame , il est parti ce matin , & il n'a point dit dans quelle contrée il portait ses pas. Formosante se tourna vers le phénix : Eh bien , dit-elle , Phénix , avez-vous jamais vu une fille plus malheureuse que moi ? Mais , Monsieur , continua-t-elle , comment , pourquoi , a-t-il pu quitter si brusquement une cour aussi polie que la vôtre , dans laquelle il me semble qu'on voudrait passer sa vie ?

Voici , Madame , ce qui est arrivé : une princesse du sang , des plus aimables , s'est éprise de passion pour lui , & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi ; il est parti au point du jour , & il a laissé ce billet qui a coûté bien des larmes à ma parente :

» Belle princesse du sang de la Chine , vous mé-
 » ritez un cœur qui n'ait jamais été qu'à vous ; j'ai
 » juré aux dieux immortels de n'aimer jamais que
 » Formosante , princesse de Babylone , & de lui
 » apprendre comment on peut dompter ses desirs dans

» ses voyages ; elle a eu le malheur de fucomber
 » avec un indigne roi d'Egypte : je suis le plus mal-
 » heureux des hommes ; j'ai perdu mon pere & le
 » phénix , & l'espérance d'être aimé de Formosan-
 » the ; j'ai quité ma mère affligée , ma patrie , ne
 » pouvant vivre un moment dans les lieux où j'ai
 » appris que Formosante en aimait un autre que
 » moi ; j'ai juré de parcourir la terre & d'être fidèle.
 » Vous me mépriseriez , & les dieux me puniraient
 » si je violais mon ferment : prenez un amant , Ma-
 » dame , & foyez auffi fidèle que moi « .

Ah ! laissez - moi cette étonante lettre , dit la belle Formosante , elle fera ma consolation ; je suis heureuse dans mon infortune. Amazan m'aime ; Amazan renonce , pour moi , à la possession des princesses de la Chine ; il n'y a que lui sur la terre capable de remporter une telle victoire ; il me donne un grand exemple ; le phénix fait que je n'en avais pas besoin ; il est bien cruel d'être privé de son amant pour le plus innocent des baisers donné par pure fidélité ; mais enfin , où est-il allé ? quel chemin a-t-il pris ? daignez me l'enseigner , & je pars.

L'empereur de la Chine lui répondit qu'il croyait , sur les rapports qu'on lui avait fait , que son amant avait suivi une route qui menait en Scythie. Aussi-tôt les licornes furent atelées , & la princesse , après les plus tendres complimens , prit congé de l'empereur avec le phénix , sa femme de chambre Irla , & toute sa suite.

O iv

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit plus que jamais combien les hommes & les gouvernemens différent, & diféreront toujours jusqu'au tems où quelque peuple plus éclairé que les autres communiquera la lumière de proche en proche, après mille siècles de ténèbres, & qu'il se trouvera dans des climats barbares des âmes héroïques qui auront la force & la persévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie; par conséquent, point d'arts agréables. On ne voyait que des vastes prairies & des nations entières sous des tentes & sur des chars. Cet aspect imprimait la terreur. Formosante demanda dans quelle tente ou dans quelle charète logeait le roi? On lui dit que depuis huit jours il s'étais mis en marche à la tête de trois cent mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du roi de Babylone dont il avait enlevé la nièce, la belle princesse Aldéc. Il a enlevé ma cousine! s'écria Formosante; je ne m'attendais pas à cette nouvelle aventure: quoi! ma cousine, qui était trop heureuse de me faire la cour, est devenue reine, & je ne suis pas encôr mariée! Elle se fit conduire incontinent aux tentes de la reine.

Leur réunion inespérée dans ces climats lointains, les choses singulières qu'elles avaient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées; elles se revirent avec transport; une douce illusion se mit à la place de la vraie tendresse; elles s'ens-

brasserent en pleurant , & il y eut même entre elles de la cordialité & de la franchise , attendu que l'entrevue ne se faisoit pas dans un palais.

Aldée reconnut le phénix & la confidente Irla ; elle donna des fourures de zibeline à sa cousine , qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux rois entreprenaient ; on déplora la condition des hommes que des monarques envoient par fantaisie s'égorger pour des différends que deux honnêtes-gens pourraient concilier en une heure ; mais sur-tout on s'entretint du bel étranger vainqueur des lions , donneur des plus gros diamans de l'univers , faiseur de madrigaux , possesseur du phénix , devenu le plus malheureux des hommes , sur le rapport d'un merle. C'est mon cher frere , disoit Aldée ; c'est mon amant , s'écrioit Formosante ; vous l'avez vu , sans doute , il est peut-être encor ici ; car , ma cousine , il fait qu'il est votre frere ; il ne vous aura pas quittée brusquement comme il a quitté le roi de la Chine.

Si je l'ai vu , grands dieux ! reprit Aldée , il a passé quatre jours entiers avec moi. Ah ! ma cousine , que mon frere est à plaindre ! un faux rapport l'a rendu absolument fou ; il court le monde sans savoir où il va. Figurez-vous qu'il a poussé la démence jusqu'à refuser les faveurs de la plus belle Scythe de toute la Scythie. Il partit hier , après lui avoir écrit une lettre dont elle a été désespérée. Pour lui , il est allé chez les Cimmériens. Dieu soit loué , s'écria Formosante , encor un refus en ma faveur ! mon bon-

heur a passé mon espoir , comme mon malheur a sur-
passé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette
lettre charmante , que je parte , que je le fuive , les
mains pleines de ses sacrifices. Adieu , ma cousine ;
Amazan est chez les Cimmériens , j'y vole.

Aldée trouva que la princesse sa cousine était en-
cor plus folle que son frere Amazan ; mais , comme
elle avait senti elle-même les atteintes de cette épi-
démie , comme elle avait quitté les délices & la magni-
ficence de Babylone pour le roi des Scythes , com-
me les femmes s'intéressent toujours aux folies dont
l'amour est cause , elle s'attendrit véritablement pour
Formosante , lui souhaita un heureux voyage , &
lui promit de servir sa passion , si jamais elle était
assez heureuse pour revoir son frere.

Bientôt la princesse de Babylone & le phénix ari-
vèrent dans l'empire des Cimmériens , bien moins
peuplé à la vérité que la Chine , mais une fois plus
étendu , autrefois semblable à la Scythie , & devenu
depuis quelque tems aussi florissant que les royaumes
qui se vantent d'instruire les autres états.

Après quelques jours de marche , on entra dans
une très-grande ville , que l'impératrice régnante fai-
fait embellir ; mais elle n'y était pas , elle voyageait
alors des frontières de l'Europe à celles de l'Asie pour
connaître ses états par ses yeux , pour juger des maux
& porter les remèdes , pour accroître les avantages ,
pour semer l'instruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale , instruit de l'arrivée de la Babylonienne & du phénix , s'empressa de rendre ses hommages à la princesse & de lui faire les honneurs du pays ; bien sûr que sa maîtresse , qui était la plus polie & la plus magnifique des reines , lui saurait gré d'avoir reçu une si grande dame avec les mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même.

On logea Formofanthe au palais , d'où l'on écarta une foule importune de peuple ; on lui donna des fêtes ingénieuses. Le seigneur Cimmérien , qui était un grand naturaliste , s'entretint beaucoup avec le phénix dans les tems où la princesse était retirée dans son appartement. Le phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimmériens , & qu'il ne reconnaissait plus le pays. Comment de si prodigieux changemens , disait-il , ont-ils pu être opérés dans un tems si court ? Il n'y a pas trois cent ans que je vis ici la nature sauvage dans toute son horreur , j'y trouve aujourd'hui les arts , la splendeur , la gloire & la politesse. Un seul homme a commencé ce grand ouvrage , répondit le Cimmérien , une femme l'a perfectionné , une femme a été meilleure législatrice que l'Isis des Egyptiens & la Cérés des Grecs. La plupart des législateurs ont eu un génie étroit & despotique qui a resserré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné ; chacun a regardé son peuple comme étant seul sur la terre , ou comme devant être l'ennemi du reste de la terre. Ils ont formé des institu-

tions pour ce seul peuple, introduit des usages pour lui seul, établi une religion pour lui seul. C'est ainsi que les Egyptiens, si fameux par des monceaux de pierres, se sont abrutis & déshonorés par leurs superstitions barbares. Ils croient les autres nations profanes, ils ne communiquent point avec elles; &, excepté la cour qui s'élève quelquefois au dessus des préjugés vulgaires, il n'y a pas un Egyptien qui voulût manger dans un plat dont un étranger se ferait servi. Leurs prêtres sont cruels & absurdes. Il vaudrait mieux n'avoir point de loix, & n'écouter que la Nature, (qui a gravé dans nos cœurs les caractères du juste & de l'injuste) que de soumettre la société à des loix si infociables.

Notre impératrice embrasse des projets entièrement opposés; elle considère son vaste état, sur lequel tous les méridiens viennent se joindre, comme devant correspondre à tous les peuples qui habitent sous ces différens méridiens. La première de ses loix a été la tolérance de toutes les religions, & la compassion pour toutes les erreurs. Son puissant génie a connu que si les cultes sont différens, la morale est par-tout la même; par ce principe, elle a lié sa nation à toutes les nations du monde, & les Cimmériens vont regarder le Scandinavien & le Chinois comme leurs freres. Elle a fait plus, elle a voulu que cette précieuse tolérance, le premier lien des hommes, s'établît chez ses voisins; ainsi elle a mérité le titre de mere de la patrie, & elle aura celui

de bienfaitrice du genre-humain si elle persevere.

Avant elle, des hommes, malheureusement puissans, envoyaient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues & arroser de leur sang les héritages de leurs peres ; on apelait ces assassins *des héros* ; leur brigandage était *de la gloire*. Notre souveraine a une autre gloire ; elle a fait marcher des armées pour apporter la paix, pour empêcher les hommes de se nuire, pour les forcer à se supporter les uns les autres ; & ses étendards ont été ceux de la concorde publique.

Le phénix, enchanté de tout ce que lui aprenait ce seigneur, lui dit : Monsieur, il y a vingt-sept mille neuf cent années & sept mois que je suis au monde, je n'ai encor rien vu de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de son ami Amazan ; le Cimmérien lui conta les mêmes choses qu'on avait dites à la princesse chez les Chinois & chez les Scythes. Amazan s'enfuyait de toutes les cours qu'il visitait, si-tôt qu'une dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de succomber. Le phénix instruisit bientôt Formosante de cette nouvelle marque de fidélité qu'Amazan lui donnait ; fidélité d'autant plus étonnante, qu'il ne pouvait pas soupçonner que sa princesse en fût jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des spectacles nouveaux frappèrent encor ses yeux : ici la royauté & la liberté subsistaient ensemble par un accord qui paraît impossible dans d'au-

tres états : les agriculteurs avaient part à la législation , aussi-bien que les grands du royaume ; & un jeune prince donnait les plus grandes espérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque chose de plus étrange ; le seul roi qui fut despotique de droit sur la terre par un contrat formel avec son peuple , était en même tems le plus jeune & le plus juste des rois.

Chez les Sarmates ; Amazan vit un philosophe sur le trône ; on pouvait l'appeler *le roi de l'anarchie* ; car il était le chef de cent mille petits rois , dont un seul pouvait d'un seul mot anéantir les résolutions de tous les autres. Eole n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui se combattent sans cesse , que ce monarque n'en avait à concilier les esprits ; c'était un pilote environné d'un éternel orage , & cependant le vaisseau ne se brisait pas , car le prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays si différens de sa patrie , Amazan refusait constamment toutes les bonnes fortunes qui se présentaient à lui , toujours désespéré du baiser que Formosante avait donné au roi d'Egypte , toujours affermi dans son inconcevable résolution de donner à Formosante l'exemple d'une fidélité unique & inébranlable.

La princesse de Babylone , avec le phénix , le suivait par-tout à la piste , & ne le manquait jamais que d'un jour ou deux , sans que l'un se lassât de courir ; & sans que l'autre perdît un moment à le suivre.

Ils traversèrent ainsi toute la Germanie ; ils admirèrent les progrès que la raison & la philosophie faisaient dans le Nord ; tous les princes y étaient instruits , tous autorisaient la liberté de penser ; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui eussent intérêt de les tromper , ou qui fussent trompés eux-mêmes ; on les avait élevés dans la connaissance de la morale universelle & dans le mépris des superstitions ; on avait banni de tous ces états un usage insensé qui énervait & dépeuplait plusieurs pays méridionaux ; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vastes cachots un nombre infini d'individus des deux sexes éternellement séparés l'un de l'autre , & de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication ensemble. Cet excès de dévotion , acrédité pendant des siècles , avait dévasté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les princes du Nord avaient à la fin compris que si l'on voulait avoir des haras , il ne falait pas séparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit aussi des erreurs non moins bizarres & non moins pernicieuses. Enfin , les hommes osaient être raisonnables dans ces vastes pays , tandis qu'ailleurs on croyait encor qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils sont imbéciles.

Amazan arriva chez les Bataves ; son cœur éprouva une douce satisfaction dans son chagrin d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gan-

garides ; la liberté , l'égalité , la propreté , l'abondance , la tolérance ; mais les dames du pays étaient fi froides , qu'aucune ne lui fit d'avances comme on lui en avait fait par-tout ailleurs ; il n'eut pas la peine de réfister. S'il avait voulu ataquier ces dames , il les aurait toutes subjuguées l'une après l'autre fans être aimé d'aucune ; mais il était bien éloigné de songer à faire des conquêtes.

Formofanthe fut fur le point de l'atraper chez cette nation infipide : il ne s'en falut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine ifle nommée Albion , qu'il s'était déterminé à s'embarquer , lui & fes licornes , fur un vaiffeau , qui , par un vent d'orient favorable , l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célèbre que Tyr & que l'ifle Atlantide.

La belle Formofanthe , qui l'avait fuivi aux bords de la Dwina , de la Viftule , de l'Elbe , du Wefer , arive enfin aux bouches du Rhin , qui portait alors fes eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que fon cher amant a vogué aux côtes d'Albion ; elle croit voir fon vaiffeau , elle pouffe des cris de joie dont toutes les dames Bataves furent furprifés , n'imaginant pas qu'un jeune homme pût caufér tant de joie ; & à l'égard du phénix , elles n'en firent pas grand cas , parce qu'elles jugerent que fes plumes ne pourraient probablement fe vendre auffi bien que celles des canards & des oifons de leurs

leurs marais. La princesse de Babylone lona ou nolifa deux vaisseaux pour la transporter avec tout son monde dans cette bienheureuse île qui allait posséder l'unique objet de tous ses desirs, l'ame de sa vie, le dieu de son cœur.

Un vent funeste d'occident s'éleva tout-à-coup ; dans le moment même où le fidèle & malheureux Amazan mettait pied à terre en Albion ; les vaisseaux de la princesse de Babylone ne purent démarer. Un sèrement de cœur, une douleur amère, une mélancolie profonde faifirent Formosante ; elle se mit au lit dans sa douleur, en attendant que le vent changeât ; mais il souffla huit jours entiers avec une violence désespérante. La princesse, pendant ce siecle de huit jours, se faifait lire par Irla des romans ; ce n'est pas que les Bataves en fussent faire ; mais comme ils étaient les facteurs de l'univers, ils vendaient l'esprit des autres nations ainsi que leurs denrées. La princesse fit acheter tous les contes que l'on avait écrits chez les Aufoniens & chez les Welches, & dont le débit était défendu sagement chez ces peuples pour enrichir les Bataves ; elle espérait qu'elle trouverait dans ces histoires quelque aventure qui ressemblerait à la sienne & qui charmerait sa douleur. Irla lisait, le phénix difait son avis, & la princesse ne trouvait rien dans *le Paysan parvenu*, rien dans *le Sopha*, rien dans *les quatre Facardins* qui eût le moindre raport à ses aventures ; elle intérompait à tous momens

Tome I.

P

la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

Cependant Amazan était déjà sur le chemin de la capitale d'Albion dans son carrosse à six licornes ; il rêvait à sa princesse ; il aperçut un équipage versé dans un fossé ; les domestiques s'étaient écartés pour aller chercher du secours ; le maître de l'équipage restait tranquillement dans sa voiture , ne témoignant pas la plus légère impatience & s'amusant à fumer ; car on fumait alors ; il se nommait mylord *What-herz* , ce qui signifie à peu près mylord *Qu'importe* , en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan se précipita pour lui rendre service ; il releva tout seul la voiture , tant sa force était supérieure à celle des autres hommes. Mylord *Qu'importe* se contenta de dire , voilà un homme bien vigoureux. Des rustres du voisinage étant acourus , se mirent en colère de ce qu'on les avait fait venir inutilement & s'en prirent à l'étranger ; ils le menacèrent en l'appelant chien d'étranger , & ils voulurent le battre.

Amazan en saisit un de chaque main , & les jeta à vingt pas ; les autres le respectèrent , le saluèrent , lui demandèrent pour boire : il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vu. Mylord *Qu'importe* lui dit : Je vous estime ; venez dîner avec moi dans ma maison de campagne qui n'est qu'à trois milles ; il monta dans la voiture d'Amazan , parce que la sienne était dérangée par la secousse.

Après un quart-d'heure de silence , il regarda un



moment Amazan , & lui dit : *How dye do* , à la lettre , *Comment faites-vous faire ?* & dans la langue du traducteur , *Comment vous portez-vous ?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue ; puis il ajouta : Vous avez-là six jolies licornes ; & il se remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ses licornes étaient à son service , qu'il venait avec elles du pays des Gangarides , & il en prit occasion de lui parler de la princesse de Babylone , & du fatal baiser qu'elle avait donné au roi d'Egypte ; à quoi l'autre ne repliqua rien du tout , se souciant très-peu qu'il y eût dans le monde un roi d'Egypte & une princesse de Babylone. Il fut encor un quart-d'heure sans parler , après quoi il redemanda à son compagnon comment il faisait faire , & si on mangeait du bon rost-beeff dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit , avec sa politesse ordinaire , qu'on ne mangeait point ses freres sur les bords du Gange. Il lui expliqua le système , qui fut , après tant de siècles , celui de Pythagore , de Porphyre , de Jamblique. Sur quoi mylord s'endormit , & ne fit qu'un somme jusqu'à ce qu'on fût arivé à sa maison.

Il avait une femme jeune & charmante , à qui la nature avait donné une ame aussi vive & aussi sensible que celle de son mari était indifférente. Plusieurs seigneurs Albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caractères de toutes les espèces ; car le pays n'ayant presque jamais été gouverné que par des étrangers , les familles venues

avec ces princes avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il se trouva dans la compagnie des gens très-aimables , d'autres d'un esprit supérieur , quelques-uns d'une science profonde.

La maîtresse de la maison n'avait rien de cet air emprunté & gauche , de cette raideur , de cette mauvaise honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion ; elle ne cachait point , par un maintien dédaigneux & par un silence affecté , la stérilité de ses idées , & l'embaras humiliant de n'avoir rien à dire : nulle femme n'était plus engageante. Elle reçut Amazan avec la politesse & les graces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger , & la comparaison soudaine qu'elle fit entre lui & son mari , la frappèrent d'abord sensiblement.

On servit. Elle fit asseoir Amazan à côté d'elle , & lui fit manger des poudings de toute espèce , ayant su de lui que les Gangarides ne se nourrissaient de rien qui eût reçu des dieux le don céleste de la vie. Sa beauté , sa force , les mœurs des Gangarides , les progrès des arts , la religion & le gouvernement furent le sujet d'une conversation aussi agréable qu'instructive , pendant le repas qui dura jusqu'à la nuit , & pendant lequel mylord Qu'importe but beaucoup & ne dit mot.

Après le dîner , pendant que mylady versait du thé , & qu'elle dévorait des yeux le jeune homme , il s'entretenait avec un membre du parlement ; car chacun

'fait que dès-lors il y avait un parlement , & qu'il s'apelaît *Wittenagemot* , ce qui signifie *l'assemblée des gens d'esprit*. Amazan s'informait de la constitution , des mœurs , des loix , des forces , des usages , des arts qui rendaient ce pays si recommandable ; & ce seigneur lui parlait en ces termes :

Nous avons long-tems marché tout nuds , quoique le climat ne soit pas chaud ; nous avons été long-tems traités en esclaves par des gens venus de l'antique terre de Saturne arrosée des eaux du Tibre ; mais nous nous sommes faits nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avons effuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos rois poussa la bassesse jusqu'à se déclarer sujet d'un prêtre qui demeurait aussi sur les bords du Tibre , & qu'on apelaît *le Vieux des sept montagnes* ; tant la destinée de ces sept montagnes a été long-tems de dominer sur une grande partie de l'Europe , habitée alors par des brutes !

Après ces tems d'avilissement sont venus des siècles de férocité & d'anarchie. Notre terre , plus orageuse que les mers qui l'environnent , a été sacagée & ensanglantée par nos discordes ; plusieurs têtes couronnées ont péri par le dernier supplice ; plus de cent princes du sang des rois ont fini leurs jours sur l'échafaud. On a arraché le cœur à tous leurs adhérens , & on leur en a batu les joues. C'était au boureau qu'il appartenait d'écrire l'histoire de notre île , puisqu'il était lui qui avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas long-tems que , pour comble d'honneur , quelques personnes portant un manteau noir , & d'autres qui mettaient une chemise blanche par dessus leur jaquette , ayant été mordus par des chiens enragés , communiquèrent la rage à la nation entière. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés , ou boureaux ou suppliciés , ou déprédateurs ou esclaves au nom du ciel , & en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abîme épouvantable , de ce chaos de dissensions , d'atrocités , d'ignorance & de fanatisme , il est enfin résulté le plus parfait gouvernement , peut-être , qui soit aujourd'hui dans le monde ! Un roi honoré & riche , tout-puissant pour faire le bien , impuissant pour faire le mal , est à la tête d'une nation libre , guerrière , commerçante & éclairée. Les grands d'un côté , & les représentans des villes de l'autre , partagent la législation avec le monarque.

On avait vu , par une fatalité singulière , le désordre , les guerres civiles , l'anarchie & la pauvreté désoler le pays , quand les rois affectaient le pouvoir arbitraire. La tranquillité , la richesse , la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas absolus. Tout était subverti quand on disputait sur des choses inintelligibles : tout a été dans l'ordre quand on les a méprisées. Nos flotes victorieuses portent notre gloire sur toutes les mers , & les loix mettent en sûreté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbi-

trairement : jamais on ne rend un arêt qui ne soit motivé. Nous punirions comme des assassins des juges qui oseraient envoyer à la mort un citoyen, sans manifester les témoignages qui l'accusent & la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui se combattent avec la plume & avec des intrigues ; mais aussi ils se réunissent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un sur l'autre ; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des loix ; ils se haïssent , mais ils aiment l'état ; ce sont des amans jaloux qui servent à l'envi la même maîtresse.

Du même fonds d'esprit qui nous a fait connaître & soutenir les droits de la nature humaine , nous avons porté les sciences au plus haut point où elles puissent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens , qui passent pour de si grands mécaniciens ; vos Indiens , qu'on croit de si grands philosophes ; vos Babyloniens , qui se vantent d'avoir observé les astres pendant quatre cent trente mille années ; les Grecs , qui ont écrit tant de phrases & si peu de choses , ne savent précisément rien en comparaison de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de secrets à la nature dans l'espace de cent années , que le genre humain n'en avait découvert dans la multitude des siècles.

P iv

Voilà au vrai l'état où nous sommes. Je ne vous ai caché ni le bien, ni le mal, ni nos oprobres, ni notre gloire, & je n'ai rien exagéré.

Amazan, à ce discours, se sentit pénétré du desir de s'instruire dans ces sciences sublimes dont on lui parlait; & si sa passion pour la princesse de Babylone, son respect filial pour sa mere, qu'il avait quittée, & l'amour de sa patrie n'eussent fortement parlé à son cœur déchiré, il aurait voulu passer sa vie dans l'île d'Albion. Mais ce malheureux baiser, donné par sa princesse au roi d'Egypte, ne lui laissa pas assez de liberté dans l'esprit pour étudier les hautes sciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'étant imposé la loi de courir le monde, & de m'éviter moi-même, je serais curieux de voir cette antique terre de Saturne, ce peuple du Tibre & des sept-montagnes à qui vous avez obéi autrefois; il faut sans doute que ce soit le premier peuple de la terre. Je vous conseille de faire ce voyage, lui répondit l'Albionien, pour peu que vous aimiez la musique & la peinture. Nous allons très-souvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les sept-montagnes; mais vous serez bien étonné en voyant les descendans de nos vainqueurs.

Cette conversation fut longue. Quoique le bel Amazan eût la cervelle un peu ataquée, il parlait avec tant d'agréments, sa voix était si touchante, son maintien si noble & si doux, que la maîtresse de la maison ne put s'empêcher de l'entretenir à son

tour tête à tête. Elle lui ferra tendrement la main en lui parlant, & en le regardant avec des yeux humides & étincelans qui portaient les desirs dans tous les ressorts de la vie. Elle le retint à souper & à coucher. Chaque instant, chaque parole, chaque regard enflamèrent sa passion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vînt lui faire la cour dans son lit, tandis que mylord Qu'importe dormirait dans le sien. Amazan eut encor le courage de résister; tant un grain de folie produit d'éfets miraculeux dans une ame forte & profondément blessée!

Amazan, selon sa coûtume, fit à la dame une réponse respectueuse, par laquelle il lui représentait la fainteté de son serment & l'obligation étroite où il était d'apprendre à la princesse de Babylone à dompter ses passions; après quoi il fit ateler ses licornes, & repartit pour la Baravie, laissant toute la compagnie émerveillée de lui, & la dame du logis désespérée. Dans l'excès de sa douleur, elle laissa traîner la lettre d'Amazan; mylord Qu'importe la lut le lendemain matin: Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plates niaiseries, & il alla chasser au renard avec quelques ivrognes du voisinage.

Amazan voguait déjà sur la mer, muni d'une carte géographique dont lui avait fait présent le savant Albionien qui s'était entretenu avec lui chez mylord Qu'importe. Il voyait avec surprise une grande partie de la terre sur une feuille de papier.

Ses yeux & son imagination s'égarèrent dans ce petit espace ; il regardait le Rhin , le Danube , les Alpes , le Tirol , marqués alors par d'autres noms , & tous les pays par où il devait passer avant d'arriver à la ville des sept-montagnes ; mais sur-tout il jetait les yeux sur la contrée des Gangarides , sur Babylone , où il avait vu sa chère princesse , & sur le fatal pays de Bassora où elle avait donné un baiser au roi d'Egypte. Il soupirait , il versait des larmes ; mais il convenait que l'Albionien , qui lui avait fait présent de l'univers en racourci , n'avait point eu tort en disant qu'on était mille fois plus instruit sur les bords de la Tamise que sur ceux du Nil , de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournait en Batavie , Formosante volait vers Albion avec ses deux vaisseaux qui cinglaient à pleines voiles ; celui d'Amazan & celui de la princesse se croisèrent , se touchèrent presque : les deux amans étaient près l'un de l'autre , & ne pouvaient s'en douter. Ah ! s'ils l'avaient su ! mais l'impérieuse destinée ne le permit pas.

Si-tôt qu'Amazan fut débarqué sur le terrain égal & fangeux de la Batavie , il partit comme un éclair pour la ville aux sept-montagnes. Il falut traverser la partie méridionale de la Germanie. De quatre milles en quatre milles on trouvait un prince & une princesse , des filles d'honneur & des gueux. Il était étonné des coqueteries que ces dames & ces filles

d'honneur lui faisaient par-tout avec la bonne foi Germanique , & il n'y répondait que par de modestes refus. Après avoir franchi les Alpes , il s'embarqua sur la mer de Dalmatie , & aborda dans une ville qui ne ressembloit à rien du tout de ce qu'il avoit vu jusqu'alors. La mer formoit les rues , les maisons étoient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville étoit couvert d'hommes & de femmes qui avoient un double visage : celui que la nature leur avoit donné & une face de carton mal peint qu'ils appliquaient par dessus , en sorte que la nation sembloit composée de spectres. Les étrangers qui venoient dans cette contrée commençoient par acheter un visage , comme on se pourvoit ailleurs de bonnets & de fouliers. Amazan méprisa cette mode contre nature , il se présenta tel qu'il étoit. Il y avoit dans la ville douze mille filles enrégistrées dans le grand livre de la république ; filles utiles à l'état , chargées du commerce le plus avantageux & le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoient à grands frais & à grands risques des étofes dans l'Orient : ces belles négociantes faisoient sans aucun risque un trafic toujours renaissant de leurs attraits. Elles vinrent toutes se présenter au bel Amazan & lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vite , en prononçant le nom de l'incomparable princesse de Babylone , & en jurant par les dieux immortels qu'elle étoit plus belle que toutes les habitantes de ces Lagunes.

Sublime fripone, s'écriait-il dans ses transports, je vous apprendrai à être fidèle.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empestés, des habitans haves, décharnés & rares, couverts de vieux manteaux troués, qui laissaient voir leur peau sèche & tannée, se présentèrent à ses yeux, & lui annoncèrent qu'il était à la porte de la ville aux sept-montagnes, de cette ville de héros & de légiflateurs qui avaient conquis & policé une grande partie du globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait, à la porte triomphale, cinq cent bataillons commandés par des héros; & dans le sénat, une assemblée de demi-dieux donnant des loix à la terre; il trouva pour toute armée une trentaine de gredins montant la garde avec un parasol de peur du soleil. Ayant pénétré jusqu'à un temple qui lui parut très-beau, mais moins que celui de Babilone, il fut assez surpris d'y entendre une musique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaisant pays que cette antique terre de Saturne. J'ai vu une ville où personne n'avait son visage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix, ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantassent plus agréablement les louanges d'une prodigieuse quantité de gens de mérite. Amazan ne comprit rien à ce discours. Ces messieurs le prièrent de chanter; il

chanta un air Gangaride avec sa grace ordinaire. Sa voix était une très-belle haute-contre. Ah ! Monfignor , lui dirent-ils , quel charmant *soprano* vous auriez ! .. ah ! si ... Comment si ? ... que prétendez-vous dire ? ... Ah Monfignor ! ... Eh bien ? ... Si vous n'aviez point de barbe ! Alors ils lui expliquèrent très-plaisamment & avec des gestes fort comiques , selon leur coûtume , de quoi il était question. Amazan demeura tout confondu. J'ai voyagé , dit-il , & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaisie.

Lorsqu'on eut bien chanté , le vieux des sept-montagnes alla en grand cortège à la porte du temple ; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé , deux doigts étendus & deux autres pliés , en disant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus : *A la Ville & à l'Univers (a)*. Le Gangaride ne pouvait comprendre que deux doigts pussent atteindre si loin.

Il vit bientôt défiler toute la cour du maître du monde ; elle était composée de graves personnages , les uns en robes rouges , les autres en violet , presque tous regardaient le bel Amazan en adoucissant les yeux ; ils lui faisaient des révérences , & se disaient l'un à l'autre , *San Martino ! che bel ragazzo ! San Pancrazio ! che bel fanciullo !*

Les *Ardens* , dont le métier était de montrer aux étrangers les curiosités de la ville , s'empresèrent de lui faire voir des mazures où un muletier ne vou-

(a) *Urbi & Orbi.*

drat pas passer la nuit , mais qui avaient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple roi. Il vit encor des tableaux de deux cent ans , & des statues de plus de vingt siècles , qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites-vous encor de pareils ouvrages ? Non , votre excellence , lui répondit un des ardens , mais nous méprisons le reste de la terre , parce que nous conservons ces raretés. Nous sommes des espèces de fripiers qui tirons notre gloire des vieux habits qui restent dans nos magasins.

Amazan voulut voir le palais du prince , on l'y conduisit. Il vit des hommes en violet qui comptaient l'argent des revenus de l'état , tant d'une terre située sur le Danube , tant d'une autre sur la Loire , ou sur le Guadalquivir , ou sur la Vistule. Oh ! oh ! dit Amazan , après avoir consulté sa carte de géographie , votre maître possède donc toute l'Europe , comme ces anciens héros des sept-montagnes ? Il doit posséder l'univers entier de droit divin , lui répondit un violet ; & même il a été un tems où ses prédécesseurs ont approché de la monarchie universelle ; mais leurs successeurs ont la bonté de se contenter aujourd'hui de quelque argent que les rois leurs sujets leur font payer en forme de tribut.

Votre maître est donc en effet le roi des rois ? c'est donc là son titre ? dit Amazan. Non , votre excellence , son titre est *serviteur des serviteurs* ; il est originairement poissonnier & portier , & c'est pourquoi les emblèmes de sa dignité sont des clefs

& des filets ; mais il donne toujours des ordres à tous les rois. Il n'y a pas long-tems qu'il envoya cent & un commandemens à un roi du pays des Welches , & le roi obéit.

Votre poissonnier , dit Amazan , envoya donc cinq ou fix cent mille hommes pour faire exécuter ses cent & une volontés ?

Point du tout , votre excellence , notre saint maître n'est pas assez riche pour soudoyer dix mille soldats ; mais il a quatre à cinq cent mille prophètes divins distribués dans les autres pays. Ces prophètes de toutes couleurs sont , comme de raison , nourris aux dépens des peuples ; ils annoncent de la part du ciel que mon maître peut avec ses clefs ouvrir & fermer toutes les ferrures , & sur-tout celles des cofres-forts. Un prêtre Neustrien qui avait , auprès du roi dont je vous parle , la charge de confident de ses pensées , le convainquit qu'il devait obéir sans réplique aux cent & une pensées de mon maître ; car il faut que vous sachiez qu'une des prérogatives du vieux des sept-montagnes , est d'avoir toujours raison , soit qu'il daigne parler , soit qu'il daigne écrire.

Parbleu ! dit Amazan , voilà un singulier homme ; je ferais curieux de dîner avec lui . . . Votre excellence , quand vous seriez roi , vous ne pouriez manger à sa table ; tout ce qu'il pourrait faire pour vous , ce seroit de vous en faire servir une à côté de lui plus petite & plus basse que la sienne. Mais si vous voulez avoir l'honneur de lui parler , je lui demanderai au-

dience pour vous, moyennant la *buona mancià* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le Gangaride. Le violet s'inclina : Je vous introduirai demain, dit-il ; vous ferez trois genuflexions, & vous baiserez les pieds du vieux des sept-montagnes. A ces mots, Amazan fit de si prodigieux éclats de rire, qu'il fut près de fufoquer ; il fortit en se tenant les côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à son hôtellerie, où il rit encor très-long-tems.

A son dîner, il se présenta vingt hommes sans barbe & vingt violons qui lui donnèrent un concert. Il fut courtisé le reste de la journée par les seigneurs les plus importans de la ville ; ils lui firent des propositions encor plus étranges que celles de baiser les pieds du vieux des sept-montagnes. Comme il était extrêmement poli, il crut d'abord que ces messieurs le prenaient pour une dame, & les avertit de leur méprise avec l'honnêteté la plus circonfpecte. Mais étant pressé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés violets, il les jeta par les fenêtres, sans croire faire un grand sacrifice à la belle Formosante. Il quita au plus vite cette ville des maîtres du monde, où il falait baiser un vieillard à Porteil, comme si sa joue était à son pied, & où l'on n'abordoit les jeunes gens qu'avec des cérémonies encor plus bizarres.

De

De province en province, ayant toujours repouffé les agaceries de toute espèce, toujours fidèle à la princesse de Babylone, toujours en colère contre le roi d'Egypte, ce modèle de constance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait passé, comme tant d'autres, par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la sottise & de la misère. Son premier nom avait été, la *Boue* & la *Crotte*; ensuite elle avait pris celui d'*Isis*, du culte d'*Isis* parvenu jusques chez elle. Son premier sénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été long-tems esclave des héros déprédateurs des sept-montagnes, &, après quelques siècles, d'autres héros brigands venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de son petit terrain.

Le tems, qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très-noble & très-agréable, l'autre un peu grossière & ridicule: c'était l'emblème de ses habitans. Il y avait dans son enceinte environ cent mille personnes au moins qui n'avaient rien à faire qu'à jouer & à se divertir. Ce peuple d'oisifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait à la cour. Quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il semblaient qu'elle en fût à six cent milles au moins. La douceur de la société, la gaieté, la frivolité étaient leur importante & leur unique affaire: on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des hochets pour les empêcher de crier. Si on leur parlait de ces horreurs qui avaient, deux

Tome I.

Q

fiècles auparavant , défolé leur patrie , & des tems épouvantables où la moitié de la nation avait maf-facré l'autre pour des fophifmes , ils difaient qu'en éfet cela n'était pas bien ; & puis ils fe mettaient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oififs étaient polis , plaifans & aimables , plus on obfervait un trifte contraste entre eux & des compagnies d'ocupés.

Il était parmi ces ocupés , ou qui prétendaient l'être , une troupe de fombres fanatiques , moitié ab-furdes , moitié fripons , dont le feul aspect contriftait la terre , & qui l'auraient bouleverfée , s'ils l'avaient pu , pour fe donner un peu de crédit ; mais la nation des oififs , en dansant & en chantant , les faifait rentrer dans leurs cavernes , comme les oifeaux obligent les chats-huants à fe replonger dans les trous des mazures.

D'autres ocupés , en plus petit nombre , étaient les confervateurs d'anciens ufages barbares contre lesquels la nature éfrayée réclamait à haute voix ; ils ne consultaient que leurs régifres rongés des vers. S'ils y voyaient une coûtume infenfée & horrible , ils la regardaient comme une loi facrée. C'est par cette lâche habitude de n'ofér penfer par eux-mêmes & de puiser leurs idées dans les débris des tems où l'on ne pensait pas , que dans la ville des plaifirs il y avait encor des mœurs atroces. C'est par cette raifon qu'il n'y avait nulle proportion entre les délits & les peines. On faifait quelquefois foufrir mille

morts à un innocent pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

On punissait une étourderie de jeune homme comme on aurait puni un empoisonnement ou un parricide. Les oisifs en poussaient des cris perçans, & le lendemain ils n'y pensaient plus, & ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu s'écouler un siècle entier, pendant lequel les beaux-arts s'élevèrent à un degré de perfection qu'on n'aurait jamais osé espérer; les étrangers venaient alors, comme à Babylone, y admirer les grands monumens d'architecture, les prodiges des jardins, les sublimes efforts de la sculpture & de la peinture. Ils étaient enchantés d'une musique qui allait à l'ame sans étonner les oreilles.

La vraie poésie, c'est-à-dire, celle qui est naturelle & harmonieuse, celle qui parle au cœur autant qu'à l'esprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux siècle. De nouveaux genres d'éloquence déployèrent des beautés sublimes. Les théâtres surtout retentirent de chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'aprocha jamais. Enfin, le bon goût se répandit dans toutes les professions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les druides.

Tant de lauriers qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nues se séchèrent bientôt dans une terre épuisée. Il n'en resta qu'un très-petit nombre, dont les feuilles étaient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, & par

la paresse de bien faire , par la fatiété du beau & par le goût du bizarre. La vanité protégea des artiffes qui ramenaient les tems de la barbarie ; & cette même vanité , en perfécutant les talens véritables , les força de quitter leur patrie : les frélons firent disparaître les abeilles.

Presque plus de véritables arts , presque plus de génie ; le mérite consistait à raisonner à tort & à travers sur le mérite du siècle passé ; le barbouilleur des murs d'un cabaret critiquait savamment les tableaux des grands peintres ; les barbouilleurs de papier défiguraient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance & le mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages ; on répétait les mêmes choses dans cent volumes sous des titres différens. Tout était ou dictionnaire ou brochure. Un gazetier druide écrivait deux fois par semaine les annales obscures de quelques énergomènes ignorés de la nation , & de prodiges célestes opérés dans des galetas par de petits gueux & de petites gueuses ; d'autres ex-druides vêtus de noir , près de mourir de colère & de faim , se plaignaient dans cent écrits qu'on ne leur permit plus de tromper les hommes , & qu'on laissât ce droit à des boucs vêtus de gris. Quelques archi-druides imprimaient des libelles difamatoires.

Amazan ne savait rien de tout cela ; & quand il l'aurait su , il ne s'en serait guère embarassé , n'ayant la tête remplie que de la princesse de Babylone , du roi d'Egypte , & de son serment inviolable de mé-

priser toutes les coquétèries des dames , dans quel-
que pays que le chagrin conduisît ses pas.

Toute la populace , légère , ignorante , & toujours
poussant à l'excès cette curiosité naturelle au genre-
humain , s'empressa long - tems autour de ses licor-
nes ; les femmes , plus sensées , forcèrent les portes
de son hôtel pour contempler sa personne.

Il témoigna d'abord à son hôte quelque desir d'aller
à la cour ; mais des oisifs de bonne compagnie qui
se trouvèrent là par hasard , lui dirent que ce n'était
plus la mode , que les tems étaient bien changés , &
qu'il n'y avait plus de plaisir qu'à la ville. Il fut invité
le soir même à souper par une dame dont l'esprit &
les talens étaient connus hors de sa patrie , & qui
avait voyagé dans quelques pays où Amazan avait
passé. Il goûta fort cette dame & la société rassem-
blée chez elle. La liberté y était décente , la gaieté
n'y était point bruyante , la science n'y avait rien de
rebutant , & l'esprit rien d'apprêté. Il vit que le nom
de bonne compagnie n'est pas un vain nom , quoi-
qu'il soit souvent usurpé. Le lendemain , il dîna dans
une société non moins aimable , mais beaucoup plus
voluptueuse. Plus il fut satisfait des convives , plus
on fut content de lui. Il sentait son ame s'amolir &
se dissoudre , comme les aromates de son pays se
fondent doucement à un feu modéré & s'exhalent
en parfums délicieux.

Après le dîné , on le mena à un spectacle enchan-
teur , condamné par les druides , parce qu'il leur en-

Q iij

levait les auditeurs dont ils étaient le plus jaloux. Ce spectacle était un composé de vers agréables, de chants délicieux, de danses qui exprimaient les mouvemens de l'ame, & de perspectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaisir qui rassemblait tant de genres n'était connu que sous un nom étranger; il s'appelait *Opéra*, ce qui signifiait autrefois, dans la langue des sept-montagnes, *travail, soin, occupation, industrie, entreprise, besogne, affaire*. Cette affaire l'enchantait. Une fille sur-tout le charma par sa voix mélodieuse, & par les graces qui l'accompagnaient: cette fille d'affaire, après le spectacle, lui fut présentée par ses nouveaux amis. Il lui fit présent d'une poignée de diamans. Elle en fut si reconnaissante qu'elle ne put le quitter le reste du jour. Il soupa avec elle, & pendant le repas il oublia sa sobriété; & après le repas il oublia son serment d'être toujours insensible à la beauté, & inexorable aux tendres coqueteries. Quel exemple de la faiblesse humaine!

La belle princesse de Babylone arrivait alors avec le phénix, sa femme de chambre Irla, & ses deux cent cavaliers Gangarides montés sur leurs licornes. Il falut attendre assez long-tems pour qu'on ouvrît les portes. Elle demanda d'abord si le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus spirituel & le plus fidèle était encor dans cette ville. Les magistrats virent bien qu'elle voulait parler d'Amazan. Elle se fit conduire à son hôtel, elle entra le cœur palpitant



Car. Monnet, del.

Dambreun, sculp.

d'amour ; toute son ame était pénétrée de l'exprimable joie de revoir enfin dans son amant le modèle de la constance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans sa chambre ; les rideaux étaient ouverts ; elle vit le bel Amazan dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très-grand besoin de repos.

Formosanthé jeta un cri de douleur qui retentit dans toute la maison , mais qui ne put éveiller ni son cousin , ni la fille d'affaire. Elle tomba pâmée entre les bras d'Irla. Dès qu'elle eût repris ses sens , elle sortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. Irla s'informa quelle était cette jeune demoiselle qui passait des heures si douces avec le bel Amazan. On lui dit que c'était une fille d'affaire , fort complaisante , qui joignait à ses talens celui de chanter avec assez de grace. O juste ciel ! ô puissant Orosmade ! s'écriait la belle princesse de Babylone toute en pleurs , par qui suis-je trahie & pour qui ! Ainsi donc celui qui a refusé pour moi tant de princesses m'abandonne pour une farceuse des Gaulles ! Non , je ne pourai survivre à cet affront.

Madame , lui dit Irla , voilà comme sont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre ; furent-ils amoureux d'une beauté descendue du ciel , ils lui feraient , dans de certains momens , des infidélités pour une servante de cabaret.

C'en est fait , dit la princesse , je ne le reverrai de ma vie ; partons dans l'instant même , & qu'on

atèle mes licornes. Le phénix la conjura d'attendre au moins qu'Amazan fût éveillé, & qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la princesse; vous m'ofenseriez cruellement; il croirait que je vous ai prié de lui faire des reproches & que je veux me raccommoder avec lui; si vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à celle qu'il m'a faite. Le phénix qui, après tout, devait la vie à la fille du roi de Babylone, ne put lui désobéir. Elle repartit avec tout son monde. Où allons-nous, madame? lui demanda Irla: Je n'en fais rien, répondait la princesse; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons, pourvu que je fuie Amazan pour jamais, je suis contente. Le phénix qui était plus sage que Formosante, parce qu'il était sans passion, la consolait en chemin; il lui remontrait avec douceur qu'il était triste de se punir pour les fautes d'un autre; qu'Amazan lui avait donné des preuves assez éclatantes & assez nombreuses de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment; que c'étoit un juste à qui la grace d'Orosnade avait manqué; qu'il n'en ferait que plus constant déformais dans l'amour & dans la vertu; que le desir d'expier sa faute le mettrait au dessus de lui-même; qu'elle n'en ferait que plus heureuse; que plusieurs grandes princesses avant elle avaient pardonné de semblables écarts & s'en étaient bien trouvées; il lui en rapportait des exemples; & il possédait tellement l'art de conter, que le cœur de Formosante fut enfin plus calme & plus paisible; elle

aurait voulu n'être point si-tôt partie ; elle trouvait que ses licornes allaient trop vîte , mais elle n'osait revenir sur ses pas ; combatue entre l'envie de pardonner & celle de montrer sa colère , entre son amour & sa vanité , elle laissait aller ses licornes ; elle courait le monde , selon la prédiction de l'oracle de son pere.

Amazan , à son réveil , apprend l'arivée & le départ de Formosante & du phénix ; il apprend le désespoir & le couroux de la princesse : on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais. Il ne me reste plus , s'écria-t-il , qu'à la suivre & me tuer à ses pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oisifs accoururent au bruit de cette aventure ; tous lui remontrèrent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le sein des arts & d'une volupté tranquile & délicate ; que plusieurs étrangers & des rois mêmes avaient préféré ce repos , si agréablement occupé & si enchanteur , à leur patrie & à leur trône ; que d'ailleurs sa voiture était brisée , & qu'un sellier lui en faisait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déjà coupé une douzaine d'habits du dernier goût ; que les dames les plus spirituelles & les plus aimables de la ville , chez qui on jouait très-bien la comédie , avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille d'affaire , pendant ce tems-là , prenait son chocolat à la toilette , riait , chantait , &

faisait des agaceries au bel Amazan , qui s'aperçut enfin qu'elle n'avait pas le sens d'un oïson.

Comme la sincérité , la cordialité , la franchise ; ainsi que la magnanimité & le courage , composaient le caractère de ce grand prince , il avait conté ses malheurs & ses voyages à ses amis ; ils savaient qu'il était cousin issu de germain de la princesse ; ils étaient informés du baiser funeste donné par elle au roi d'Egypte : On se pardonne , lui dirent-ils , ces petites frasques entre parens , sans quoi il faudrait passer sa vie dans d'éternelles querelles. Rien n'ébranla son dessein de courir après Formofanthe ; mais sa voiture n'étant pas prête , il fut obligé de passer trois jours parmi les oïfifs dans les fêtes & dans les plaisirs : enfin , il prit congé d'eux en les embrassant , en leur faisant accepter les diamans de son pays les mieux montés , en leur recommandant d'être toujours légers & frivoles , puisqu'ils n'en étaient que plus aimables & plus heureux. Les Germains , disait-il , sont les vieillards de l'Europe , les peuples d'Albion sont les hommes faits ; les habitans de la Gaule sont les enfans , & j'aime à jouer avec eux.

Ses guides n'eurent pas de peine à suivre la route de la princesse ; on ne parlait que d'elle & de son gros oiseau. Tous les habitans étaient encor dans l'enthousiasme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancone éprouvèrent depuis une surprise moins délicieuse , quand ils virent une

maison voler dans les airs. Les bords de la Loire , de la Dordogne , de la Garonne , de la Gironde retentissaient encor d'aclamations.

Quand Amazan fut aux pieds des Pyrénées , les magistrats & les druides du pays lui firent danser , malgré lui , un tambourin ; mais si-tôt qu'il eut franchi les Pyrénées , il ne vit plus de gaieté & de joie. S'il entendit quelques chansons de loin en loin , elles étaient toutes sur un ton triste : les habitans marchaient gravement avec des grains enfilés & un poignard à leur ceinture. La nation vêtue de noir semblait être en deuil. Si les domestiques d'Amazan interrogeaient les passans , ceux-ci répondaient par signes ; si on entrait dans une hôtellerie , le maître de la maison enseignait aux gens , en trois paroles , qu'il n'y avait rien dans la maison , & qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choses dont on avait un besoin pressant.

Quand on demandait à ces silencieux s'ils avaient vu passer la belle princesse de Babylone , ils répondaient avec moins de brièveté : Nous l'avons vue , elle n'est pas si belle , il n'y a de beau que les teints basanés ; elle étale une gorge d'albâtre qui est la chose du monde la plus dégoûtante , & qu'on ne connaît presque point dans nos climats.

Amazan avançait vers la province arrosée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens , vers le même tems qu'ils firent la découverte

de la grande île Atlantique submergée quelques siècles après. Les Tyriens cultivèrent la Bétique que les naturels du pays laissaient en friche , prétendant qu'ils ne devaient se mêler de rien , & que c'était aux Gaulois leurs voisins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avaient amené avec eux des Palestins , qui dès ce tems-là couraient dans tous les climats , pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Palestins en prêtant sur gages à cinquante pour cent avaient attiré à eux presque toutes les richesses du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Palestins étoient forciers ; & tous ceux qui étoient accusés de magie étoient brûlés sans pitié par une compagnie de druides qu'on apelaient les *Rechercheurs* ou les *Anthropokaies*. Ces prêtres les revêtaient d'abord d'un habit de masque , s'emparaient de leurs biens , & récitaient dévotement les propres prières des Palestins , tandis qu'on les cuifait à petit feu *por l'amor de Dios*.

La princesse de Babylone avait mis pied à terre dans la ville qu'on apela depuis Sevilla. Son dessein étoit de s'embarquer sur le Bétis pour retourner par Tyr à Babylone , revoir le roi Bélus son père , & oublier , si elle pouvait , son infidèle amant , ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux Palestins qui faisaient toutes les affaires de la cour. Ils devaient lui fournir trois vaisseaux. Le phénix fit avec eux tous les arrangemens nécessaires , & convint du prix , après avoir un peu disputé.

L'hôteſſe étoit fort dévotte, & ſon mari non moins dévot étoit *familier*, c'eſt-à-dire, eſpion des druides chercheurs anthropokaies ; il ne manqua pas de les avertir qu'il avoit dans ſa maiſon une forcière & deux Paleſtins qui faiſoient un pacte avec le diable déguifé en gros oiſeau doré. Les chercheurs apprenant que la dame avoit une prodigieuſe quantité de diamans, la jugèrent incontinent forcière ; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cent cavaliers & les licornes qui dormoient dans de vaſtes écuries, car les chercheurs ſont poltrons.

Après avoir bien baricadé les portes, ils ſe faiſirent de la princeſſe & d'Irla ; mais ils ne purent prendre le phénix qui ſ'envola à tire d'aîles : il ſe doutoit bien qu'il trouveroit Amazan ſur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra ſur la frontière de la Bétique, & lui aprit le déſaſtre de la princeſſe. Amazan ne put parler ; il étoit trop faiſi, trop en fureur ; il ſ'arme d'une cuiraffe d'acier damasquinée d'or, d'une lance de douze pieds, de deux javelots & d'une épée trançante, apellée la *fulminante*, qui pouvoit fendre d'un ſeul coup des arbres, des rochers & des druides ; il couvre ſa belle tête d'un caſque d'or ombragé de plumes de héron & d'autruche. C'étoit l'ancienne armure de Magog, dont ſa ſœur Aldée lui avoit fait préſent dans ſon voyage en Scythie ; le peu de ſuivans qui l'accompagnoient, montent comme lui chacun ſur ſa licorne.

Amazan, en embrassant son cher phénix, ne lui dit que ces tristes paroles : Je suis coupable ; si je n'avais pas couché avec une fille d'affaire dans la ville des oififs, la belle princesse de Babylone ne ferait pas dans cet état épouvantable ; courons aux anthropokaies ; il entre bientôt dans Sevilla : quinze-cent alguazils gardaient les portes de l'enclos où les deux cent Gangarides & leurs licornes étaient renfermés sans avoir à manger ; tout étoit préparé pour le sacrifice qu'on allait faire de la princesse de Babylone, de sa femme de chambre Irla, & des deux riches Palestins.

Le grand antropokaie entouré de ses petits antropokaies étoit déjà sur son tribunal sacré, une foule de Sévillais portant des grains enfilés à leurs ceintures joignaient les deux mains sans dire un mot ; & l'on amenait la belle princesse, Irla, & les deux Palestins les mains liées derrière le dos, & vêtus d'un habit de masque.

Le phénix entra par une lucarne dans la prison où les Gangarides commençaient déjà à enfoncer les portes : l'invincible Amazan les brisait en dehors. Ils sortent tous armés, tous sur leurs licornes ; Amazan se met à leur tête. Il n'eut pas de peine à renverser les alguazils, les familiers, les prêtres antropokaies ; chaque licorne en perçoit des douzaines à la fois. La fulminante d'Amazan coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait ; le peuple fuyait en manteau noir & en fraize sale, toujours tenant à la main des grains bénis *por l'amor de Dios*.

Amazan faifit de fa main le grand rechercheur fur fon tribunal , & le jete fur le bûcher qui étoit préparé à quarante pas ; il y jeta auffi tous les autres petits chercheurs l'un après l'autre. Il fe profterne enfuite aux pieds de Formofanthe. Ah ! que vous êtes aimable , dit-elle , & que je vous adorerais , fi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille d'affaire.

Tandis qu'Amazan faifait fa paix avec la princesse , tandis que fes Gangarides entaffaient dans le bûcher les corps de tous les anthropokaies , & que les flammes s'élevaient jufqu'aux nues , Amazan vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux monarque , la couronne en tête , s'avançait fur un char traîné par huit mules atelées avec des cordes ; cent autres chars fuivaient. Ils étaient acompagnés de graves perfonages en manteau noir & en fraize , montés fur de très-beaux chevaux ; une multitude de gens à pied suivait en cheveux gras & en filence.

D'abord , Amazan fit ranger autour de lui fes Gangarides , & s'avança la lance en arêt. Dès que le roi l'aperçut , il ôta fa couronne , descendit de fon char , embrassa l'étrier d'Amazan , & lui dit : Héros envoyé de Dieu , vous êtes le vengeur du genre-humain , le libérateur de ma patrie , mon protecteur. Ces monftres facrés dont vous avez purgé la terre étaient mes maîtres au nom du vieux des sept-montagnes ; j'étais forcé de fouffrir leur puiffance criminelle. Mon peuple m'aurait abandonné

si j'avais voulu seulement modérer leurs abominables atrocités. D'aujourd'hui je respire, je régné, & je vous le dois.

Ensuite il baïsa respectueusement la main de Formosante, & la supplia de vouloir bien monter avec Amazan, Irla & le phénix dans son carosse à huit mules. Les deux Palestins, banquiers de la cour, encor prosternés à terre de frayeur & de reconnaissance, se relevèrent; & la troupe des licornes suivit le roi de la Bétique dans son palais.

Comme la dignité de roi d'un peuple grave exigeait que ses mules allassent au petit pas, Amazan & Formosante eurent le temps de lui conter leurs aventures. Il entretint aussi le phénix, il l'admira & le baïsa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeaient les animaux, & qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorans, brutaux & barbares; que les seuls Gangarides avaient conservé la nature & la dignité primitive de l'homme; mais il convenait, sur-tout, que les plus barbares des mortels étaient ces chercheurs anthropomorphiques dont Amazan venait de purger le monde. Il ne cessait de le bénir & de le remercier. La belle Formosante oubliait déjà l'aventure de la fille d'affaire, & n'avait l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avait sauvé la vie. Amazan, instruit de l'innocence du baiser donné au roi d'Egypte & de la résurrection du phénix, goûtait une joie pure, & était enivré du plus violent amour.

On

On dîna au palais , & on y fit assez mauvaise chère. Les cuifiniers de l'Ibérie étaient les plus mauvais de l'Europe. Amazan confeilla d'en faire venir des Gaules. Les muficiens du roi exécutèrent, pendant le repas, cet air célèbre qu'on apela dans la fuite des ficles , les *Folies d'Espagne*. Après le repas, on parla d'affaires.

Le roi demanda au bel Amazan , à la belle Formofanthe & au beau phénix , ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi , dit Amazan , mon intention est de retourner à Babylone , dont je fuis l'héritier préfomtif , & de demander à mon oncle Bélus ma cousine iffue de germaine, l'incomparable Formofanthe, à moins, qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon deffein , dit la princesse , est assurément de ne jamais me féparer de mon cousin iffu de germain. Mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du roi mon père , d'autant plus qu'il ne m'a donné permiffion que d'aller en pèlerinage à Baffora , & que j'ai couru le monde. Pour moi , dit le phénix , je fuivrai par-tout ces deux tendres & généreux amans.

Vous avez raifon , dit le roi de la Bétique. Mais le retour à Babylone n'est pas fi aifé que vous le pensez. Je fais tous les jours des nouvelles de ce pays-là par les vaiffeaux Tyriens & par mes banquiers Paleftins , qui font en corefpondance avec tous les peuples de la terre. Tout est en armes vers l'Eu-

phrate & le Nil. Le roi de Scythie redemande l'héritage de sa femme à la tête de trois cent mille guerriers tous à cheval. Le roi d'Égypte & le roi des Indes défolent aussi les bords du Tygre & de l'Euphrate, chacun à la tête de trois cent mille hommes, pour se venger de ce qu'on s'est moqué d'eux. Pendant que le roi d'Égypte est hors de son pays, son ennemi le roi d'Éthiopie ravage l'Égypte avec trois cent mille hommes ; & le roi de Babylone n'a encore que six cent mille hommes sur pied pour se défendre.

Je vous avoue, continua le roi, que lorsque j'entends parler de ces prodigieuses armées que l'Orient vomit de son sein, & de leur étonnante magnificence ; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille soldats, qu'il est si difficile de vêtir & de nourrir, je suis tenté de croire que l'Orient a été fait bien long-tems avant l'Occident. Il semble que nous soyons sortis avant-hier du chaos, & hier de la barbarie.

Sire, dit Amazan, les derniers venus l'emportent quelquefois sur ceux qui sont entrés les premiers dans la carrière. On pense dans mon pays que l'homme est originaire de l'Inde, mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le roi au phénix, qu'en pensez-vous ? Sire, répondit le phénix, je suis encor trop jeune pour être instruit des faits de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-sept mille ans, mais mon

père, qui avait vécu cinq fois cet âge, me disait qu'il avait appris de son père que les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenait de ses ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé sur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmotes des Alpes & les loups de la Gaule viennent de mon pays ; de même que je ne crois pas que les sapins & les chênes de vos contrées descendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais, d'où venons-nous donc ? dit le roi : Je n'en fais rien, dit le phénix ; je voudrais seulement savoir où la belle princesse de Babylone & mon cher ami Amazan pourront aller. Je doute fort, repartit le roi, qu'avec ses deux cent licornes il soit en état de percer à travers tant d'armées de trois cent mille hommes chacune. Pourquoi non ? dit Amazan.

Le monarque sentit le sublime du *Pourquoi non* ; mais il crut que le sublime seul ne suffisait pas contre des armées inombrables. Je vous conseille, dit-il, d'aller trouver le roi d'Ethiopie ; je suis en relation avec ce prince noir par le moyen de mes Palestins. Je vous donnerai des lettres pour lui. Puisqu'il est l'ennemi du roi d'Egypte, il sera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille Ibériens très-sobres & très-braves ; il ne tiendra qu'à vous d'en engager au-

R ij

tant chez les peuples qui demeurent , ou plutôt qui fauent au pied des Pyrénées , & qu'on appelle *Vasques* ou *Vascons*. Envoyez un de vos guerriers sur une licorne avec quelques diamans ; il n'y a point de Vascon qui ne quite le *castel* , c'est-à-dire , la chaumière de son pere , pour vous servir. Ils sont infatigables , courageux & plaisans ; vous en ferez très-satisfait. En attendant qu'ils soient arrivés , nous vous donnerons des fêtes , & nous vous préparerons des vaisseaux. Je ne puis trop reconnaître le service que vous m'avez rendu.

Amazan jouissait du bonheur d'avoir retrouvé Formosante , & de goûter en paix dans sa conversation tous les charmes de l'amour réconcilié , qui valent presque ceux de l'amour naissant.

Bientôt une troupe fière & joyeuse de Vascons arriva en dansant au tambourin. L'autre troupe fière & sérieuse d'Ibériens était prête. Le vieux roi tanné embrassa tendrement les deux amans ; il fit charger leurs vaisseaux d'armes , de lits , de jeux d'échecs , d'habits noirs , de golilles , d'oignons , de moutons , de poules , de farine & de beaucoup d'ail , en leur souhaitant une heureuse traversée , un amour constant & des victoires.

La flote aborda le rivage où l'on dit que , tant de siècles après , la Phénicienne Didon , sœur d'un Pygmalion , épouse d'un Sichée , ayant quitté cette ville de Tyr , vint fonder la superbe ville de Carthage , en coupant un cuir de bœuf en lanières , selon le

témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité ; lesquels n'ont jamais conté de fables , & selon les professeurs qui ont écrit pour les petits garçons ; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu personne à Tyr qui se soit appellé Pygmalion , ou Didon , ou Sichéé , qui sont des noms entièrement Grecs , & quoiqu'enfin il n'y eût point de roi à Tyr en ces tems-là.

La superbe Carthage n'était point encor un port de mer ; il n'y avait là que quelques Numides qui faisaient sécher des poissons au soleil. On côtoya la Byzacène , les Syrtes & les bords où furent depuis Cyrène & la grande Chersonèse.

Enfin on arriva vers la premiere embouchure du fleuve sacré du Nil. C'est à l'extrémité de cette terre fertile que le port de Canope recevait déjà les vaisseaux de toutes les nations commerçantes , sans qu'on fût si le dieu *Canope* avoit fondé le port , ou si les habitans avaient fabriqué le dieu ; ni si l'étoile *Canope* avait donné son nom à la ville , ou si la ville avait donné le sien à l'étoile ; tout ce qu'on en savait , c'est que la ville & l'étoile étoient fort anciennes ; & c'est tout ce qu'on peut savoir de l'origine des choses , de quelque nature qu'elles puissent être.

Ce fut là que le roi d'Éthiopie , ayant ravagé toute l'Égypte , vit débarquer l'invincible Amazan & l'adorable Formosante ; il prit l'un pour le dieu des combats , & l'autre pour la déesse de la beauté. Amazan lui présenta la lettre de recommandation du roi Ibé-

R ij

rien. Le roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables, suivant la coutume indispensable des tems héroïques.

Ensuite on parla d'aller exterminer les trois cent mille hommes du roi d'Egypte, les trois cent mille de l'empereur des Indes, & les trois cent mille du grand kan des Scythes qui assiégeoient l'immense, l'orgueilleuse, la voluptueuse ville de Babylone.

Les deux mille Ibériens qu'Amazan avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du roi d'Ethiopie pour secourir Babylone; que c'était assez que leur roi eût ordonné de la délivrer; qu'il suffisoit d'eux pour cette expédition.

Les Vascons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres; qu'ils battraient tout seuls les Egyptiens, les Indiens & les Scythes, & qu'ils ne voulaient marcher avec les Ibériens qu'à condition que ceux-ci feraient à l'arrière-garde.

Les deux cent Gangarides se mirent à rire des prétentions de leurs alliés, & ils soutinrent qu'avec cent licornes seulement ils feraient fuir tous les rois de la terre. La belle Formosante les apaisa par sa prudence & par ses discours enchanteurs; Amazan présenta au monarque noir ses Gangarides, ses licornes, ses Ibériens, ses Vascons & son oiseau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher par Ombes, par Tentire, par Memphis, par Héliopolis, par Arsinoë, par Petra, par Sora, par Apamée, pour aller attaquer les trois rois, & pour faire cette guerre mé-



morable , devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont fait depuis n'ont été que des combats de coqs & de cailles.

Chacun fait comment le roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle Formofanthe , & comment il la voulut surprendre au lit , lorsqu'un doux sommeil fermait ses longues paupières ; on se souvient qu'Amazan , survenant dans ce moment , crut voir le jour & la nuit prêts à coucher ensemble ; on n'ignore pas qu'indigné de l'afront qu'on lui préparait , il tira soudain sa *fulminante* , qu'il coupa la tête perverse du nègre insolent , & qu'il chassa tous les Ethiopiens d'Egypte : ces prodiges ne sont-ils pas écrits dans le livre des chroniques d'Égypte ? La Renommée a publié de ses cent bouches les victoires qu'il remporta sur les trois rois avec ses Ibériens , ses Vascons & ses licornes ; il rendit la belle Formofanthe à son pere ; il délivra toute la suite de sa maîtresse que le roi d'Égypte avait réduite en esclavage ; le grand kan des Scythes se déclara son vassal , & son mariage avec la princesse Aldée fut confirmé. L'invincible & généreux Amazan , reconnu pour héritier de l'empire de Babylone , entra dans la ville en triomphe avec le phénix en présence de cent rois tributaires ; la fête de son mariage surpassa en tout celle que le roi Bélus avait donnée ; on servit à table le bœuf Apis rôti ; le roi d'Égypte & celui des Indes donnèrent à boire aux deux époux ; & ces nœces furent célébrées par cinq cent grands poètes de Babylone.

R. iv



L E B L A N C

E T

L E N O I R.





LE BLANC

E T

LE NOIR.

Tout le monde, dans la province de Candahar, connaît l'aventure du jeune Rustan. Il était fils unique d'un mirzah du pays; c'est comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirzah son père avait un bien honnête. On devait marier le jeune Rustan à une demoiselle, ou mirzahse de sa sorte. Les deux familles le désiraient passionnément. Il devait faire la consolation de ses parens, rendre sa femme heureuse, & l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princesse de Cachemire à la foire de Kabul, qui est la foire la

plus considérable du monde , & incomparablement plus fréquentée que celles de Bassora' & d'Astracan ; & voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec sa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de son trésor ; l'une était un diamant gros comme le pouce , sur lequel sa fille était gravée par un art que les Indiens possédaient alors , & qui s'est perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait ; ce qui n'est pas une chose bien extraordinaire parmi nous , mais qui l'était à Cachemire.

Un fakir de son altesse lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princesse : Gardez soigneusement ces deux pièces , lui dit-il , votre destinée en dépend. Il partit alors , & on ne le revit plus. Le duc de Cachemire , au désespoir , résolut d'aller voir à la foire de Kabul , si de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde , il n'y en aurait pas un qui eût son diamant & son arme. Il menait sa fille avec lui dans tous ses voyages. Elle porta son diamant bien enfermé dans sa ceinture ; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait si bien cacher , elle l'avait enfermé soigneusement à Cachemire dans son grand coffre de la Chine.

Rustan & elle se virent à Kabul ; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge , & toute la tendresse de leur pays. La princesse , pour gage de son amour , lui donna son diamant , & Rustan lui promit à son départ de l'aller voir secrètement à Cachemire.

Le jeune mirzah avait deux favoris qui lui servaient de secrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel, & de valets de chambre. L'un s'appelait Topaze ; il était beau, bien fait, blanc comme une Circassienne, doux & serviable comme un Arménien, sage comme un Guèbre. L'autre se nommait Ebène ; c'était un nègre fort joli, plus empressé, plus industrieux que Topaze, & qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de son voyage. Topaze tâcha de l'en détourner avec le zèle circonspect d'un serviteur qui ne voulait pas lui déplaire ; il lui représenta tout ce qu'il hasardait. Comment laisser deux familles au désespoir ? comment mettre le couteau dans le cœur de ses parens ? Il ébranla Rustan ; mais Ebène le rassura, & leva tous ses scrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage. Le sage Topaze ne lui en aurait pas fait prêter ; Ebène y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux tout semblable qu'il remit à sa place, & donna le véritable en gage à un Arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage ; on monta à cheval. Topaze dit à son maître : J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur votre entreprise ; mais après avoir remontré, il faut obéir ; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais consultons, avant de

nous mettre en chemin, l'oracle qui est à deux parafanges d'ici. Rustan y consentit. L'oracle répondit, *Si tu vas à l'orient, tu feras à l'occident.* Rustan ne comprit rien à cette réponse. Topaze soutint qu'elle ne contenait rien de bon. Ebène toujours complaisant lui persuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encor un autre oracle dans Kabul ; ils y allèrent. L'oracle de Kabul répondit en ces mots : *Si tu possèdes, tu ne possèderas pas ; si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas ; si tu es Rustan, tu ne le feras pas.* Cet oracle parut encor plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, disait Topaze : Ne redoutez rien, disait Ebène ; & ce ministre, comme on peut le croire, avait toujours raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion & l'espérance.

Au sortir de Kabul, on marcha par une grande forêt ; on s'affit sur l'herbe pour manger, on laissa les chevaux paître. On se préparait à décharger l'éléphant qui portait le dîner & le service, lorsqu'on s'aperçut que Topaze & Ebène n'étaient plus avec la petite caravane. On les apèle ; la forêt retentit des noms d'Ebène & de Topaze. Les valets les cherchent de tous côtés, & remplissent la forêt de leurs cris ; ils reviennent sans avoir rien vu, sans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à Rustan, qu'un vautour qui se batait avec un aigle, & qui lui ôtait toutes ses plumes. Le récit de ce combat piqua la curiosité de Rustan ; il alla à pied sur le lieu ; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit son éléphant

encor tout chargé de son bagage qui était affailli par un gros rhinocéros. L'un frappait de sa corne, l'autre de sa trompe. Le rhinocéros lâcha prise à la vue de Rustan ; on ramena son éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arive d'étranges choses dans les forêts quand on voyage ! s'écria Rustan. Les valets étaient consternés, & le maître au désespoir d'avoir perdu à la fois ses chevaux, son cher nègre & le sage Topaze, pour lequel il avait toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de son avis.

L'espérance d'être bientôt aux pieds de la belle princesse de Cachemire le consolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un rustre vigoureux & terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'est si beau, ni si rare, ni si léger à la course que les ânes de cette espèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du villain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune mirzah prit, comme de raison, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le rustre s'enfuit en disant à l'âne : Tu me la paieras. L'âne remercia son libérateur en son langage, s'aprocha, se laissa caresser, & caressa. Rustan monte dessus après avoir dîné, & prend le chemin de Cachemire avec ses domestiques qui suivent, les uns à pied, les autres montés sur l'éléphant.

A peine était-il sur son âne que cet animal tourne vers Kabul, au lieu de suivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des facades, ferrer les genoux, apuyer des éperons,

rendre la bride, tirer à lui, foueter à droite & à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Kabul.

Rustan fuait, se démenait, se désespérait, quand il rencontra un marchand de chameaux qui lui dit : Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous mène où vous ne voulez pas aller ; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choisir. Rustan remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. Topaze avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau chameau, les trois autres suivent ; il rejoint sa caravane, & se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il marché quatre parasanges qu'il est arrêté par un torent profond, large & impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouissaient la vue, & glaçaient le courage ; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit Rustan, que Topaze n'ait eu raison de blâmer mon voyage ; & moi, grand tort de l'entreprendre ; encor s'il étoit ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais Ebène, il me consolerait, & il trouverait des expédiens : mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la consternation de sa troupe : la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin, la fatigue & l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il se réveille

veille au point du jour , & voit un beau pont de marbre élevé sur le torent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations , des cris d'étonnement & de joie. Est-il possible ? est-ce un songe ? quel prodige ! quel enchantement ! oserons-nous passer ? Toute la troupe se metait à genoux , se relevait , allait au pont , baïfait la terre , regardait le ciel , étendait les mains , posait le pied en tremblant , allait , revenait , était en extase ; & Rustan disait : Pour le coup le ciel me favorise ; Topaze ne savait ce qu'il disait ; les oracles étaient en ma faveur ; Ebène avait raison ; mais pourquoi n'est-il pas ici ?

A peine la troupe fut-elle au delà du torent , que voilà le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux ! tant mieux ! s'écria Rustan ; Dieu soit loué , le ciel soit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays , où je n'aurais été qu'un simple gentilhomme ; il veut que j'épouse ce que j'aime. Je serai prince de Cachemire ; c'est ainsi qu'en possédant ma maîtresse je ne posséderai pas ma petite seigneurie à Candahar. Je serai Rustan , & je ne le serai pas , puisque je deviendrai un grand prince. Voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur , le reste s'expliquera de même : je suis trop heureux ; mais pourquoi Ebène n'est-il pas auprès de moi ? Je le regrète mille fois plus que Topaze.

Il avança encor quelques parasanges avec la plus grande allégresse ; mais sur la fin du jour une enceinte

de montagnes , plus roides qu'une contrescarpe & plus hautes que n'aurait été la tour de Babel , si elle avait été achevée , barra entièrement la caravane fautive de crainte.

Tout le monde s'écria : Dieu veut que nous périssions ici ; il n'a brisé le pont que pour nous ôter tout espoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O Rufftan ! ô malheureux Mirzah ! nous ne verrons jamais Cachemire ; nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuisante douleur , l'abatement le plus accablant succédaient dans l'ame de Rufftan à la joie immodérée qu'il avait ressentie , aux espérances dont il s'était enivré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage. O ciel ! ô Dieu paternel ! faut-il que j'aie perdu mon ami Topaze ?

Comme il prononçait ces paroles , en poussant de profonds soupirs & en versant des larmes au milieu de ses suivans désespérés , voilà la base de la montagne qui s'ouvre , une longue galerie en voûte éclairée de cent mille flambeaux se présente aux yeux éblouis ; & Rufftan de s'écrier , & ses gens de se jeter à genoux , & de tomber d'étonnement à la renverse , & de crier miracle & de dire , Rufftan est le favori de Wiffthnou , le bien-aimé de Bramah ; il sera maître du monde : Rufftan le croyait , il était hors de lui , élevé au dessus de lui-même. Ah ! Ebène , mon cher Ebène ! Où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de

toutes ces merveilles ? comment vous ai-je perdu ? belle princesse de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ses domestiques, son éléphant, ses chameaux, sous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, & bordée de ruisseaux ; & au bout de la prairie ce sont des allées d'arbres, à perte de vue, & au bout de ces allées, une rivière le long de laquelle sont mille maisons de plaisance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix & d'instrumens ; il voit des danses ; il se hâte de passer sur un des ponts de la rivière ; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel est ce beau pays ?

Celui auquel il s'adressait lui répondit : Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie & dans les plaisirs ; nous célébrons les nûces de notre belle princesse qui va se marier avec le seigneur Barbabou, à qui son père l'a promise ; que Dieu perpétue leur félicité ! A ces paroles Rustan tomba évanoui, & le seigneur Cachemirien crut qu'il était sujet à l'épilepsie ; il le fit porter dans sa maison, où il fut long-tems sans connaissance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade, qui ayant repris un peu ses esprits, pouffait des sanglots, roulait les yeux, & s'écriait de tems en tems : Topaze ! Topaze ! vous aviez bien raison !

S ij

L'un des deux médecins dit au seigneur Cachemirien : Je vois à son accent que c'est un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ses yeux qu'il est devenu fou ; confiez-le moi , je le ramènerai dans sa patrie , & je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin , qu'il fallait le mener aux nêces de la princesse , & le faire danser. Pendant qu'ils consultaient , le malade reprit ses forces ; les deux médecins furent congédiés , & Rustan demeura tête-à-tête avec son hôte.

Seigneur , lui dit-il , je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous , je fais que cela n'est pas poli ; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta ensuite toutes ses aventures , en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de Wishtnou & de Bramah , lui dit-il , aprenez-moi quel est cet heureux Barbabou qui épouse la princesse de Cachemire , pour quoi son père l'a choisi pour gendre , & pourquoi la princesse l'a accepté pour époux ?

Seigneur , lui dit le Cachemirien , la princesse n'a point du tout accepté Barbabou. Au contraire , elle est dans les pleurs , tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage ; elle s'est enfermée dans la tour de son palais , elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. Rustan , en entendant ces paroles , se sentit renaître ; l'éclat de ses

couleurs que la douleur avait flétries , reparut sur son visage. Dites-moi , je vous prie , continua-t-il , pourquoi le prince de Cachemire s'obstine à donner sa fille à un Barbabou dont elle ne veut pas ?

Voici le fait , répondit le Cachemirien : Savez-vous que notre auguste prince avait perdu un gros diamant & un javelot , qui lui tenaient fort au cœur ? Ah ! je le fais très-bien , dit Rustan. Apprenez donc , dit l'hôte , que notre prince au désespoir de n'avoir point de nouvelles de ses deux bijoux , après les avoir fait long-tems chercher par toute la terre , a promis sa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il est venu un seigneur Barbabou qui était muni du diamant , & il épouse demain la princesse.

Rustan pâlit , bégaya un compliment , prit congé de son hôte , & courut sur son dromadaire à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arive au palais du prince ; il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer ; il demande une audience ; on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la nôce. C'est pour cela même , dit-il , que je veux lui parler ; il presse tant qu'il est introduit. Monseigneur , dit-il , que Dieu couronne tous vos jours de gloire & de magnificence ! Votre gendre est un fripon.

Comment ? un fripon ! qu'osez-vous dire ? est-ce ainsi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choisi ? Oui , un fripon , reprit Rustan ; & , pour le prouver à votre altesse , c'est que voici votre diamant que je vous raporte.

§ iij

Le duc tout étonné confronta les deux diamans ; & comme il ne s'y connoissoit guère , il ne put dire quel étoit le véritable. Voilà deux diamans , dit-il , & je n'ai qu'une fille ; me voilà dans un étrange embarras ! Il fit venir Barbabou & lui demanda s'il ne l'avoit point trompé. Barbabou jura qu'il avoit acheté son diamant d'un Arménien ; l'autre ne disoit pas de qui il tenoit le sien ; mais il proposa un expédient ; ce fut qu'il plût à son altesse de le faire combattre sur le champ contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant , disoit-il ; il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur. Ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre , épouse la princesse ? Très-bien , répondit le prince , ce sera un fort beau spectacle pour la cour ; batez-vous vite tous deux ; le vainqueur prendra les armes du vaincu , selon l'usage de Cachemire , & il épousera ma fille.

Les deux prétendans descendent aussi-tôt dans la cour. Il y avoit sur l'escalier une pie & un corbeau. Le corbeau criait : Batez-vous , batez-vous ; la pie : Ne vous batez pas. Cela fit rire le prince ; les deux rivaux y prirent garde à peine ; ils comencent le combat ; tous les courtisans faisoient un cercle autour d'eux. La princesse , se tenant toujours renfermée dans sa tour , ne voulut point assister à ce spectacle ; elle étoit bien loin de se douter que son amant fût à Cachemire ; & elle avoit tant d'honneur pour Barbabou qu'elle ne vouloit rien voir. Le combat se passa le mieux du monde ; Barbabou fut tué roide ,

& le peuple en fut charmé, parce qu'il était laid, & que Rustan était fort joli : c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cote de maille, l'écharpe & le casque du vaincu; & vint, suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait : Belle princesse ! venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival ! ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit, par malheur, la tête à la fenêtre, & voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine, & tira le javelot fatal qui alla percer son cher Rustan au défaut de la cuirasse; il jeta un grand cri, & à ce cri la princesse crut reconnaître la voix de son malheureux amant.

Elle descend échevelée, la mort dans les yeux & dans le cœur. Rustan était déjà tombé tout sanglant dans les bras de son père. Elle le voit, ô moment ! ô vue ! ô reconnaissance ! dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendresse, ni l'honneur ! Elle se jete sur lui, elle l'embrasse : Tu reçois, lui dit-elle, les premiers & les derniers baisers de ton amante & de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans son cœur, & meurt sur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie ; elle n'était plus ; il maudit ce dard fatal, le brise en morceaux, jete au loin ces deux diamans funestes ; & tandis qu'on prépare les funé-

S iv

raillés de sa fille au lieu de son mariage , il fait transporter dans son palais Rustan ensanglanté qui avait encor un reste de vie.

On le porte dans un lit. La première chose qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort , c'est Topaze & Ebène. Sa surprise lui rendit un peu de force. Ah ! cruels , dit-il , pourquoi m'avez-vous abandonné ? peut-être la princesse vivrait encor si vous aviez été près du malheureux Rustan. Je ne vous ai pas abandonné un moment , dit Topaze. J'ai toujours été près de vous , dit Ebène.

Ah ! que dites-vous ? pourquoi insulter à mes derniers momens ? répondit Rustan d'une voix languissante. Vous pouvez m'en croire , dit Topaze ; vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles suites. C'est moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour & qu'il a déplumée ; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie. J'étais l'âne rayé qui vous ramenait , malgré vous , chez votre pere ; c'est moi qui ai égaré vos chevaux ; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer ; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste ; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal ; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi , dit Ebène , j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle , le rhinocéros qui donnait cent coups de cornes à l'éléphant , le villain qui batait l'âne

rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte; j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé; j'ai creusé la caverne que vous avez traversée; je suis le médecin qui vous encourageait à danser, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas! souviens-toi des oracles, dit Topaze; *Si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* Oui, dit Ebène, on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'Occident: l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris? *Tu as possédé, & tu ne possédais pas;* car tu avais le diamant; mais il était faux, & tu n'en savais rien. Tu es vainqueur, & tu meurs; tu es Rustan, & tu cesses de l'être: tout a été accompli.

Comme il parlait ainsi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de Topaze; & quatre ailes noires celui d'Ebène. Que vois-je? s'écria Rustan. Topaze & Ebène répondirent ensemble: Tu vois tes deux génies. Eh! Messieurs, leur dit le malheureux Rustan, de quoi vous mêliez-vous? & pourquoi deux génies pour un pauvre homme? C'est la loi, dit Topaze, chaque homme a ses deux génies; c'est Platon qui l'a dit le premier, & d'autres l'ont répété ensuite: tu vois que rien n'est plus véritable: moi qui te parle, je suis ton bon génie, & ma charge était de veiller auprès de toi jusqu'au dernier moment de ta vie, je m'en suis fidèlement acquité.

Mais, dit le mourant, si ton emploi était de me servir, je suis donc d'une nature fort supérieure à la

tienne, & puis comment oses-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laissé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, & que tu me laisses mourir moi & ma maîtresse misérablement ? Hélas ! c'était ta destinée, dit Topaze. Si c'est la destinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie est-il bon ? Et toi, Ebène, avec tes quatre ailes noires, tu es aparemment mon mauvais génie. Vous l'avez dit, répondit Ebène. Mais tu étais donc aussi le mauvais génie de ma princesse ? Non, elle avait le sien, & je l'ai parfaitement secondé. Ah ! maudit Ebène, si tu es si méchant, tu n'apartiens donc pas au même maître que Topaze ? vous avez donc été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un est bon, & l'autre méchant de sa nature ? Ce n'est pas une conséquence, dit Ebène, mais c'est une grande difficulté. Il n'est pas possible, reprit l'agonisant, qu'un être favorable ait créé un génie si funeste. Possible, ou non possible, repartit Ebène, la chose est comme je te le dis. Hélas ! dit Topaze, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin-là a encor la malice de te faire disputer pour alumer ton sang, & précipiter l'heure de ta mort ? Va, je ne suis guère plus content de toi que de lui, dit le triste Rustan. Il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal ; & toi, qui prétendais me défendre, tu ne m'as servi de rien. J'en suis bien fâché, dit le bon génie. Et moi aussi, dit le mourant ; il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon

génie. J'en ferai instruit dans un moment, dit Rustan. C'est ce que nous verrons, dit Topaze. Alors tout disparut. Rustan se retrouva dans la maison de son pere dont il n'était pas sorti, & dans son lit où il avait dormi une heure.

Il se réveille en sursaut tout en sueur, tout égaré; il se tâte, il apèle, il crie, il sonne. Son valet de chambre Topaze acourt en bonnet de nuit, & tout en bâillant. Suis-je mort, suis-je en vie ? s'écria Rustan; la belle princesse de Cachemire en réchappera-t-elle?... Monseigneur rêve-t-il ? répondit froidement Topaze.

Ah ! s'écria Rustan, qu'est donc devenu ce barbare Ebène avec ses quatre ailes noires ? C'est lui qui me fait mourir d'une mort si cruelle. Monseigneur, je l'ai laissé là haut qui ronfle; voulez-vous qu'on le fasse descendre ? Le scélérat ! il y a six mois entiers qu'il me persécute; c'est lui qui me mena à cette fatale foire de Kabul, c'est lui qui m'escamota le diamant que m'avait donné la princesse; il est seul la cause de mon voyage, de la mort de ma princesse, & du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Rassurez-vous, dit Topaze; vous n'avez jamais été à Kabul; il n'y a point de princesse de Cachemire; son pere n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement au colège. Vous n'avez jamais eu de diamant; la princesse ne peut être morte, puisqu'elle n'est pas née; & vous vous portez à merveille.

Comment, il n'est pas vrai que tu m'affistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire ? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin & pie ? Monseigneur, vous avez rêvé tout cela : nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. Dieu a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête pour vous donner aparemment quelque instruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit Rustan ; combien de tems ai-je dormi ? Monseigneur, vous n'avez encor dormi qu'une heure. Eh bien, maudit raisonneur, comment veux-tu qu'en une heure de tems j'aie été à la foire de Kabul, il y a six mois, que j'en sois revenu, que j'aie fait le voyage de Cachemire, & que nous soyions morts, Barbabou, la princesse & moi ? Monseigneur, il n'y a rien de plus aisé & de plus ordinaire, & vous auriez pu réellement faire le tour du monde, & avoir eu beaucoup plus d'aventures en bien moins de tems.

N'est-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'histoire des Perfes écrite par Zoroastre ? cependant cet abrégé contient huit cent mille années. Tous ces événemens passent sous vos yeux, l'un après l'autre, en une heure. Or, vous m'avouerez qu'il est aussi aisé à Bramah de les resserrer tous dans l'espace d'une heure, que de les étendre dans l'espace de huit cent mille années. C'est précisément la

même chose. Figurez-vous que le tems tourne sur une roue dont le diamètre est infini. Sous cette roue immense sont une multitude inombrable de roues les unes dans les autres; celle du centre est imperceptible, & fait un nombre infini de tours, précisément dans le même tems que la grande roue n'en acheve qu'un. Il est clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, peuvent ariver successivement en beaucoup moins de tems que la cent-millième partie d'une seconde; & on peut dire même que la chose est ainsi.





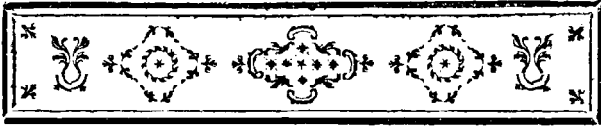
B A B A B E C

E T

L E S F A K I R S.



BABABEC



B A B A B E C

O U

LES FAKIRS.

Lorsque j'étais dans la ville de Bénarès sur le rivage du Gange, ancienne patrie des Bracmanes, je tâchai de m'instruire. J'entendais passablement l'Indien ; j'écoutais beaucoup & remarquais tout. J'étais logé chez mon correspondant Omri, c'était le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la religion des Bramins, j'ai l'honneur d'être musulman : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de Mahomet & de Bramah. Nous faisons nos ablutions chacun de notre côté ; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz comme deux frères.

Un jour nous allâmes ensemble à la pagode de Gavani : nous y vîmes plusieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des jonguis, c'est-à-dire, des

Tome I.

T

fakirs contemplatifs , & les autres des disciples des anciens gymnosophistes , qui menaient une vie active. Ils ont (comme on fait) une langue savante , qui est celle des plus anciens Bracmanes ; & dans cette langue un livre qu'ils apelent le Shaftah ; c'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie, sans en excepter le Zend.

Je passai devant un fakir qui lisait ce livre : Ah malheureux infidèle ! s'écria-t-il , tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais ; & de cette affaire là , mon ame passera dans le corps d'un lièvre , au lieu d'aller dans celui d'un perroquet , comme j'avais tout lieu de m'en flater. Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là , ayant eu le malheur d'éternuer , le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extase ? Où suis-je ? dit-il , quelle horrible chute ! je ne vois plus le bout de mon nez : la lumière céleste est disparue (a). Si je suis cause , lui dis-je , que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez , voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumière céleste.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement , je passai aux autres gymnosophistes ; il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis , pour m'en-

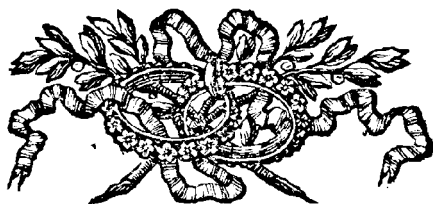
(a) Quand les fakirs veulent voir la lumière céleste , ce qui est très - commun parmi eux , ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

foncer dans les bras & dans les cuisses en l'honneur de Bramah. J'achetai leurs clous dont j'ai fait clouer mes tapis ; d'autres dansaient sur les mains ; d'autres voltigeaient sur la corde lâche ; d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes , d'autres un bât ; quelques-uns avaient la tête dans un boisseau. Mon ami Omri me mena dans la cellule d'un des plus fameux ; il s'apelaît Bababec ; il était nud comme un singe , & avait au cou une chaîne qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois , proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entraient dans les fesses , & on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter ; il était l'oracle des familles ; & on peut dire qu'il jouissait d'une très-grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'Omri eut avec lui. Croyez-vous , lui dit-il , mon père , qu'après avoir passé par l'épreuve des sept métempsycoses , je puisse parvenir à la demeure de Bramah ? C'est selon , dit le fakir ; comment vivez-vous ? Je tâche , dit Omri , d'être bon citoyen , bon mari , bon père , bon ami ; je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion ; j'en donne aux pauvres ; j'entretiens la paix parmi mes voisins. Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cû ? demanda le bramin ; Jamais , mon révérend père : J'en suis fâché , repliqua le fakir , vous n'irez certainement que dans le dix-neuvième ciel ; & c'est dommage. Comment ? dit Omri , cela est fort honnête ;

T ij

je suis très-content de mon lot ; que m'importe dit dix-neuvième ou du vingtième , pourvu que je fasse mon devoir dans mon pèlerinage , & que je fois bien reçu au dernier gîte ? N'est-ce pas assez d'être honnête homme dans ce pays-ci , & d'être ensuite heureux au pays de Bramah ? Dans quel ciel prétendez-vous donc aller , vous , monsieur Bababec , avec vos clous & vos chaînes ? Dans le trente-cinquième , dit Bababec. Je vous trouve plaissant , repliqua Omri , de prétendre être logé plus haut que moi : ce ne peut être assurément que l'effet d'une excessive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie , pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre ? & sur quoi , d'ailleurs , prétendez-vous être mieux traité que moi ? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours , que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. Bramah a bien affaire que vous passiez la journée tout nu avec une chaîne au cou ; vous rendez là un beau service à la patrie ! Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes , ou qui plante des arbres , que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez , ou qui portent un bât , par excès de noblesse d'ame. Ayant parlé ainsi , Omri se radoucit , le caressa , le persuada , l'engagea enfin à laisser là ses clous & sa chaîne , & à venir chez lui mener une vie honnête. On le dégrassa , on le frotta d'essences parfumées , on l'habilla décemment ; il vécut quinze jours d'une manière fort sage ,

& avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait son crédit dans le peuple, les femmes ne venaient plus le consulter ; il quitta Omri , & reprit ses clous pour avoir de la considération.





LE ROI DE BOUTAN,

OU

JUSQU'A QUEL POINT ON DOIT

TROMPER LE PEUPLE.

T iv





LE ROI DE BOUTAN,

o u

JUSQU'A QUEL POINT ON DOIT

TROMPER LE PEUPLE.

C'est une très-grande question, mais peu agitée, de savoir jusqu'à quel degré le peuple, c'est-à-dire, neuf parts du genre-humain sur dix, doit être traité comme des finges. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problème délicat ; &, de peur de se méprendre au calcul, elle a acumulé tout le plus de visions qu'elle a pu dans les têtes de la partie trompée.

Les honnêtes gens qui lisent quelquefois Virgile, ou les Lettres-provinciales, ne savent pas qu'on tire vingt fois plus d'exemplaires de l'almanach de Liège & du Messager-boiteux, que de tous les bons livres anciens & modernes. Personne assurément n'a une vénération plus sincère que moi pour les illustres auteurs de ces almanachs & pour leurs confrères. Je fais que, depuis le tems des anciens Chaldéens, il y a des jours & des momens marqués pour prendre médecine, pour se couper les ongles, pour donner

298 LE ROI DE BOUTAN,

bataille, & pour fendre du bois. Je fais que le plus fort revenu, par exemple, d'une illustre académie consiste dans la vente des almanachs de cette espece. Oferai-je, avec toute la soumission possible & toute la défiance que j'ai de mon avis, demander quel mal il ariverait au genre-humain, si quelque puissant astrologue aprenait aux payfans & aux bons bourgeois des petites villes, qu'on peut, sans rien risquer, se couper les ongles quand on veut, pourvu que ce soit dans une bonne intention. Le peuple, me répondra-t-on, ne prendrait point des almanachs de ce nouveau venu. J'ose présumer, au contraire, qu'il se trouverait parmi le peuple de grands génies qui se feraient un mérite de suivre cette nouveauté. Si on me replique que ces grands génies feraient des factions, & alumeraient une guerre civile, je n'ai plus rien à dire, & j'abandonne pour le bien de la paix mon opinion hasardée.

Tout le monde connaît le roi de Boutan; c'est un des plus grands princes du monde; il foule à ses pieds les trônes de la terre; & ses fouliers (s'il en a) ont des sceptres pour agrafes. Il adore le diable, comme on fait, & lui est fort dévôt, aussi-bien que sa cour. Il fit venir un jour un fameux sculpteur de mon pays pour lui faire une belle statue de Beelzébuth. Le sculpteur réussit parfaitement; jamais le diable n'a été si beau; mais malheureusement notre Praxitèle n'avait donné que cinq grifes à son animal, & les Boutaniens lui en donnaient toujours six. Cette énor-

me faite du sculpteur fut felevée par le grand-maître des cérémonies du diable , avec tout le zèle d'un homme juftement jaloux des droits de fon patron , & de l'ufage immémorial & facré du royaume de Boutan. Il demanda la tête du fculpteur. Celui-ci répondit que fes cinq grifes pefaient tout juftte le poids des fix grifes ordinaires ; & le roi de Boutan , qui eft fort indulgent , lui fit grace. Depuis ce tems , le peuple de Boutan fut détrompé fur les fix grifes du diable.

Le même jour , fa majefté eut befoin d'être faignée. Un chirurgien Gascon , qui était venu à fa cour dans un vaiſſeau de notre compagnie des Indes , fut nommé pour tirer cinq onces de ce fang précieux. L'astrologue de quartier cria que la vie du roi était en danger , fi on le faignait dans l'état où était le ciel. Le Gascon pouvait lui répondre qu'il ne s'agifait que de l'état où était le roi de Boutan ; mais il atendit prudemment quelques minutes , & prenant fon almanach : Vous avez raifon , grand homme , dit-il à l'aumônier de quartier , le roi ferait mort fi on l'avait faigné dans l'inftant où vous parliez ; le ciel a changé depuis ce tems-là , & voici le moment favorable. L'aumônier en convint. Le roi fut guéri ; & petit à petit on s'acoûtuma à faigner les rois quand ils en avaient befoin.

Un brave dominicain difait dans Rome à un philoſophe Anglais : Vous êtes un chien , vous enſeignez que c'eſt la terre qui tourne , & vous ne fongez pas que Joſué arêta le ſoleil. Eh ! mon révérend

pere, répondit l'autre, c'est aussi depuis ce tems-là que le soleil est immobile. Le dominicain & le chien s'embrassèrent, & on osa croire enfin, même en Italie, que la terre tourne.

Un augure se lamentait, du tems de César, avec un sénateur sur la décadence de la république. Il est vrai que les tems sont bien funestes, disait le sénateur; il faut trembler pour la liberté Romaine. Ah! ce n'est pas là le plus grand mal, disait l'augure; on commence à n'avoir plus pour nous ce respect qu'on avait autrefois; il semble qu'on nous tolère; nous cessons d'être nécessaires. Il y a des généraux qui osent donner bataille sans nous consulter; &, pour comble de malheur, ceux qui nous vendent les poulets sacrés comencent à raisonner. Eh bien, que ne raisonnez-vous aussi? repliqua le sénateur; & puisque les vendeurs de poulets, du tems de César, en savent plus que ceux du tems de Numa, ne faut-il pas que vous autres augures d'aujourd'hui vous soyiez plus philosophes que ceux d'autrefois?



LES AVEUGLES,
JUGES DES COULEURS.





LES AVEUGLES, JUGES DES COULEURS.

Dans les commencemens de la fondation des Quinze-vingt, on fait qu'ils étaient tous égaux, & que leurs affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre & celle d'argent; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire, qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir; & ils vécurent paisibles & fortunés autant que des Quinze-vingt peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue; il se fit écouter, il intrigua, il forma des enthousiastes; enfin, on le reconnut pour le chef de la communauté. Il se mit à juger souverainement des couleurs, & tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-vingt se forma d'abord un petit conseil avec lequel il se rendit maître de toutes les aumônes. Par ce moyen; personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des

Quinze-vingt étaient blancs ; les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs ; quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux ; ils allèrent se plaindre au dictateur , qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs , d'esprits forts , de rebelles qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux , & qui osaient douter de l'infaillibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur , pour les apaiser , rendit un arêt par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-vingt. On se moqua d'eux plus que jamais. Nouvelle plainte de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur , les autres aveugles aussi ; on se batit long-tems , & la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-vingt de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.

Un fourd , en lisant cette petite histoire , avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs ; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux fourds de juger de la musique.

Fin du premier Volume.